« Viens, et suis-Moi… »

Il est bien clair que quand Notre-Seigneur aura fait germer une vocation, Il la conduira tout naturellement là où Il sait que la fontaine de la vie coule encore, et coule avec plus d'abondance. Et si Notre-Seigneur veut faire cela, rien ne L'empêchera de le faire, ni la persécution, ni la pauvreté, ni les tribulations ; au contraire, tout cela servira Son dessein (ch. XX, § I).

L'ABBÉ AUGUSTIN AUBRY

AUMONIER DU CARMEL DE COMPIÈGNE

AUX SÉMINARISTES - CONSEILS PRATIQUES

TIRÉS DES ŒUVRES DU P. JEAN-BAPTISTE AUBRY,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ANCIEN DIRECTEUR DE GRAND SÉMINAIRE

MISSIONNAIRE EN CHINE, CONFESSEUR DE LA FOI

Pierre Téqui, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris VI, 1929

Nihil obstat : Gandae, 16 Julii 1926, B. HAELTEHMAN, C. L. C.

Imprimatur : Gandae, 19 Julii 1926, A. DE BOCK, Vic. Gen.

Les extraits qui composent ce volume sont tirés des œuvres du P. Aubry, revues par Mgr Pillet, ancien doyen de la Faculté de Droit canonique de Lille, approuvées par Mgr Sonnois, archevêque de Cambrai, par Léon XIII, par Pie X, et par un grand nombre de théologiens.

APPROBATIONS

Dal Vaticano, 28 mars 1927.

MONSIEUR L'AUMÔNIER,

Le Saint-Père a daigné agréer l'hommage que vous lui avez fait du livre *Conseils aux Séminaristes*, tirés des œuvres du P. Aubry. Sa Sainteté vous remercie de cette preuve de vénération filiale et de zéle pour les élèves du sanctuaire, et, comme gage de sa paternelle bienveillance, vous envoie de cœur une spéciale bénédiction apostolique.

† P. Cardinal GASPARRI.

Parmi beaucoup de livres composés pour les séminaires, nous ne croyons en connaître aucun où se trouve, sous un texte plus sobre, plus vivant et plus savoureux, la vraie moelle du lion... Ce volume est hors pair par ses qualités maîtresses...

Etudes des PP. Jésuites, septembre 1927.

Votre livre va dire à nos ordinants votre conception si vraie du séminaire et vos conseils si lumineux pour les séminaristes... Ce livre réalise le plus fécond des apostolats, je n'en sache pas de meilleur pour donner de fortes convictions aux futurs prêtres...

Un Supérieur de Grand Séminaire.

Le livre «aux séminaristes» est un vrai trésor, non seulement pour les clercs, mais pour tous les prêtres. Ils y trouveront les idées les plus justes et les plus fécondes sur la doctrine, la piété, l'apostolat. Je souhaite à ce livre, comme aux autres, la plus large diffusion. Je constate qu'ils font le plus grand bien.

Le Supérieur du Séminaire Français à Rome.

Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage qui traite des questions les plus élevées en ce qui concerne la vocation et la formation des prêtres... avec quelle hauteur y est développée la spiritualité des aspirants au sacerdoce. Que tout cela est beau et sanctifiant...

Dom MARÉCHAUX, Abbé des PP. Olivétains.

Les fortes et sages considérations formulées par le P. Aubry seront le principe, pour beaucoup, d'une nécessaire réaction. En particulier, la vie d'étude est une absolue nécessité ; il importe de le rappeler, alors que les manifestations d'un zèle extérieur, et parfois quelque peu humain, menacent d'absorber toutes les heures et toutes les énergies.

Un Supérieur de Séminaire.

Excellent ouvrage, éminemment utile au prêtre, comme guide instruit, éclairé, fervent, d'une ferveur et d'une science éclairée rayonnante... Ses chapitres illuminent toute la formation, toute la vie sacerdotale, l'étude, la piété, le ministère, de conseils fondés en doctrine et en expérience.

La Vie franciscaine.

Aucun livre où se trouve, sous un texte plus sobre, plus vivant et plus savoureux, une plus grande abondance de substance, la vraie moelle de lion.

La Documentation catholique.

Le contact de cette grande âme sera singulièrement efficace à réveiller les énergies, à développer l'esprit de sacrifice et les efforts du zèle, dans la lutte engagée contre les puissances de l'enfer... La forte doctrine du vaillant apôtre est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'insister.

La Métropole, Revue d'Anvers.

En mettant en contact l'âme des séminaristes avec l'âme ardente du missionnaire confesseur de la foi, ces extraits leur apporteront lumière et force pour rester fidèles à l'amour des sciences sacrées unies à l'amour de la sainteté.

Le Messager du Sacré-Cœur de Jésus.

PRÉFACE

L'œuvre du Père Aubry a pris le caractère et les proportions d'un véritable apostolat. Ses écrits portent un cachet si naturel, si original, mais surtout si **surnaturel**, qu'on les lira toujours avec le plus vif intérêt et le plus grand profit. Ils «offrent une mine d'une richesse incroyable où l'étudiant peut puiser à pleines mains, pour former son intelligence aux beautés du dogme et son cœur aux suaves réalités d'une piété saine et vigoureuse» (Lettre du R.P. Fleury, missionnaire). - «Ses directions ont pour elles l'opportunité des enseignements du Saint-Siège, et sont une lumière et une grâce pour les prêtres, pour les religieux, surtout pour les séminaristes» (Lettre du R.P.G., maître des novices, O.P.).

En théorie, par ses vues et ses conseils, en pratique, dans sa vie d'étude et d'apostolat, le P. Aubry démontre «que la formation sacerdotale qui n'est pas fondée sur une **doctrine solide** est bâtie sur un sable mouvant que les premières tempêtes emporteront. Aussi, dans un sens très vrai, peut-on dire de beaucoup de mauvais prêtres le mot de Lacordaire sur Lamennais : «Ce sont des victimes d'une éducation théologique manquée» (R.P. Armand, prieur des Dominicains).

Par les extraits que nous tirons aujourd'hui de l'œuvre du P. Aubry, nous voulons mettre en contact direct et intime l'âme des séminaristes avec «cette âme qui avait une compréhension si profonde, si intuitive des choses de Dieu. Ils sentiront, à parcourir ces pages, une lumière supérieure, une vertu divine qui attire et transforme» (Lettre d'un directeur de séminaire) - pages sans apprêt, écrites au jour le jour, destinées à quelques étudiants que le P. Aubry enthousiasmait pour la science sacrée, et qui, avec leur confiance, lui avaient donné tout droit sur leur âme ; conseils intimes et d'un touchant abandon, jaillis d'un cœur apostolique et d'une âme de saint ; idées larges, puissantes, élevées, mais avant tout profondément surnaturelles.

Dégagées de toute préoccupation littéraire, et avec le seul souci de tremper solidement des âmes sacerdotales, ces pages prêteront sans doute à la critique des délicats, des amateurs du beau langage. Ils y trouveront surtout une certaine exubérance, des redites, des répétitions ; mais, par leur insistance, ces répétitions aideront à fixer l'attention et inciteront à la réflexion. «D'ailleurs, en disant les mêmes choses, le P. Aubry ne se répète jamais ; c'est comme un flot de pensées qui déborde d'un vase trop plein. Dans ce siècle de pauvreté, nous ne sommes plus habitués à cet excès de richesses. Pas un mot, pas une idée qui n'ait sa portée et sa valeur. Tout est neuf, même la démarche et les allures» (Lettre de Mgr Fèvre).

C'est surtout du P. Aubry qu'on peut dire, à la lettre : «Le style c'est l'homme». - « Lui-même se peint, sans s'en douter, et, en le lisant, on croit l'entendre parler. Ses écrits le photographient au vif, avec ce grand cœur, cette haute intelligence, transformés par la grâce en un dévouement sans bornes pour le salut des âmes» (Lettre de Mgr Fèvre).

Aussi laisserons-nous se révéler elle-même cette belle âme, «si merveilleuse de clarté, d'originalité et de richesse, si simple dans son rude sacrifice, si ferme dans sa foi, si éprise de l'idéal sacerdotal, si forte contre les difficultés et les découragements, si sereine toujours» (Lettre du R.P. Bocquet, S.J.).

Dans ces fragments spirituels, «tout est lumière intense, tout est parfum, tout est suc, tout est commandement justifié, impérieux, d'une réforme de l'homme sacerdotal» (*Revue de Sciences Ecclésiastiques* de Lille).

D'aucuns pourront taxer le P. Aubry d'**intransigeance**, et voir en lui un penseur tout d'une pièce. Oui, certes ! Mais la pièce est d'une qualité supérieure, et dût-on ne point partager toutes ses vues, ce qui semble bien invraisemblable, il faut convenir qu'il y a, dans cette âme ardente, une plénitude de sens, une force et une originalité de pensée, une fierté ou plutôt une hauteur sacerdotale qui tranchent, singulièrement sur la vulgarité des idées courantes et des habitudes invétérées.

Ce qui domine, chez lui, c'est **le théologien, l'esprit dogmatique**. Il avait foi en la puissance de la doctrine ; la science sacrée avait attiré à elle ses merveilleuses facultés, et c'est à juste titre qu'on l'a appelé le théologien-apôtre (Cf. *La Vie du P. Aubry*, ch. XIII) - «le théologien formé, aux sources, le mystique, le docteur consommé dans les sciences sacrées et les Ecritures - l'apôtre puissant en œuvres, ne tergiversant jamais avec le devoir, si dur soit-il, se jetant dans l'œuvre apostolique à corps perdu et jusqu'au dernier sang» (Lettre de Mgr Manuel).

«Les vues théologiques du P. Aubry, écrivait un missionnaire du B. Grignion de Montfort, surtout sa grande idée du surnaturel, je voudrais les enraciner au plus intime de mon être, pour qu'elles soient l'âme de ma vie. Le Surnaturel devrait remplir, dans l'âme des prêtres, le même rôle que le soleil dans le monde. Ah ! s'il en était ainsi, nous serions, entre les mains de Dieu, des instruments tout puissants pour combattre le mal et pour établir le règne du bien en nous et autour de nous».

Le P. Aubry voulait être et il fut, à la lettre, ce **prêtre radical** dont il parle souvent : radical dans son immolation, radical dans sa rupture avec le monde, radical dans ses principes doctrinaux et son apostolat. **Son esprit, soucieux de combattre ce mélange de principes libéraux si souvent dénoncés par les papes, et d'effacer chez le prêtre jusqu'aux dernières traces des aberrations modernes, eût été, par le radicalisme de ses décisions, singulièrement apte à mener à bonne fin cette sainte et patriotique entreprise.**

Le prêtre radical peut exister, et il s'en rencontre ; mais le groupement, l'effort combiné de prêtres vraiment radicaux est un mythe. Et pourtant, ne serait-il pas urgent d'opposer radicalisme à radicalisme. Le sens vrai des choses est dans le fond. **A l'imitation des Apôtres et des saints, il faut opposer à l'erreur cette plénitude d'affirmation et de dévouement qui, seule, donne toute sa force à la parole.**

«**Soyons radicaux, écrivait le P. Aubry, féroces amateurs de la doctrine, inexorables sur les principes, ardents à l'apostolat ; je ne dis pas saints - ce sera toujours rare - mais d'une vertu solide ; et nous remuerons les âmes. Quel malheur ! Aujourd'hui, les radicaux sont seulement du côté des méchants ; ils nous donnent l'exemple**» (*Correspondance du P. Aubry*, t. 1. Cf. son saisissant opuscule : *Le Radicalisme du Sacrifice*. Paris, Téqui).

«Cette âme de feu, échappant à la contagion du libéralisme et des idées modernes, se fixant dans le calme, la douceur et la lumière de la vie intérieure, ne semble-t-elle pas dire aux aspirants au sacerdoce : c'est parce que j'ai été un

prêtre de doctrine, que je suis devenu un prêtre pieux, saint, un apôtre consommé, et que j'ai suivi Notre-Seigneur jusqu'à la mort et la mort de la croix» (Lettre du R.P.G., prieur des Dominicains).

Que Dieu bénisse et multiplie ce radicalisme bienfaisant qui est la caractéristique des hommes de doctrine intégrale et des apôtres infatigables. C'est là, aujourd'hui, le plus grand besoin de l'Eglise et la seule garantie de salut pour la société ; car le sacerdoce, et lui seul, peut travailler efficacement et à fond au relèvement de la société.

C'est assez dire que la source de ce relèvement, la racine de la question sociale, est dans les séminaires ; la parole de J. de Maistre est toujours actuelle : «Si le dogme fait les peuples, il les refait aussi», et **ce qui manque de plus à notre société, ce sont les principes - les principes évangéliques sans pliage.**

Nous sommes d'ailleurs convaincu que ce par quoi le P. Aubry plaira aux esprits de complexion un peu fière, c'est quand il trace à grands traits les règles de la vie sacerdotale, burine d'une main vigoureuse le prototype du vrai prêtre, disserte de la science théologique, de la spiritualité et des vertus apostoliques, il y a là une riche semence : la parole de Dieu exprimée par une âme héroïque. **Aussi semble-t-il impossible de ne pas gagner beaucoup au contact d'une intelligence de cette envergure et d'un caractère de cette trempe exceptionnelle.**

Au contact du P. Aubry, les étudiants toucheront du doigt ce qu'il faut de volonté, d'étude forte, de solide piété pour être un vrai prêtre ; ils sentiront au vif ce que peut être **une âme d'apôtre et de martyr**. La parole brûlante, et surtout l'exemple du théologien-missionnaire, en les confirmant dans l'amour absolu de l'apostolat, les excitera au culte des sciences sacrées, si intimement liées à la sainteté, selon le mot d'Albert le Grand : *Recta dogmata faciunt sanctifitatem*.

(La société des **Missionnaires d'Afrique** a jugé si fécondes les idées et si utiles les conseils du P. Aubry que, des extraits de ses écrits, elle a composé un opuscule qui est devenu le **Vade-mecum des Pères dans leurs missions**).

AUX SÉMINARISTES

I - Le Séminaire

Mon Dieu, c'est pour Vous et pour Votre service que nous sommes ici, nous préparant à Vos mystères : *grande opus* ! Nous sommes au cénacle, comme les Apôtres, attendant, comme eux, la force d'en-Haut que Vous nous avez promise. Donnez-nous la grâce d'être, comme eux, bien disposés ; car, non seulement la grâce vient de Vous, mais même la disposition à la grâce. Donnez-nous d'être, comme eux, grandement pénétrés de l'importance de ce que nous attendons et de la nécessité d'une préparation solide,

La fin de l'Evangile de saint Luc et le commencement des Actes des Apôtres complètent une série de scènes qui sont, pour nous, remplies d'enseignements précieux : mission des Apôtres - ordre de se retirer à Jérusalem - leur retour - leur retraite jusqu'à la descente du Saint-Esprit.

Or, il y a analogie entre la situation des Apôtres pendant ces jours et la nôtre, à nous qui attendons aussi. Nous allons étudier cette analogie de situation, pour conclure à l'identité des dispositions dans lesquelles nous devons nous constituer, et qui composent notre préparation.

I. Analogie entre la vocation des apôtres et la nôtre, et identité de nos dispositions avec celles des Apôtres.

Comme eux nous avons reçu une vocation sainte. Par Sa Providence qui gouverne toutes choses, Jésus nous a dirigés vers le séminaire pour nous préparer au sacerdoce, comme Il a appelé les douze pour les préparer à l'apostolat : *Non vos me elegistis... Ego elegi vos...* Comme eux nous avons reçu des grâces de choix destinées, dans la pensée de Dieu, à nous préparer à une sainteté plus haute et à des fonctions plus excellentes... Travail intérieur opéré en nous par l'action de la grâce.

Comme eux nous avons été réservés, mis à part : *Segregati in Evangelium*, et, en même temps, préservés et tirés du milieu des pécheurs : *Segregati a peccatoribus*.

Comme eux nous attendons que Dieu achève et couronne Son œuvre, en nous faisant apôtres, en nous envoyant l'Esprit consolateur qui achèvera de nous former, en nous revêtant de Son sacerdoce, et en nous donnant mission immédiate et pouvoir sur les âmes.

Comme eux nous sommes dans un lieu de retraite et de préparation, dans la vie commune ; Marie avec nous dans un genre de vie et des occupations semblables à ceux des Apôtres et qui exigent les mêmes dispositions.

II. Dispositions dans lesquelles il faut nous constituer pour nous préparer comme ils l'ont fait.

Les dispositions des Apôtres sont d'abord prescrites par Notre-Seigneur : *Vos autem sedete in civitate quoadusque induamini virtute ex Alto* ; puis par l'Evangile : *Et erant semper in templo laudantes et benedicentes Deum* ; puis aux Actes : *Ibi erant omnes perseverantes unanimiter in oratione* (LUC, XXIV, 49).

Donc une disposition d'attente et de préparation. - Mais, dira-t-on, les âmes se perdent, pourquoi ne pas courir à elles, et attendre encore ; les mystères de Jésus sont au complet, vous nous faites languir ? - Oui, mais la préparation et la vertu d'en haut !... Car au prêtre livré à l'apostolat, le zèle même et l'ardeur ne suffisent pas ; avec cela il peut fort bien se perdre et ne rien faire ; il faut une dose de **vie intérieure** proportionnée à la dépense de forces spirituelles qu'il devra faire, et cette dose il l'acquiert par la préparation.

Esprit de retraite et de recueillement. Les Apôtres sont retirés au cénacle - Cénacle, lieu de l'Eucharistie. Nous aussi, nous sommes ici en retraite ; notre vie au Séminaire est une retraite.

Esprit de désir, d'espérance et de joie, dans l'assurance d'être exaucés. Prière persévérante pour se disposer avec Marie (J.B. AUBRY, ŒUVRES COMPLÈTES, t. V, p. 257-259).

II - La vie du Séminaire est la meilleure préparation au Sacerdoce

O Dieu qui nous lancez dans le monde, nous sans force au milieu d'un monde séducteur, comme des brebis parmi des loups, Vous avez une Providence spéciale dont le premier acte est d'avoir mis au seuil de notre vie sacerdotale, une préparation pour les prêtres, et Vous êtes avec nous comme avec l'Eglise ; Vous promettez de récompenser, par de grandes choses, celui qui sera fidèle dans les petites.

Donnez-nous un esprit de préparation, donnez-nous l'intelligence de nos devoirs, et de comprendre leur importance et la manière de ne pas les perdre.

I. Quand nous pensons aux dangers qui nous attendent et contre lesquels il faut nous prémunir, et au malheur de celui qui manque sa préparation sacerdotale, nous sommes effrayés ; et si nous avons un peu de cœur et de vocation, nous sentons le besoin de nous occuper de cette question, et nous nous demandons ce que nous pourrions donc faire pour nous **bien préparer**. Or, ne nous tourmentons pas tant ; ne cherchons pas si loin ; ce qu'il y a de plus efficace et de plus utile est en même temps ce qu'il y a de plus simple : **la fidélité au jour le jour, dans les devoirs du temps actuel**.

Notre vie actuelle, si elle est bien comprise et bien dirigée, contient tous les éléments pour nous préparer à tout. On n'entend parler que de prêtres qui tombent ou qui se refroidissent, et du danger qu'il y a pour nous d'en faire autant. Il faut trembler, mais il faut **savoir la cause et le remède** ; car il y a un moyen d'échapper à ce danger, et ce serait blasphémer la Providence, de dire qu'après tout, ceux qui se perdent ne se perdent pas par leur faute et pour s'être mal préparés. Souvent on ne profite pas de sa préparation.

Cette cause est dans une **mauvaise préparation**, et le préservatif est dans une bonne préparation. Or, tout, dans notre vie, est préparation ; et ce qui fait que souvent nous ne la comprenons pas, c'est qu'elle n'a son fruit, et, par conséquent, la démonstration entière et l'expérience de son utilité et de sa fécondité, que dans l'avenir. Nos devoirs sont des devoirs de préparation ; nos études, des études de préparation ; nos épreuves, des instruments de préparation ; les grâces de Dieu, si abondantes pour nous, des grâces de préparation.

II. Notre vie actuelle nous forme, en déposant en nous un germe et des principes dont la fécondité n'apparaît pas encore à nos yeux, et que nous devons accepter avec confiance, sur la vertu desquels nous devons faire un acte de foi, mais qui agiront plus tard, que nous serons bien aises d'avoir reçus, et qui, en se développant au temps marqué, nous donneront notre perfection : *Donec occurramus omnes in unitatem fidei et agnitionis filii Dei in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (Eph., IV, 13). Ce germe et ces principes sont les points principaux et constitutifs de notre vie actuelle.

III. Notre vie actuelle nous prémunit, en mettant en nous des choses qui éprouvent, qui préservent, qui donnent la solidité et la force de résistance.

Elle nous détache du monde et nous attache à Dieu ; elle remplit et occupe notre cœur d'une affection céleste qui absorbe tout et compense tout.

Elle nous habitue au sacrifice. Elle nous élève, et agrandit notre cœur par notre intelligence.

Elle forme en nous le sens intérieur, élevé, délicat, qui nous donne la compréhension de tout ce qui est surnaturel, ce que saint Paul appelle **l'homme intérieur, l'homme spirituel, l'homme céleste** (Eph., III, 16-17).

IV. Tout est principe dans notre vie actuelle : Les études qui forment en nous **la connaissance de Jésus-Christ**.

Le développement de la foi et du sens sacerdotal par la direction.

L'alimentation de la piété, d'une piété solide, forte, doctrinale, nourrie de principes et de foi ; la formation de l'homme intérieur. Tout, dans notre vie, est prière en même temps que préparation, si nous le comprenons bien.

Le travail sur notre caractère. Cette vie nous formerait peu, et ne serait pas une préparation durable et solide, si elle ne déposait en nous que des sentiments ; parce qu'avec la faiblesse du cœur humain, il est de la nature du sentiment d'être passager et de se laisser facilement remplacer par un sentiment contraire du différent ; mais elle y dépose des **principes** qui ne paissent pas, qui se développent, qui agissent à la longue, à la façon des germes.

Mais ce ne sont que des principes, et ils n'agiront qu'à la longue, plus encore après qu'avant, pour achever en nous d'abord la formation du prêtre vrai, du cœur sacerdotal ; et puis, la puissance de l'action sacerdotale que nous exercerons sur les autres...

Rôle des **études** auxquelles nous sommes livrés et qui tiennent tant de place dans notre vie : elles sont saintes et sanctifiantes, en nous mettant en contact perpétuel avec tant d'idées saintes, et en nous faisant contempler Dieu et tout ce qu'Il a fait pour nous.

Tremblons et surtout humilions-nous ; mais préparons-nous avec **confiance**, car Dieu n'abandonne que les hommes de mauvaise volonté. Il y a une Providence spéciale sur les prêtres ; ceux qui tombent ont toujours une cause spéciale et cachée : *Deus non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere... Euge, serve bone et fidelis, quia in pauca fuisti fidelis super multa te constituam* (Ibid. t V, 260, 262).

III - La vie du Séminariste

I. La vie du séminariste, pour lui être profitable et pour assurer son avenir, à tous les points de vue, doit se résumer en ces trois mots :

Pureté de conscience aussi grande et aussi délicate que possible, pour ne pas empêcher Dieu d'agir et le Saint-Esprit d'entrer et de s'installer.

Piété vraie, solide, éclairée, curieuse d'avancer le plus loin possible, pour se prêter à cette action divine.

Etude énergique, assidue et profonde, des sciences ecclésiastiques, en vue non de devenir savant pour briller ou éclipser les autres, ce qui serait misérable ; mais de se former et de devenir un vrai prêtre, capable de comprendre sa vocation, les opérations divines dont il est l'instrument, les grands mystères qui lui passent par les mains et qu'il manipule journellement, de trouver enfin, dans les diverses fonctions de son ministère, soit comme prêtre, soit comme pasteur, un aliment pour son âme, un moyen de sanctification et d'élévation de son intelligence à Dieu (V, 21).

II. Une seule chose est nécessaire : Vous préparer grandement el solidement au sacerdoce par **l'acquisition des vertus indispensables**. Assurément il ne faut pas être orgueilleux ; assurément **l'humilité** est la condition *si ne qua non* des autres vertus et de la bonne effusion de la grâce en vous et en tous. Soyez les plus humbles, les plus **modestes** et les plus **obéissants**, vous qui aspirez à sortir de cette ornière intolérable de l'esprit vulgaire et bourgeois, et à réaliser en vous un autre idéal de la vie sacerdotale que celui que vous rencontrez trop souvent.

Mais, en vérité, si vous êtes orgueilleux, ou si votre avenir n'était pas vraiment sacerdotal, ce ne serait pas la faute de la théologie qui ne peut vous faire que du bien. Serai-je téméraire de regarder comme une énormité et une sorte de blasphème, de dire qu'une étude aussi complète que possible de la théologie vous conduira hors de l'humilité ? **La théologie c'est la foi** ; la foi contient et enseigne toutes les vertus, et fait, en particulier, très bien comprendre au théologien le sens vrai, les raisons profondes et supérieures de l'humilité. Que la science enfle, c'est vrai, une demi-science, et surtout la science mal comprise, comme la comprennent ceux qui vous diront cela. Mais la doctrine n'a jamais enflé saint Paul, saint Thomas, ni les vrais théologiens, qui ont toujours été des modèles d'humilité et de piété, ni les grands saints qui ont tous été de grands théologiens, sinon par étude, du moins par intuition.

Soyez sûrs d'une chose : ceux qui montrent la théologie destructive de l'humilité et de la piété, ne connaissent ni la piété ni la théologie ; et vous verrez bien rarement, sinon jamais, un grand théologien qui soit pédant, orgueilleux ou ambitieux.

N'est-ce pas tout simple, puisque la théologie est la contemplation de la parole de Dieu ? Ou bien il faudrait dire que l'Eglise a eu tort de faire surtout consister la préparation sacerdotale dans l'étude de la théologie (XI, 432).

III. Que votre préparation soit principalement basée sur la recherche des vrais principes de la piété, de la foi, de la vie sacerdotale. Ne craignez pas d'élever vos esprits, d'aspirer haut, de placer au-dessus des vulgarités où l'on vit en France, votre idéal et vos désirs. Purifiez bien vos cœurs pour les rendre capables de s'élever, par la piété, et d'arriver à la clairvoyance dans les choses de la foi et au véritable esprit de la science sacerdotale. Dire que c'est être orgueilleux que d'aspirer haut sous ce rapport, c'est dire que pour être humble, il faut s'abrutir. C'est une thèse que j'ai entendu soutenir trop souvent et qui m'a fait faire bien des péchés de colère.

La théologie n'est pas comme les sciences humaines où il faut du talent, des facilités. **La théologie est une contemplation des choses de la foi.** Ce qu'il y faut, c'est de la pureté de cœur, de la piété tendre et contemplative, de l'élévation d'idées, l'habitude de voir, les choses d'un peu haut, en cherchant toujours et partout les principes, la doctrine, la parole de Dieu, la substance du derme, la sève surnaturelle, le parfum de la grâce, la présence du Saint-Esprit (XII, 201).

IV. Comprenez combien il est important, pour un jeune homme qui va vers le sacerdoce, de ne rien négliger pour s'y préparer et pour se former l'âme, la conscience, l'intelligence, le cœur, les habitudes même extérieures, pendant son séminaire. Comment cela ? En profitant de son mieux de tous ses devoirs, considérés non pas comme des tâches, mais comme des moyens de formation qui façonnent le cœur et l'âme, et les rendent capables du sacerdoce.

Ne soyez pas de ceux - et il en existe encore - qui ne désirent le sacerdoce qu'à cause de la tranquillité, du bien-être, du débarras de ce qui peut gêner. Combien en ai-je vus qui, entrés au séminaire avec un peu de piété, des idées de zèle et une certaine somme de bonne volonté, en sont sortis déflorés, affadis, refroidis, vieillis moralement, ayant perdu les illusions de la jeunesse sans avoir eu le bonheur de les remplacer par des principes et par la maturité de la foi et du zèle ! On en arrive là bien facilement, quand on se livre tout entier à ce milieu vulgaire et fade, si peu élevé de sentiments, si peu noble d'esprit, si peu sacerdotal, des séminaristes en qui ne respire rien de théologique et de surnaturel…

Que le temps du séminaire n'ait pas pour vous l'effet qu'il a eu pour tant d'autres, de leur enlever les rêves de l'enfance, et cette fleur de piété, de zèle un peu enthousiaste mais bon et sincère avec lequel ils y étaient entrés ; et puis de les affadir, de les vulgariser, de les aplatir dans le terre à terre, pour les lancer dans les paroisses, prêtres déflorés avant le temps, et tout disposés, *a priori*, à une petite vie bourgeoise, à vieillir et à mourir dans le rien, sous prétexte qu'il n'y a rien de possible (XII, 440 ; XII, 65)...

V. Faites-vous une idée de plus en plus juste et de plus en plus grande de la carrière à laquelle vous vous préparez et où vous entrez.

Travaillez beaucoup ; faites marcher de front tous vos devoirs : **Etude, piété, en les nourrissant l'un par l'autre**. Ne vous éparpillez pas dans les livres ; vous n'en avez pas le temps ; poussez énergiquement votre travail avec un seul livre. Il est évident qu'à force de persévérance, d'énergie, de patience et d'entêtement dans votre travail, vous arriverez à un résultat utile. Ce résultat, vous ne pouvez ni le constater, ni le deviner avant d'y avoir passé ; et jusque-là il vous faut travailler sur la foi des autres et sur l'expérience qu'ils en ont faite ; mais un jour viendra où vous vous applaudirez de les avoir écoutés.

Le travail, entendu comme je l'entends, n'a pas seulement pour but d'orner l'intelligence, et de rendre le prêtre capable et brillant ; mais surtout, de développer et d'éclairer sa piété, en lui donnant de la doctrine et du nerf, de le rendre, par l'énergie de ses convictions et la hauteur de ses pensées, capable d'une action forte sur les peuples.

Voilà ce qui est trop peu compris aujourd'hui ; et c'est une contradiction de dire qu'il puisse exister une piété sacerdotale vraie et communicative sans une doctrine profonde et élevée, selon qu'il est possible a chacun (XI, 397).

IV L'ETUDE

I. Faites-vous une petite solitude morale, intellectuelle et surnaturelle, où vous soyez **en tête à tête et en cœur à cœur avec Notre-Seigneur.** Soyez le plus humble, le plus caché, le plus ignoré, le plus modeste des séminaristes. Travaillez beaucoup, prenez des idées, emplissez-vous de doctrine par la théologie dogmatique et l'Ecriture Sainte...

L'avantage que doivent avoir pour vous vos études, ce n'est pas seulement de vous donner de la science, des notions nouvelles ; mais d'élever vos idées, de vous donner l'habitude des choses profondes, et un peu de trempe d'intelligence, de fermeté de raisonnement, en même temps que de sens ou d'instinct théologique... Adoptez saint Thomas comme étude de fond, et J. de Maistre comme étude familière. Oh ! que voilà deux hommes bien capables de former solidement l'esprit, et qu'il est important, aujourd'hui, d'avoir **l'esprit solidement formé**, avec le déluge d'erreurs, de préjugés, d'idées fausses, de théories flasques et creuses qui remplit les intelligences même sacerdotales...

Oh ! quelle pauvre et plate chose qu'un prêtre sans action et incapable de cette grande influence sacerdotale qui fait tant de bien ; qu'un prêtre dans lequel on ne sent pas cet ascendant, cette grandeur, cette austérité attrayante qui provient d'une conviction virile et profonde, et qui s'obtient par l'esprit de foi, la méditation, les études fortes ! Quel haillon qu'un prêtre qui ne sait que rire et chanter, dire des niaiseries, et qui n'est pas capable d'entretenir une conversation sérieuse sur des sujets de science sacrée, de piété et de zèle !

Evitez de tomber dans cette médiocrité, et, à force de prendre l'esprit de votre état et le grand, le noble côté de la vocation sacerdotale, tâchez d'arriver à l'enthousiasme dans **l'étude sacrée, la piété, le zèle**.

Ne faites absolument que des sciences sacrées au séminaire ; faites-en avec ardeur, et que tout votre temps s'y consumé (XI, 394)...

II. Il ne s'agit pas, pour vous, d'avoir de beaux cahiers que vous ne relirez pas plus tard. L'important, le principal, n'est pas d'apprendre par le détail, pas même d'acquérir des idées nouvelles des dogmes que vous ne connaissiez pas. L'important, c'est d'acquérir l'idée de **la méthode vraie**, de la manière de traiter les choses théologiques, et de procéder dans leur étude et leur exposition, de la manière dont il faut analyser une thèse dogmatique, en considérant, l'une après l'autre, non pas les différentes preuves de détail sur lesquelles elle s'appuie, mais les différentes notions qui la composent et les quelques grands principes qui lui servent de base et de charpente.

Cela fait, sans doute vous saurez peu de chose comme science positive, mais vos idées seront agrandies, votre foi élargie et éclairée, votre jugement affermi, votre intelligence prémunie contre les dangers intellectuels que nécessairement elle rencontrera plus tard dans la lecture des journaux, revues, brochures, livres modernes plus ou moins fades qui pullulent, qui débordent dans le monde religieux et dont les presbytères sont malheureusement inondés.

Et puis, vous puiserez là le goût des lectures sérieuses et le tact au moyen duquel, à première lecture et tout de suite, on aperçoit, on sent la pensée qui n'est pas juste. En sorte que, tout d'abord, vous ne pourrez plus lire de choses superficielles ; et puis, vous aurez l'art d'utiliser toutes vos lectures et de puiser partout de bonnes idées à noter et à garder.

Que de fois j'ai entendu dire : Eh mon Dieu, un curé n'a pas besoin d'en savoir si long pour prêcher aux bonnes femmes et instruire de pauvres enfants qui ne savent que tout juste lire et apprendre le catéchisme.

- **Je dis qu'un curé a besoin d'être un esprit élevé, d'avoir une foi sublime, beaucoup de lumières, des principes sûrs et éminents pour la direction des âmes, l'intelligence des voies de Dieu dans le salut des âmes, l'intelligence des voies du démon dans leur perte. C'est la théologie dogmatique qui donne tout cela,**

Le curé qui ne sait que son catéchisme, même un bon catéchisme, ne peut, en fait d'enseignement - en chaire, au confessionnal, au catéchisme, en conversation, partout - que donner matériellement à son monde, une série de dogmes qu'il ne saura pas sentir et éclairer, pour lesquels il n'aura jamais d'enthousiasme, et qu'il ne pourra pas défendre au besoin. Sa théologie sera comme un livre de géométrie contenant deux ou trois cents théorèmes ; il les sait à la lettre ; mais il ne saurait sortir de la lettre (XI, 426).

III. Je crois beaucoup à l'efficacité de l'étude entendue avec grandeur et dans un sens bien droit, comme moyen puissant de formation sacerdotale.

L'étude surnaturalisée ne nous confirme pas en grâce, mais nous donne sur les autres une action sacerdotale puissante, rend nos convictions théologiques vives, ardentes et profondes, agrandit et élève en nous esprit et cœur... Etudiez beaucoup. Ecoutez volontiers ceux qui vous disent vos défauts.

Quant à croire que votre intelligence n'a besoin que d'études superficielles, jamais, jamais, jamais, ni pour vous d'ailleurs ni pour d'autres ; et vous ne trouverez jamais ce conseil écrit dans un livre ayant le sens commun. On a écrit bien des drôleries sur l'éducation et sur l'étude, peut-être a-t-on écrit celle-ci tout de même, mais elle semble trop forte et contraire aux principes les plus élémentaires (XI, 355).

IV. Une des tentations de l'homme d'étude, du côté de l'intelligence, c'est de travailler pour apprendre, pour saisir, pour soi enfin. Mais vous devez savoir que toute étude, même sainte, qui n'a pas pour **but final l'apostolat** est vaine et stérile, puisqu'elle mourra avec nous...

Vous travaillez pour **vous armer**, pour vous mettre en mesure d'être utile et d'avoir un sacerdoce fécond, une action forte sur les âmes, d'une façon ou de l'autre ; car il y a des apostolats de toutes formes...

Il est un âge où il est temps de servir aux autres, par les fonctions du ministère, ce que vous aurez ingurgité vous-même par vos études entendues de la vraie manière, c'est-à-dire non pas comme des études sèches et spéculatives,

mais comme un développement de la foi et de toute vie chrétienne et sacerdotale fondée sur la foi, comme la préparation de votre âme par l'acquisition des principes révélés, en dehors desquels il ne reste que des idées personnelles sans action et sans fécondité.

Voilà la pensée vraie sur les études sacerdotales comme élément de formation et moyen fondamental de préparation au ministère, comme base même et aliment de la piété à ce degré suréminent de force, d'élévation el de lumière où elle devient, piété sacerdotale....

On m'a souvent accusé d'exagérer beaucoup le rôle de l'étude dans la formation sacerdotale. Plus je vais et vois, plus je m'enfonce dans mon exagération, que je crois très fondée sur les raisons dogmatiques, sur la forme et l'organisation que Notre-Seigneur a données à Son Eglise et à la vie chrétienne.

Et puis encore, s'il vous arrive des peines et des tracas - et il vous arrivera au moins des moments d'angoisses morales - après les consolations puisées dans les pensées de la foi, vous trouverez toujours une source de joies dans vos bonnes études à compléter, à perfectionner de plus en plus. C'est là un grand point ; soyez-y fidèle, mettez-y toute votre énergie dans les premiers temps, car c'est alors qu'il en coûte davantage pour travailler (XI, 513 ; XII, 65).

V - La Pureté dans les études

I. Dieu est partout, cela est vrai dans l'ordre intellectuel aussi bien que dans l'ordre physique, puisque Dieu est intelligence et Verbe. Tout lieu intellectuel, c'est-à-dire toute vérité Le contient ; et on n'a pas approfondi cette vérité, si on n'y a pas trouvé Dieu, le Verbe, en l'ouvrant en deux par la méditation, et en regardant à l'intérieur. Il est le fond et la perfection de toute vérité ; et comme le fond de l'œil humain se termine par un nerf précieux qui rattache cet organe et porte ses impressions au cerveau, ainsi, au fond de toute vérité vous trouverez le lien métaphysique qui la rattache à cette Sagesse éternelle, à ce Verbe d'où elle émane, dont elle reçoit la vie et à qui elle rapporte ses lumières.

On n'a donc rien vu, dans quelque ordre, de vérité que ce soit, si on n'a pas vu le Verbe caché mais vivant et incarné en elle - *Latens Deitas* - car Il est le fond et le sommet, le nerf optique de toute vérité, sans lequel elle ne serait rien et n'aurait ni lumière ni vie, pas même cette vie extérieure et terrestre qu'aperçoivent ceux qui, la voyant seulement du dehors, n'aperçoivent pas le Verbe qui l'anime.

Comment donc se fait-il que tant d'esprits, adonnés à la science, aux recherches, à la réflexion, même à une sorte de recueillement, n'aperçoivent pas, sous la vérité, le Verbe qui la fait vivre ? - C'est qu'ils n'ont pas le cœur pur, dans l'une ou l'autre des acceptions partielles de ce mot, acceptions qui ne sont que les côtés d'une seule et universelle qualité, laquelle peut s'appeler la foi, comme elle peut s'appeler la charité, comme elle peut s'appeler la sainteté ou simplement la vie chrétienne dans sa plénitude : *Beati mundo corde quoniam Deum videbunt*.

La première condition générale et nécessaire de l'étude, nécessaire pour sa fécondité, c'est d'avoir **le cœur pur**, non seulement des basses convoitises de la chair auxquelles on a donné par excellence le nom d'impureté, mais des intérêts terrestres, des recherches de l'orgueil et de tout ce que saint Paul appelle *Negotia sæcularia*, mot très large qui embrasse et condamne *in globo* toute dissipation et tout intérêt capable de détourner l'homme de la fin divine pour laquelle il milite. Ayez le cœur pur en ce sens complet, et Dieu vous apparaîtra dans la paix de l'âme au fond de toute étude.

C'est en ce sens que l'étude doit s'unir, dans la vie du prêtre, à la prière et à la purification de la vie. Ces trois choses : **étude, prière, pureté, n'en sont qu'une** ; et pour être dans le vrai, toutes trois n'en doivent être qu'une. Cherchez, dans les écrits des anciens pères et des scolastiques, saint Thomas, saint Bonaventure, vous y trouverez constamment cette idée de l'étude, de la prière et de la sainteté (II, 283).

II. La pureté du cœur n'est peut-être pas nécessaire pour apprendre, pour entasser dans sa mémoire des textes, des formules, des souvenirs d'idées d'autrui. On peut aussi, sans elle, arriver à l'esprit, à un certain savoir brillant et complet, dont les éléments seront empruntés à d'autres. Mais pour arriver à charmer, à être utile et consolant, pour féconder ce qu'on apprend, pénétrer ce qu'on étudie, faire germer les idées, inventer des choses neuves, être original et fécond, elle est nécessaire. Le cœur n'est pas étranger à l'étude intellectuelle ; s'il est occupé ailleurs, il ne pourra prêter sa sève à l'esprit, pour vivifier, féconder, animer la science.

L'étude, surtout l'étude sacrée, où le cœur n'intervient pas tout entier, avec toute sa fraîcheur et sa jeunesse, sera desséchée, incomplète, sans sève ni saveur, sans charme ; il n'y aura en elle ni grandeur, ni tendresse, ni poésie ; elle se formera d'emprunts et de souvenirs : fleurs desséchées, plantes en herbier ! Les seules qualités qu'on pourra y découvrir seront la précision, l'exactitude, la netteté d'exposition, la fidélité dans les détails. Les âmes impures sont incapables de raisonnement et d'enthousiasme, par conséquent incapables de charmer, impropres aux affections pures et communicables. Dans les produits intellectuels, comme partout, ce n'est pas l'esprit qui charme, c'est le cœur ; or, ici le cœur est absorbé et cloué à terre ; il ne peut s'élever avec l'intelligence dans l'étude, donc l'étude ne peut charmer.

Autre effet de la pureté du cœur relativement à la science, elle rend **dévoué**. C'est pour cela que la virginité a été donnée au sacerdoce. L'impureté rend égoïste ; l'habitude du sacrifice, en nous détachant de nous-mêmes nous incline vers les autres, et augmente notre capacité d'attachement el de dévouement ; elle élève et agrandit notre cœur. Dans la science, par conséquent, comme dans tout le reste, elle nous fait chercher le côté utile et bon aux autres, le côté par où la science sera non pas un piédestal pour notre ambition ou une satisfaction pour notre intelligence, mais un apostolat et une bonne œuvre, une œuvre de dévouement... Ce que le prêtre théologien cherchera, d'instinct et spontanément, dans la production de sa science, ce ne sera pas sa gloire et son profit à lui-même, ce sera **le bien des autres**.

La pureté du cœur réserve pour le vrai et le bien toute la tendresse, toute la capacité d'aimer, toute la puissance d'enthousiasme ; elle débarrasse l'intelligence et toutes les facultés intellectuelles des nuages que soulèvent les passions, et de cet engorgement des facultés que provoquent les passions. En sorte que les bonnes idées peuvent germer en liberté et prendre leur essor, se développer, s'engendrer les unes les autres. Le cœur n'étant pas prostitué à des voluptés ab-

sorbantes et saisissantes, exclusives, se met de la partie dans l'étude, et répand sur elle une fécondité, un charme, une originalité que ne connaissent pas les cœurs livrés au mal ; l'intelligence devient profonde, pénétrante, abondante en idées, exubérante de vie spirituelle, sa vigueur n'étant pas gaspillée (II, 284)...

III. La science, surtout la science théologique, est quelque chose de saint et de virginal. Ainsi entendue, et prise sous son vrai sens et son vrai jour, à la lumière des principes révélés, elle est un rayon de la lumière de Dieu - *Deus scientiarum* - une communication des pensées divines, un chapitre de la divine philosophie du Verbe de qui vient toute lumière, une part aux richesses de Jésus-Christ, *in quo sunt omnes thesauri scientiæ et sapientiæ*.

Pour aborder la science théologique ainsi entendue et la comprendre dans son vrai sens, il y a des dispositions d'esprit, de cœur et de vie morale. Il faut des mains pures pour la toucher, une intelligence virginale pour l'étudier et y voir Dieu, un cœur chaste et animé du vrai amour de Dieu, la piété pour y sentir Sa présence et y aimer Son contact, Son image et Ses œuvres, une vie pure enfin.

Que ces dispositions sont rares ! Leur rareté n'est-elle pas l'explication des mécomptes de l'étude, de sa stérilité, du sens faux qu'elle prend souvent. On oublie de voir dans la science théologique ce qu'elle contient de plus beau, la présence de Dieu, le reflet de Ses mystères, parce qu'on n'a pas le cœur et le regard purs.

IV. Un esprit élevé et pur n'est pas sec en étude ; il anime tout, il poétise tout, il agrandit et ennoblit tout ; il trouve partout matière à être ravi et à ravir ; il est plein de tendresse en même temps que de lumière, et cette tendresse il la mêle à toutes ses études ; son cœur suit partout son esprit et trouve partout des considérations touchantes et une source d'enthousiasme. Pourquoi ? Parce que la sève de ce cœur, n'ayant pas été dépensée ailleurs, demande à se jeter pourtant sur quelque chose ; parce que son ardeur naturelle, sa capacité d'aimer n'a pas été absorbée dans des sensations inférieures et paralysantes, et peut se reporter tout entière sur de meilleurs objets ; parce qu'un cœur noble ennoblit tout et répand sur tout ce qu'il atteint le charme virginal dont il est rempli. Ce charme lui vient de sa pureté ; sa pureté lui vient de son sacrifice (I, 99).

V. S'il est certain que par la pureté du cœur, par l'innocence conservée ou retrouvée, par la vertu, la foi, la piété, il y a dans l'homme des capacités et des ressources de corps, d'âme et de cœur, que la plupart des hommes ne soupçonnent pas ; s'il est vrai que la vertu et la piété sont la méthode même de la vie ; ceci est vrai surtout dans les sciences sacrées. Comment voir Dieu sans la piété unie à la pureté du coeur. Ce n'est pas seulement pour le ciel, mais aussi pour la terre, même et surtout pour la vie intellectuelle, pour l'illumination de l'âme par la science, que Notre-Seigneur a promis la vision de Dieu aux cœurs purs : *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt*.

C'est ici, dans la théologie, que le cœur et l'intelligence, deux parties de l'homme qui paraissent indépendantes, se rejoindront par une communication souterraine, et se prêteront réciproquement leurs ressources, la foi s'adressant aussi bien à l'une qu'à l'autre (I, 92)...

VI – MANIÈRE DE SANCTIFIER L'ETUDE

O Verbe divin qui Vous êtes fait chair pour habiter parmi nous, nous Vous adorons présent, quoique d'une autre présence que dans l'Eucharistie, sous la lettre de nos saintes études ; nous savons que Vous y êtes caché et révélé tout à la fois ; nous Vous y trouvons partout ; nous y sommes avec Vous dans un commerce intime et journalier ; c'est Vous qui nous y parlez ; c'est Vous qui êtes l'objet de nos recherches et la lumière de notre science sacrée ; c'est Vous qui nous éclairez ; il n'y a pas une ligne de nos livres et un mot de nos lectures qui ne Vous ait pour objet direct. Ouvrez nos yeux, ne permettez pas que nous Vous méconnaissions, que notre intelligence reste fermée à Votre ineffable lumière, et que nous négligions de sanctifier des occupations si saintes.

I. Saint Paul, écrivant aux Colossiens, leur recommande de sanctifier tous les travaux. - *Omne quodcumque facitis*. - Tout travail, en effet, peut être sanctifié par la direction d'intention et l'oblation à Dieu. Mais les choses profanes n'ont avec la fin divine de notre vie qu'un rapport indirect, ou même elles sont distrayantes de la fin dernière, et, pour les rapporter à Dieu il faut un effort d'esprit. Au contraire, nos occupations, à nous, sont saintes en elles-mêmes et par leur nature, puisqu'elles ont Dieu et Ses mystères pour objet et sont un avant-goût de la vision béatifique, puisque, d'autre part, elles nous préparent au ministère de l'Evangile.

Or, si les chrétiens doivent sanctifier leurs travaux, à plus forte raison nous qui vivons tout plongés dans des pensées si saintes dans un milieu intellectuel directement divin. C'est une chose désolante de voir une telle dépense de forces qui se fait en pure perte pour le salut faute de savoir utiliser son travail.

II. Dans les études sacrées, il ne faut pas oublier le point de vue surnaturel. On travaille trop avec étroitesse de vues, bassesse de but. On dit même souvent que les vérités surnaturelles sont de simples spéculations sans pratique. Grande erreur : nous contemplons les mystères de Dieu, Sa Rédemption source de la grâce, l'organisation de Son Eglise et des moyens sanctificateurs dont Il l'a équipée.

Nous n'aurons rien compris à la science sacrée, et j'ose dire, aux choses sacerdotales, tant que nous n'aurons pas compris comment ces vérités sont les trésors, la nourriture et la substance de la vie intérieure.

C'est Jésus-Christ que nous cherchons et que nous contemplons : science de Jésus-Christ, contemplation de Dieu, voisinage du Verbe et de Sa pensée qui éclate, qui resplendit partout, présence de Jésus-Christ dans nos livres, rencontre continuelle de Jésus-Christ lumière, voie, vérité et vie.

III. Il faut donc **unir la doctrine, la science sacrée et la piété** ; identifier l'acquisition de la doctrine avec le développement de la vie surnaturelle. Ce ne sont pas deux choses séparées, mais une même et identique chose ; et nous n'aurons compris ni l'une ni l'autre, tant que nous les forcerons pas à se rejoindre en nous et à s'identifier : la doctrine, pour nourrir, éclairer et agrandir la piété ; la piété, pour attendrir et vivifier la science.

La doctrine est la piété de l'intelligence ; si elle est bonne, elle produira nécessairement, essentiellement, la piété du cœur qui est commandée par l'autre.

Mais nous devons d'abord viser la première, c'est la science des Saints. Nous entendons dire parfois que les saints ont plus appris par la prière que par l'étude ; il faut s'entendre : c'est que, pour eux, **l'étude était une prière**, à force d'être éclairée par les vues de la foi.

Demandons à Dieu de nous ouvrir les yeux à cette lumière ineffable : *Domine ut videam* ; de ne pas permettre que nous passions par-dessus ces trésors sans les voir et que, devant Sa parole, nos cœurs restent froids, impassibles, endurcis : *Si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra*. Et nous entendrons Notre-Seigneur nous dire : *Ego sum via, veritas et vita* ; et nous Lui demanderons de nous montrer comment Il est tout cela par nos études (V, 339-341).

VII - Les Lectures.

I. Ne faites que **de fortes lectures** ; c'est la nourriture de l'âme et un moyen sûr de se former, à condition de noter les idées saillantes, et de les faire entrer dans un cadre suivi où l'on puisse les retrouver au besoin. L'affaiblissement de l'esprit a une de ses causes principales dans l'excessive fécondité de la presse qui inonde la société de livres sans valeur...

En général, il faut **aimer peu les livres nouveaux**. Mais certains livres, nouveaux par leur composition, sont anciens par leur sujet, leurs qualités, les études de leurs auteurs ; ils ajoutent à cela l'avantage de vues nouvelles, d'observations prises dans les choses contemporaines, et d'une forme littéraire en rapport avec le temps présent, ce qui ne nuit jamais...

N'achetez pas de livres inutiles. **Peu de livres, rien que des excellents**. Une petite bibliothèque toute de **principes**, et rien que de principes. N'achetez que des auteurs **éprouvés et sûrs, pas de délayage**...

Je déteste les livres médiocres, je dirais presque plus que les mauvais ; ils énervent l'esprit, l'habituent à la **platitude**, qui est le fléau de notre temps.

Il faut se nourrir de moelle de lion, surtout quand on est jeune et encore dans la période de formation de l'intelligence. Autrement, on se vulgarise, on s'affadit. Je connais des gens intelligents, si habitués à penser vulgairement, que même une pensée forte et élevée, empruntée à d'autres, une fois passée par leur bouche, devient vulgaire, perd sa force et son sel (XII, 33, 259, 377 ; XIII, 103)...

II. Etudiez les bons livres, les auteurs solides. Si lentement que vous avanciez dans la science sacrée, vous réaliserez un profit éminent ; plus tard vous en récolterez les fruits, soit pour votre vie à vous-même et le développement normal de votre piété, soit pour la saine direction que vous apprendrez, sans vous en douter, à donner aux autres.

Je dis sans vous en douter, car cela ne se cherche pas ; et quand on a su donner à ses études la bonne direction dès le séminaire, on a le goût du travail ; et puis on est tout surpris, en se trouvant aux prises avec les âmes, d'avoir des lumières pour découvrir leurs besoins et leur donner le vrai remède et la saine nourriture (XI, 517)...

III. Mettez-vous bien vite en mesure de goûter **les livres de spiritualité écrits par des saints** ; leur charme est supérieur à tout ; vous trouverez, dans leur lecture, de ces passages lumineux qui sont la moelle même de la vie intérieure et la sève de la théologie. Dans ce but, approfondissez la théologie dogmatique, cherchant toujours le côté par où elle se noue avec la vie spirituelle.

Surtout, comprenez bien **l'ordre surnaturel**, l'état d'élévation de l'homme, les effets opérés en lui par le péché originel, la manière dont la Rédemption le relève, la notion de la grâce, le mode d'action des sacrements. Si vous saisissez bien tout cela, vous serez préparé aux lectures dont je parle, et elles vous profiteront grandement, à la fois pour vous perfectionner dans le sens théologique, et pour vous introduire dans l'intelligence de la vie mystique.

Essayez déjà quelques-unes de ces lectures : les livres des saints, les théologiens. **Prenez des notes** sur les passages qui vous frappent davantage ; puis réunissez ces notes en ordre, et cherchez toujours à trouver quelque chose ailleurs pour y ajouter. Ce système de notes est incomparable pour activer l'étude, lui donner de la suite, et s'exciter à chercher de plus en plus. Choisissez les meilleurs ouvrages, sans vous éparpiller, sans lire trop vite, vous arrêtant pour insister sur ce qui est plus profond (XII, 63)...

IV. N'abandonnez pas les vieux livres ; n'allez pas vous jeter dans les livres modernes ; même ceux qui sont excellents ne nourrissent pas, ne forment pas aussi bien les âmes que les anciens à qui leur ancienneté même donne quelque chose de plus calme, de plus profond et de plus grand...

En fait surtout de livres de piété, il faut, à peu d'exceptions près, se renfermer dans les livres qui ont pour auteurs des saints canonisés ou béatifiés, ou des grands théologiens reconnus par l'Eglise. Ce n'est pas une règle absolue, car il y a d'excellents livres de piété faits de notre temps, selon l'esprit des anciens ; mais, en règle générale, **vivre avec les anciens.** Si on quitte leur compagnie, on arrive assez vite à ces désirs curieux et à cette inquiétude maladive qui est le défaut ordinaire de la dévotion mondaine.

Ecartez les ouvrages de piété romantique ; attachez-vous aux ouvrages de piété classique... Dans une foule de ces livres de spiritualité nuageuse et sentimentale on ne trouve pas un principe, rien de solide, rien qui parle à l'intelligence, pas un pouce de terrain ferme et dogmatique auquel l'intelligence puisse s'accrocher et où elle puisse prendre pied sans crainte de s'enfoncer dans le vague et le marécageux - c'est comme ces terrains humides où le voyageur fourvoyé s'enfonce et cherche vainement un endroit, un coin de terre sec et solide où il puisse mettre le pied en sûreté...

Lisez beaucoup la vie des saints, la vraie vie des saints ; non pas les belles exclamations des littérateurs qui ne les ont pas connus ; mais **la vie des saints faite par eux-mêmes**. Ils se voient par le dedans ; les autres ne les voient que par le dehors.

Les saints écrivent non pas des conseils théologiques, mais les observations qu'ils recueillent en eux-mêmes, les mouvements qu'ils surprennent dans leur âme, les résolutions pratiques, au moyen desquelles ils règlent leur vie intérieure et se sanctifient... C'est là qu'on assiste vraiment à ce petit travail intérieur, délicat, lent et actif du Saint-Esprit (V, 25 ; XII, 93, 557).

V. Il faut mettre en tête de vos lectures **une bonne théologie** qui est la base des études solides et pures, la règle de l'esprit et du jugement. Ici encore on doit commencer par la patience, par le coté pénible et aride de l'étude ; se résigner, dans les premiers temps, à n'y rien voir et rien sentir **que le labeur** ; mais être constant, entrer peu à peu, ne pas se lasser de faire effort. Un jour, on est bien récompensé, et pour la vie, de l'ardeur qui a été dépensée (V, 17)...

VIII - La littérature. Les sciences.

I. Non seulement la question littéraire n'est pas indifférente, mais elle importe grandement dans la préparation sacerdotale ; non seulement la littérature n'est pas à dédaigner comme puissance s'exerçant sur les âmes, mais elle est nécessaire dans la prédication, nécessaire non seulement aujourd'hui, vu les circonstances actuelles et la légèreté des esprits qui cherchent trop les agréments et la forme, mais toujours, essentiellement, vu la nature de l'homme, la manière dont il produit ses pensées, et dont ces pensées mêmes se présentent à l'intelligence des autres.

La littérature n'est pas seulement un ornement destiné à donner aux idées un agrément humain sans lequel, d'ailleurs, elles auraient encore toute leur vie et toute leur plénitude ; elle n'est pas seulement une forme, un véhicule et un vêtement pour la pensée ; elle est une expression, une sorte de sacrement efficace, la pensée même s'incarnant dans les mots et arrivant ainsi aux esprits. Sa beauté première et essentielle est **l'exactitude** ; et s'il est possible qu'une belle pensée soit mal exprimée, c'est qu'elle n'est pas exprimée ou librement ou exactement ; et toute imperfection de l'expression est une altération de l'idée. Au contraire, ce qui plaît dans un bon discours ou un beau morceau littéraire quelconque, c'est que nous y trouvons une pensée bien rendue et entière.

Je veux donc une littérature dont l'excellence jaillisse de l'excellence du fond. Il ne suffit pas de parler aux hommes, il faut **le bien faire** et, pour cela, **bien concevoir nos idées et les leur transmettre au moyen d'une parole qui ne les altère pas.** Or, les choses, ne sont bien dites quant au fond que quand elles sont bien dites quant à la forme et c'est une vérité de métaphysique en même temps qu'une des premières règles de l'art littéraire, qu'on ne pense bien que si on dit bien, Tout discours de l'homme à son semblable représente à l'esprit de l'auditeur ce que l'orateur ou l'écrivain a su y mettre ; et il faut qu'il y ait équation entre ces trois choses : la pensée émanant de l'orateur, la pensée à produire dans l'auditeur, et le discours, troisième quantité intermédiaire entre les deux autres et moyen terme égal aux deux. Il est d'expérience qu'on ne lit, qu'on n'écoute avec plaisir que ce qui est bien dit ou bien écrit, et que ce qu'on lit ou écoute sans cette jouissance intellectuelle ne produit pas d'effet ; ceci est d'expérience non seulement pour notre temps, mais toujours et pour des raisons qui tiennent à la nature même de l'homme...

Mais si les étudiants doivent être préparés aux sciences sacrées par une étude bien dirigée où les auteurs profanes ont une place importante, le résultat des études qui constituent cette préparation doit être tout en formant en eux des hommes, de leur faire réserver pour l'Evangile toutes leurs admirations, ce qu'ils ont au cœur **de conviction, d'ardeur et d'enthousiasme.** Qu'ils se remplissent de l'Evangile, qu'ils se tournent vers la vraie lumière (X, 311, 338)...

II. La Révélation n'est pas venue nous apporter une certaine somme de vérités distinctes el séparées, capables d'être comptées comme les théorèmes d'un livre de géométrie, et dont le nombre sera au complet et déterminé quand l'Eglise aura tout défini. Elle nous a donné des principes qui touchent à toutes les vérités rationnelles et qui doivent achever l'éducation de l'homme, en éclairant pour lui toutes les vérités naturelles dont chacune, pour être connue, n'exige que la lumière de la raison.

L'idéal de la science est de confondre ensemble ces deux lumières, et de grandir la science rationnelle de toute la grandeur de la science révélée. Dans l'édifice scolastique qui résultera de là et qui sera un en deux natures, tout sera révélation et tout sera raison. **C'est ce qu'avait fait la Scolastique, c'est ce qu'a fait saint Thomas, c'est ce qu'on nomme la philosophie chrétienne, c'est-à-dire la raison éclairée par la foi.**

Jusqu'où la raison pouvait-elle aller seule, sans se tromper dans l'investigation de la vérité ? Voyez les philosophes antiques ; voyez aussi la thèse des théologiens sur la soumission de la philosophie à la théologie. Saint Thomas ne marque pas et ne pouvait ni ne devait marquer cette limite ou cet endroit de chaque vérité où commence l'influence théologique. **Les cours et les livres de philosophie ont pour but tout juste de vous montrer ce qui est du domaine purement rationnel, ceux de théologie d'y superposer l'élément supérieur révélé...**

C'est ainsi qu'une forte théologie est utile à toutes les branches d'étude, et nécessaire dans l'enseignement, pour empêcher la science de se corrompre, selon le mot de J. de Maistre et de Bacon. Les anciens du moyen-âge étaient sages d'en faire la base de toute éducation, même humanitaire et civile. Est-ce qu'il y a des chrétiens pour qui la science de Dieu n'est pas nécessaire, et des situations où elle n'est pas la source de toute lumière ? La théologie est peut-être encore plus nécessaire pour enseigner la philosophie et tout ce qui en relève, c'est-à-dire, tout enseignement rationnel, que pour faire la théologie (II, 143 ; XI, 434. Cf. Œuvres complètes, t. I, *Théorie catholique des sciences*.)...

III. Ne négligez rien de ce qui est nécessaire à votre formation théologique ; que rien de ce qui est jugé inutile ou simplement accessoire ne prenne le premier rang. Ces accessoires, dans vos études, jouent le rôle des gourmands dans un

arbre, ils absorbent la sève. Surtout, rien d'étranger au système ne doit venir vous distraire de vos saintes études. Je trouve déplorable et subversif de l'esprit sacerdotal l'engouement qui introduirait, à côté des études ecclésiastiques, une foule de petites études ou occupations accessoires de deuxième ou de troisième ordre qui, sans doute, ne sont pas complètement étrangères au sacerdoce, qui peuvent même lui être utiles, si on les dirige, en les tenant à leur place qui est inférieure, vers le but du sacerdoce, mais qui, enfin, sont d'un ordre inférieur. Elles ne sont pas les moyens indiqués par l'Evangile comme instruments de l'apostolat.

Les sciences humaines sont la préparation éloignée au sacerdoce ; elles ne sont que des moyens naturels. Or, le moyen surnaturel est indiqué par Notre-Seigneur : *Fides ex auditu, auditus per Verbum Christi*. Et puis, les sciences humaines sont, par nature, exclusives des autres, nécessairement susceptibles de devenir des spécialités, par conséquent d'absorber les meilleures énergies, le meilleur temps de l'étudiant.

Les sciences humaines sont aussi, par nature, nécessairement entraînantes et capables d'exciter l'enthousiasme de celui qui s'y livre, surtout des esprits les plus généreux et les plus capables d'élan. Or, **un seul enthousiasme convient au prêtre, celui de l'Evangile** ; et certes celui-là est bien capable, et il est seul capable de remplir son cœur. De plus, les sciences vous refroidissent pour tout le reste, et, vous jetant dans un monde plus ou moins poétique, vous font tramer la théologie sèche et aride.

- Mais, dira-t-on, par les sciences humaines le prêtre dominera son troupeau !

- Je réponds que le prêtre ne peut et ne doit dominer son troupeau que par l'Evangile ; et c'est là le sens des paroles de Notre-Seigneur : *Nolite vocari Rabbi*, et de celles de saint Paul : *Non in persuasibilibus humanæ scientiæ verbis... Scio Jesum*. Et puis, le prêtre est-il obligé de savoir tout ce que savent ses paroissiens ; ne suffit-il pas qu'il domine par l'ascendant de sa vertu et de sa science sacrée ? Ne domine-t-il pas assez par sa haute valeur morale et intellectuelle ?

- Mais, dira-t-on encore, on ne donne que peu de place à ces sciences !

- Impossible, car elles sont absorbantes, et les étudiants n'ont pas encore assez de discernement pour ne pas se laisser entraîner par l'une ou par l'autre.

- Mais il faut au prêtre un passe-temps !

- Que dites-vous là ! S'il aime Dieu, l'Evangile, quel plus doux passe-temps que de se reposer du ministère par l'étude et de l'étude par le ministère !

- Mais il y aura toujours des prêtres qui ne se livreront pas à la théologie, faute d'aptitude, et alors s'ils abandonnent les sciences ils se perdront.

- Non, il n'y a pas de prêtre incapable de consacrer à la méditation et à l'application de l'Evangile toutes ses puissances. Si le prêtre a peu de capacité, raison de plus pour ne pas le laisser s'absorber dans un travail étranger à sa vocation ; sans compter que le grand contrepoison pour lui aux séductions du monde c'est l'aliment de l'Evangile.

- Mais ces sciences peuvent être utiles !

- Oui, celle-ci à l'un, celle-là à l'autre. Laissez chacun trouver plus tard les expédients humains du ministère ; laissez au bon sens et à l'ingéniosité de chacun le soin de découvrir, de son fonds et avec son cœur et ses études préalables, ce qui s'adapte à son troupeau ; ne vous exposez jamais à jeter le prêtre dans des études qui ne lui seront jamais d'aucune utilité.

- Mais de ces sciences on ne fait que très peu et à temps perdu !

- Voulez-vous dire qu'on n'y consacre que peu de moments d'étude ? Soit ! Mais il est impossible qu'un bon nombre d'élèves n'en soient pas tout préoccupés pendant l'intervalle. Elles semblent si attrayantes ces sciences ! Comment voulez-vous que tous les rêves qu'elles soulèvent ne demeurent pas dans l'âme, ne l'empêchent d'étudier, et ne la tiraillent en des sens inverses ou même contraires.

- Mais on ne s'y livre qu'au moment des récréations !

- Avez-vous donc trop de loisirs pour le repos, et les santés sont-elles si fortes ?

- Mais ces petites industries sont nécessaires pour gagner les cœurs !

- Alors mettez-les à leur place. Or, au séminaire, il faut surtout des études de principes, et elles empiéteront toujours nécessairement. L'expérience prouve du reste l'insuffisance absolue de ces petites industries.

Peut-être l'engouement ne voudra rien écouter. On s'exclamera, on criera à l'exagération. Non, non, pas d'exagération. Mettons à l'étude de l'Evangile l'action que nous mettons à revendiquer l'étude de ces sciences. Cherchons la science de Jésus Crucifié, allumons la flamme du zèle, l'amour des âmes ; en un mot, ayons du cœur et de la foi, et tout sera sauvé.

On s'engoue facilement aussi pour les collections de livres, surtout pour les livres modernes. N'achetez des livres que plus tard, une fois vos études terminées.

En résumé, il faut retrancher tout ce qui n'est pas de l'essence des études sacrées ; les études accessoires ont pour but de fournir des expédients et des petites industries au zèle pastoral ; laissez les expédients pour le moment ; ne vous occupez que du grand moyen d'apostolat. Plus tard, le zèle, le jugement et l'industrie du prêtre suffiront à leur choix et à leur application non pas comme instruments mais comme coadjuteurs de l'Evangile.

D'autant plus que ces petits moyens, n'étant pas ceux que l'Evangile indique, et n'étant pas l'institution de Notre-Seigneur, ne peuvent prétendre à l'honneur de devenir des moyens ordinaires d'évangélisation.

Or, il ne faut s'appliquer, au séminaire, qu'aux études d'intérêt général et universel. Ces petits moyens, si vous les généralisez, en leur accordant les honneurs d'un enseignement public, seront certainement inutiles à plusieurs, soit en raison de leurs aptitudes, soit en raison de la nature particulière du poste qui leur sera attribué. N'a-t-on pas vu des élèves cultiver longtemps et avec un certain succès, la musique, les langues, les sciences, et, le séminaire achevé, être mis à la tête d'une paroisse de campagne où jamais ils n'auront l'occasion d'exercer le seul talent acquis, la seule étude poussée à fond (x, 37-41. Cf. *La méthode des études dans les grands Séminaires*, 2e part., - chap. II, *Le petit Séminaire*, - chap.

XXII, *Les sciences humaines et la Théologie*, chap. XXIII, *La Théologie et les Belles Lettres*. Item, *Théorie catholique des sciences*, etc., t. I des *Œuvres complètes du P. Aubry*).

IX - Le préceptorat

Le préceptorat de vacances peut vous être singulièrement utile au point de vue de votre formation. En tout cas il faut, retenez bien ceci et prenez vos mesures en conséquence, il faut, bon gré mal gré, qu'il vous soit ou très utile ou très nuisible.

Très nuisible, si vous ne prenez pas vos précautions, si vous n'êtes pas ferme dans vos devoirs et décidé à passer à travers le feu et la poudre pour rester fidèle séminariste. Alors il vous sera nuisible, parce qu'il vous dissipera, vous mondanisera, vous dégoûtera de la piété, vous désenchantera du sacrifice sacerdotal, et affadira votre cœur en le retirant de Dieu pour le donner au monde, et en remplaçant l'amour de votre vocation par le regret des choses que nous quittons.

Il vous sera utile, si, au contraire, vous restez ferme envers et contre tous, et fidèle à Dieu en tout, dans la dissipation des autres, dans les fêtes, dans les voyages, le tapage. Alors ce vous sera une épreuve qui vous rendra plus solide et mieux trempé : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*.

Vous allez voir de près un monde que vous aviez peu vu jusqu'ici, et fréquenter une société un peu séduisante. Prenez garde de laisser votre cœur s'accrocher aux buissons de la route. Dieu est plus beau et plus noble que tout ; restez-Lui fidèle, et gardez-Lui la meilleure fleur de vos affections quand vous êtes seul avec Lui ; quand vous êtes en société, ne Le perdez pas de vue. Ce que vous voyez, nécessairement doit vous tenter de regretter le monde ; n'oubliez pas que vous avez la meilleure part, et pensez encore à ce mot de l'Imitation : *Quid vis videre quod non licet habere* ?

Soyez inexorable, contre vous-même en ce qui concerne vos exercices de piété, **surtout la méditation et la visite au Saint-Sacrement**. C'est là que vous reprendrez des forces et que vous trouverez une affection grande, puissante et tendre, pour contrebalancer les séductions dont vous serez nécessairement entouré, et pour neutraliser le danger.

Je parle de danger, non pas sans doute qu'il y en ait pour vous d'immédiats et que vous trouviez près de vous des pièges mortels et des tentations directes ; mais bien plutôt que, de sa nature, votre situation est une **épreuve** pour la vocation, et que le milieu dans lequel vous allez vivre est affadissant et refroidissant pour le cœur, capable de diminuer votre ferveur et votre élan. Si vous y résistez bien, et si vous restez pieux, ce sera bon signe pour plus tard.

Ne cherchez pas les belles manières, la distinction extérieure, le savoir-faire de la société ; car tout cela ne se cherche pas. **Soyez extrêmement simple en toutes choses et vis-à-vis de tous** ; la meilleure distinction est la simplicité des manières. Vous ne pouvez vous faire bienvenir de vos enfants et de leurs parents qu'à force de dévouement, de patience, de discrétion délicate. Faites plutôt désirer votre société en l'épargnant aux gens, que de la rendre importune en vous imposant toujours auprès d'eux...

C'est à votre bonne volonté que je confie ces conseils, et à votre bon sens que je m'en remets pour toutes les autres choses dans lesquelles vous serez embarrassé. Surtout n'oubliez pas de faire un peu de théologie et d'écriture Sainte (XI, 339)

X - Les dangers. Les tentations.

I. Quand on envisage les dangers auxquels le prêtre est exposé dans le ministère, surtout ce danger universel, le plus inévitable et le moins apprécié de tous, celui de perdre, après quelques mois ou quelques années de sacerdoce, son zèle, sa piété, son élan, son courage, sa sève, et cette fleur d'apostolat qui est au moins l'apanage du jeune séminariste et qui n'est pas tout entière une illusion ; quand on envisage ces dangers, on comprend la **nécessité de se préparer sérieusement et profondément au sacerdoce.**

Chaque année perdue, chaque mois passé à ne pas faire grand'chose, chaque semaine, chaque journée, chaque étude négligée, fait une brèche à votre avenir sacerdotal ; et il y a tel quart d'heure de votre vie actuelle qui, bien employé, peut assurer, dans les desseins providentiels, un an ou un mois de votre vie future en paroisse.

Travaillez, piochez l'esprit et le cœur, sans jamais les séparer l'un de l'autre. C'est là le propre des occupations qui sont la tâche ordinaire du séminariste d'être à la fois pour l'esprit et pour le cœur. La piété du prêtre doit être intelligente, éclairée, profondément théologique ; son étude doit être pieuse et mystique, surnaturalisée par l'esprit de foi, et tournée en méditation. Je ne connais pas une thèse de théologie qui ne soit une méditation, si on sait l'envisager comme il faut.

Que votre temps se passe à faire des provisions pour l'avenir à ce point de vue ; car le jour n'est pas loin où vous regretterez amèrement d'avoir perdu des heures si précieuses, et négligé de préparer votre âme à l'avènement de Jésus-Christ ; ou bien si vous ne le regrettez pas, je vous plains encore plus...

Ne soyez ni un romantique ni un rêveur, ni un poète ; mais un homme, qui donne à Dieu son corps, son âme, sa vie entière, qui cherche le règne de Notre-Seigneur et le salut des âmes, rien de plus ni de moins, qui n'attend et ne désire aucun bien, aucune joie terrestre, parce qu'ils sont un danger, qui s'attend aux pièges du démon et à la tentation, presque irrésistible, mais inévitable, des défaillances intérieures, **qui s'habitue à la pensée de souffrir et de mourir plutôt que de pécher jamais gravement.**

Craignez de sentir un jour se refroidir dans votre cœur, au contact du monde et à la vue des obstacles qui empêchent le clergé de faire le bien, cette petite flamme de zèle et de piété qui brûle encore en vous et qui, j'espère, grandira toujours jusqu'au sacerdoce.

Sortez de l'enfance, quittez les défauts, la légèreté de l'enfant ; devenez homme, et prenez le sérieux, la fermeté, l'austérité de l'homme, surtout de l'homme sacerdotal. Etre austère, ce n'est pas être triste, mais c'est élever son âme au-dessus des pensées basses et vulgaires, au-dessus des sentiments égoïstes, pédants et mesquins du monde, devenir enfin un homme sérieux, un homme de principes.

Le principal élément de votre formation sera de méditer, sans vous tendre l'esprit, sur ce que vous faites en marchant vers le sacerdoce, sur ce que vous êtes comparé au sacerdoce, sur ce que vous serez dans le sacerdoce : *Grande opus !* (…)

II. Il ne faut pas vous imaginer que tout soit rose et poésie dans le sacerdoce que vous voulez embrasser.

Persuadez-vous bien, au contraire, qu'il y a beaucoup à souffrir par le cœur, beaucoup à faire pour la piété et le zèle, beaucoup à repousser du côté du monde.

A quelque ministère que Dieu vous réserve, il faut une grande provision de force surnaturelle pour n'être pas un bourgeois occupé à manger son petit traitement, à présider à la décadence de l'esprit chrétien qui semble disparaître de plus en plus en France.

Les misères du temps actuel et l'atmosphère antichrétienne et sensuelle où il faut vivre aujourd'hui, exigent de celui qui entre dans le sacerdoce une **singulière trempe intérieure**. S'il n'a pas cela, ou il fera de grandes fautes et, par conséquent, il se mettra hors de sa voie, ou il se contentera du strict nécessaire en fait de vertu et de fidélité à sa vocation, et, par conséquent, il sera horriblement malheureux toute sa vie. Car il y a partout, dans la vie sacerdotale, des sacrifices qu'il faut ou refuser de faire, et ceci est le crime, ou aimer, et ceci est la piété ; si on veut les faire sans les aimer vraiment, ces sacrifices sont un tourment, une torture, un vrai enfer, s'ils ne sont même un tour de force impossible...

Vous faites-vous une idée juste de l'abandon où vous vous trouverez en paroisse, du peu d'éléments que vous rencontrerez pour répondre à votre zèle et l'entretenir, enfin, de la sécheresse désolante du sol spirituel sur lequel vous serez jeté ? Il ne faut aucune illusion à ce sujet ; mais remplissez-vous de cette idée de la grande difficulté de faire le bien en France pour toutes sortes de raisons. Il faut vous familiariser avec cette pensée, non pour vous effrayer et vous casser les bras, mais pour vous fortifier, les derniers mois de votre préparation, pour vous prémunir, vous porter à de solides résolutions.

Ne faites jamais la moindre trouée aux vœux que vous avez faits. Souvenez-vous toujours, au jour de la tentation, que le prêtre pécheur peut se relever ; mais revenir à cette fleur de piété et de vie intérieure, à cette délicatesse d'union à Dieu qu'il aurait pu avoir en conservant sans brèche et sans regrettable souvenir son trésor intérieur : jamais !

Il a déchaîné son ennemi contre lui, ce qui a le double malheur, d'abord de lui rendre la vertu plus difficile et la piété moins naturelle, ensuite de mettre dans son âme sinon une plaie toujours ouverte, au moins une cicatrice ineffaçable. Avec le temps et en fréquentant un peu le cœur humain, vous comprendrez mieux tout cela (XII, 355, 376)...

III. Préparez-vous à **des tempêtes**, soyez de grands cœurs et de grands esprits. Le sacerdoce est une si grande chose, les sacrifices qu'il entraîne sont devenus si difficiles par le temps qui court, et les dangers que la société sème autour du prêtre, soit pour l'entraîner au mal, soit pour le refroidir et le rendre médiocre, sont si grands aujourd'hui, que ce serait pitié de voir des séminaristes se préparer légèrement, mollement à la lutte, et entretenir des pensées terre à terre...

Il faut vous habituer à prévoir ce qui se prépare pour le sacerdoce, et la triste situation qui peut être faite au clergé. Envisagez cette perspective généreusement. Ces sortes de pensées agrandissent la vocation, forment le cœur et même l'esprit...

La France est un malade bien risqué. Si elle revient à la santé, soyez sûrs de deux choses : Il y faudra du temps et beaucoup ; et puis, ce qui la guérira, ce ne seront pas les événements politiques ; ce sera le sacerdoce, et pas par d'autres moyens que ceux dont il a été armé par Jésus-Christ : la prédication, le dévouement, le travail obscur et ignoré mais irrésistible, de chaque pasteur, agissant sur la poignée d'hommes qui lui est confiée. Mesurez, par la pensée, le temps qu'il faudra pour rendre au peuple français tout ce qu'il a perdu, sous le rapport de la foi et de la vie chrétienne...

Quand vous êtes tenté, d'une façon ou de l'autre, quand vous hésitez devant un sacrifice, faites à Notre-Seigneur cette simple prière : «Mon Dieu, cela me coûte ; mais je vais Vous faire ce sacrifice, à condition que Vous me ferez mieux comprendre et mieux sentir la vie intérieure, mieux goûter les choses surnaturelles, et avancer d'un petit cran de plus dans l'union de cœur avec Vous, en Vous révélant encore un peu plus à mon âme !» (XI, 379 ; XII, 97 ; XIII, 509-510).

IV. Ne vous étonnez pas, ne soyez ni choqué ni ébranlé dans vos dispositions, si parfois vous voyez des chutes dans le sacerdoce. Un vertige semble passer sur la France, et envahir beaucoup d'âmes de prêtres pour les tourner à mal, et séduire les élus eux-mêmes, s'il était possible. Gare à ceux qui n'ont pas pris au séminaire le contrepoison. *Necesse est ut eveniat scandala*. L'Evangile dit que les vertus des cieux seront ébranlées. Mais il ajoute qu'il n'est pas possible que les élus soient renversés. Mettez-vous au nombre de ces élus ; demandez à Dieu, à la Sainte Vierge, de vous y mettre.

Préparez-vous à tout voir et à **rester fermes**, avec la grâce de Dieu puisée dans la prière, la méditation et l'étude sainte. Priez pour ceux qui tombent et ne leur jetez pas la pierre. Travaillez, plus tard, à détruire dans les âmes chrétiennes l'impression de scandale causée par les chutes.

Ayez confiance en Dieu qui ne laisse pas tomber sans cause les prêtres, et qui soutient ceux qui font ce qu'il faut pour mériter d'être soutenus. Ne perdez jamais votre calme, votre tranquillité, à la vue du scandale ; soyez attristé et non découragé par le mal ; s'il devient tellement grand que vous ne puissiez plus que vous sanctifier vous-mêmes et travailler sans succès à conserver et à sauver les autres, continuez imperturbablement à vous sanctifier et à travailler, malgré l'insuccès qui, du reste, n'est jamais aussi complet qu'il le paraît.

Le ministère sacerdotal et apostolique est souvent, même pour un prêtre fidèle et zélé, l'occasion de se dépenser au dehors sans reprendre de forces spirituelles au dedans. Cet écueil est très commun, prenez bien garde. On commence bien et on finit mal. Le prêtre ne doit prendre scandale de rien, et doit s'édifier de tout, du bien comme du mal ; même, comme le mal est plus grand et beaucoup plus commun dans le monde que le bien, il aura tout profit à prendre l'habitude

d'y puiser une instruction, un avertissement, une excitation à mieux faire, et à se rapprocher d'autant plus de Dieu qu'il voit les autres l'oublier et le trahir davantage.

Ne perdez pas une journée. Oh, que le temps du séminaire est précieux ! La moindre brèche qu'on y fait est une brèche faite à l'avenir sacerdotal dans des proportions bien plus grandes. Quatre ans de séminaire sont la préparation à cinquante ans peut-être de sacerdoce ; calculez ce qu'un an de séminaire mal employé compromet d'années d'avenir ; ou plutôt chaque journée de séminaire compromet tout l'avenir puisque toutes les journées sont nécessaires (XII, 86 ; XIII, 76)

XI - L'ÉTUDE DE LA THÉOLOGIE

I. Au séminaire, le cœur des études, c'est la théologie dogmatique, et le corps de la formation ce sont les études sacrées. J'ai confiance en l'avenir d'un prêtre qui, pendant son séminaire, a fait tout son possible pour bien pousser ses études ecclésiastiques, à condition que dans les sciences sacrées il n'ait pas seulement cherché l'instruction, la culture de l'esprit, le talent, les succès profanes ou autres choses naturelles ; mais surtout la culture de l'âme, le développement et l'illumination de la foi, l'alimentation de la piété, ce qui doit, plus tard, servir de matière à son apostolat, à sa prédication, soit en chaire, soit au confessionnal, soit au catéchisme, soit dans les conversations - car **partout un prêtre est prêtre et apôtre.**

Pour cela, il faut bien chercher, dans ses études, non seulement ce qui s'apprend, mais ce qui nourrit l'âme, élève et éclaire la piété. C'est surtout en **dogme** et en **Ecriture Sainte** que cela est possible, parce que, à tout instant, dans ces deux branches d'étude, on se rencontre avec des idées saintes, sanctifiantes, et propres à la méditation.

J'ai souvent conseillé une méthode qui, très difficile d'abord, était devenue dans la suite très utile, par la pratique, à nombre d'étudiants : Prendre pour sujets d'oraison, tous les jours, la suite des thèses étudiées en dogme, au fur et à mesure qu'elles passent, à commencer par la première et en suivant, sans choisir. D'aucunes paraîtront sèches, n'importe, qu'on les médite ; on finira par y découvrir le côté élevé qui est le côté mystique. Mais il ne faut pas que ce soit un repassage, une étude, un exercice de mémoire ou même d'esprit ; mais une recherche de la parole de Dieu, cachée dans le dogme en question et adressée par Jésus-Christ au cœur (XI, 373).

II. Faites-vous une méthode d'étude ; comprenez la vraie manière d'entrer dans l'intelligence des sciences sacrées, surtout de la théologie dogmatique, qui est la science des principes pour toutes les autres.

Saisissez bien le rapport de ces études avec la piété, la vie intérieure, la formation de l'âme sacerdotale et le développement de la vie surnaturelle.

Quand vous aurez compris cela, vous aurez fait un grand progrès ; votre travail aura été **fécond**. Tant que vous ne l'aurez pas compris, et que vous n'en aurez pas saisi les raisons, tant que vous ne verrez pas en détail et avec évidence l'absurdité de ce système qui sépare la piété de la doctrine, et qui croit qu'il peut y avoir une vie sacerdotale riche, féconde et capable d'action sur les âmes sans les vues de la foi et l'intelligence aussi approfondie que possible des dogmes, vous n'aurez rien acquis et vous serez en dehors de la question.

Apprenez à méditer, à prier, à mortifier le cœur, à savoir sacrifier généreusement une convoitise, une affection. **Devenez surtout un homme d'oraison** ; utilisez dans ce but les principes théologiques qui vous passent dans l'esprit. Prenez des sujets de méditation qui aient quelque rapport avec vos études ; ces sujets vous passeront ainsi dans l'âme sous leurs divers points de vue ; la méditation sera fortifiée et nourrie par les principes doctrinaux puisés dans l'étude ; l'étude sera fécondée, rendue pratique et élevée par la méditation.

C'est ainsi qu'on devient un homme plus complet et capable, je ne dis pas de briller, mais de goûter un peu les vraies joies du sacerdoce et, en même temps, de **présenter au peuple un christianisme un peu grand, convaincu, susceptible de gagner les cœurs.**

Remarquez bien ceci : en entrant dans le sacerdoce, nous renonçons à toutes les jouissances naturelles ; même, en raison de notre état, elles deviennent dangereuses pour nous ; cependant, nous gardons notre nature qui a besoin de jouir, d'aimer quelque chose, de s'enthousiasmer pour quelque chose. Toutes les fois que j'ai vu sortir du séminaire un jeune prêtre qui n'avait pas su puiser dans ses études, je ne dis pas le talent, l'éloquence ou une grande science - car ce n'est pas possible à tous, et du reste ce n'est pas de cela qu'il s'agit - mais au moins l'élévation de l'intelligence, une foi plus éclairée avec une conviction plus ardente et l'amour profond du christianisme, j'ai tremblé pour lui el je me suis dit : Il emporte avec lui le cœur humain qui, dans peu de temps, réclamera quelque chose. Il n'aura, dans ses occupations sacerdotales et dans les pensées théologiques, rien à lui donner ; malgré lui il cherchera autre chose, et il est condamné ou bien à s'avilir, ou bien à souffrir beaucoup et mal à propos. Dans l'un et l'autre cas, ce sera un pauvre prêtre.

Songez donc beaucoup à l'avenir ; prévoyez vos besoins, les dangers intérieurs et extérieurs auxquels vous serez certainement exposés, el dont le plus grand est celui-ci : n'avoir pas en soi des provisions assez solides el assez abondantes et, par conséquent, se trouver bientôt à bout de ressources, appauvri, alangui, dégoûté, découragé, tombé, pour le reste de ses jours, dans l'ornière d'une vie médiocre et languissante. Quel triste état, et ne peut-on pas dire que c'est celui d'un trop grand nombre ? Redoutez-le, et que toute votre vie de séminariste devienne, entre vos mains, le moyen d'éviter ce grand malheur (XI, 465).

III. Que votre préparation théologique soit principalement basée sur la recherche des vrais principes de la vie, de la foi et de la piété sacerdotale.

N'ayez pas peur d'élever vos esprits, d'aspirer haut, et de placer au-dessus des vulgarités où l'on vit trop souvent, vos désirs et votre idéal. Purifiez bien vos cœurs, pour les rendre capables de **s'élever** par la piété, et d'arriver à la clairvoyance dans les choses de la foi et au véritable esprit sacerdotal...

La théologie n'est pas comme les sciences humaines où il faut du talent, des facilités. **La théologie est une contemplation des choses de la foi.** Ce qu'il y faut, c'est de la pureté de cœur, de la piété tendre et contemplative, de l'élévation d'idées, et l'habitude de voir les choses d'un peu haut, en cherchant, toujours et partout, les principes, la doctrine la parole de Dieu, la substance du dogme, la sève surnaturelle, le parfum de la grâce, la présence et la lumière du Saint-Esprit (X, 33)...

IV. Travaillez, non pour l'examen, qui sera facile et que vous saurez sans apprendre mais en comprenant ; travaillez pour vous former à l'Evangile, à la foi sacerdotale et à l'intégrité de la doctrine. Si quelque chose, dans les études sacrées, ne concourait pas directement au but du sacerdoce, il faudrait le rejeter.

Les études littéraires et profanes forment les hommes ; les études philosophiques forment les hommes sages, les penseurs ; les études théologiques forment les prêtres ardents pour la foi, convaincus pour eux-mêmes et capables de communiquer leurs convictions.

En théologie, vous n'êtes plus des écoliers à leçon *recto tono*, esclaves de la lettre, mais des hommes qui expliquent leur pensée, moins pour montrer qu'ils savent que pour prouver... Prenez beaucoup de notes, sans vous appesantir à une rédaction longue, machinale et stérile ; travaillez sans effort, sans contention.

L'utilité des notes prises, non sous la dictée, mais au courant de la parole du professeur, c'est d'aiguiser l'intelligence, en la forçant à pénétrer vite et à suivre le raisonnement ; c'est de former le jugement et le discernement par un travail de sélection des pensées principales et du mot qui porte ; c'est même d'exercer le sens littéraire, en obligeant à exprimer vite et en moins de mots ce qui est exposé plus longuement. Surtout, il ne faut pas faire de ces notes le but de l'étude, de manière à accumuler les cahiers élémentaires ; mais comprendre qu'elles ne sont qu'un exercice, un programme tracé dans l'esprit par la plume. Je l'ai dit - et c'est d'ailleurs le jugement et l'expression même de plusieurs théologiens, - les compendiums appauvrissent l'esprit (Cf. Mgr Audisio, *Méthode des Etudes*. - Mgr Berteaud, passim. - Mgr Capri, Observations, etc.) .

Que vos lectures ne soient ni vulgaires, ni frivoles, ni modernes ; développez en vous le goût des livres antiques, des vrais livres chrétiens (XV 35)...

Faites-vous de bons cahiers, où vous mettrez le plus de choses possibles en le moins de mots possibles ; menez chaque, étude aussi loin que possible.

Ecrivez vos idées quand elles sont bonnes. Une pensée, un argument n'est clair que s'il a été **bien formulé** ; il vaut double quand il a passé par la plume, parce qu'alors il a trouvé sa formule propre et définitive. Faites vos cahiers comme si vous deviez les faire imprimer ou les lire devant un auditoire nombreux et distingué.

Vous devriez vous faire une théologie à vous, dont les éléments seraient puisés partout, mais qui ne serait ni tel ou tel auteur, ni le résumé d'aucun auteur, mais qui serait vous, et où vous mettriez tout ce que vous étudiez et savez. Je ne dis pas qu'une fois ce travail achevé, vous auriez tellement fini que vous n'y ajouteriez plus rien ; non, mais le fondement étant posé et le corps de bâtiment, on laisse à chaque thèse des pierres d'attente, en sorte que, quoi que vous lisiez, quelque question qui se rencontre, vous sachiez tout de suite à quel casier de votre système d'études elle s'adapte. Voilà l'idéal, il faut s'y mettre avec ardeur (X, 113) !

V. Si l'on veut faire quelque chose, en théologie, il faut accepter, au début, un travail de cheval, sans jouissance d'abord et sans lumière... C'est à la fin d'un traité que la jouissance commence et que le ciel s'ouvre. Je ne puis vous dire autre chose. J'ajoute seulement que, d'après mes observations, on peut dire de la vraie lumière par rapport au prêtre, ce que Notre-Seigneur a dit du salut par rapport aux hommes : *Multi vocati, pauci electi* !

Je rappelle encore le conseil que j'ai donné souvent, de faire de chaque thèse un sujet de méditation. N'est-ce pas tout naturel, et ne saute-t-il pas aux yeux que c'est la vraie méthode de l'étude ?

Chaque thèse de théologie est l'exposé d'une vérité révélée, c'est-à-dire d'une idée divine. Or, la première étude à faire d'une idée divine, n'est-ce pas de se mettre à genoux devant elle, de la contempler, de l'adorer ? Ce travail a aussi sa difficulté ; certaines vérités paraissent sèches et tellement spéculatives, qu'on n'y voit pas matière à un acte de piété ; cette matière y est pourtant ; il faut la chercher.

Les premières méditations seront pénibles et arides ; mais le temps et l'exercice vous apprendront encore à trouver ce secret qui conduit au cœur des vérités divines, là où est leur sève et leur douceur.

Bossuet a essayé de faire cela, dans ses *Elévations sur les Mystères*, avec peu de succès, selon moi ; son livre n'est pas mystique. Louis Bail a fait mieux avec moins de talent, dans sa *Théologie affective* qui n'est pas encore l'idéal. J'ai connu un séminariste à qui j'avais conseillé de prendre, tous les jours, comme sujet de méditation, l'énoncé de la thèse qui avait été expliquée la veille et qui était le texte de la leçon du jour. Le résultat des premières méditations fut néant. Peu à peu il s'y mit ; son étude et sa piété s'en ressentirent, l'étude en devenant profonde, la piété en devenant solide.

Essayez cela ; prenez un traité, étudiez-le d'abord théologiquement, au point de vue scolastique ; puis ne choisissez pas d'autre sujet de méditation que chacune des thèses mêmes que vous éludiez. Mais alors débarrassez-vous de cet échafaudage d'arguments, de preuves, de textes, d'ergo, de détail. Mettez-vous en face de la vérité générale, contemplez-la, méditez-la, approfondissez-la, comme vous pourrez, cherchez à la comprendre, mais surtout à la sentir, et à goûter ce qu'elle renferme de plus intérieur. La lumière se fera peu à peu (XII, 371).

VI. Dans l'étude de la théologie ne cherchez pas trop à prouver ; méditez plutôt ; saisissez les grandes pensées qui résument tout et qui forment le cadre des études dogmatiques ; plus tard vous remplirez ce cadre par des études plus détaillées, et à ces grandes pensées qui sont les jalons vous ajouterez les pensées intimes secondaires et de détail.

Le tout n'est pas, au séminaire, de se fourrer beaucoup de théologie dans la tête, mais de **comprendre la méthode, de former en soi le sens théologique**[1], c'est-à-dire **l'habitude et l'instinct qui goûte, sent et devine la vérité théologique**, qui aime à approfondir les questions dogmatiques en pénétrant leurs raisons profondes et l'harmonie des traités et des dogmes entre eux.

Bien savoir, par exemple, comment les sacrements découlent de l'Incarnation dont ils sont le fruit ; comment, entre eux, ils sont groupés autour de l'Eucharistie qui est leur centre et la source de leur sève ; organisés pour la grâce dont ils sont les vases – ce mot est de saint Thomas expliquant saint Paul - ; donnés à l'Eglise et confectionnés par l'Eglise dont ils sont les instruments et qui, par eux, exerce son pouvoir. Comprendre ce qu'on entend par leur efficacité *ex opere operato,* et la différence entre l'efficacité *ex opere operato* et l'efficacité *ex opere operantis*. Pour cela, bien comprendre la différence entre la manière dont la grâce vient en nous par suite d'un acte de vertu, d'une prière, d'une prédication entendue, d'un bon conseil ou exemple, d'une impression, d'une peine, etc., et la manière dont elle y est produite par la vertu propre du sacrement.

Tacher de comprendre encore ce qu'on entend par le caractère sacramentel imprimé par trois sacrements, la belle organisation que Notre-Seigneur a donnée à ce faisceau des sept sacrements, de manière que chacun d'eux pourvoie à un des sept grands besoins de la vie surnaturelle de l'homme et vienne se superposer, s'ajuster à l'œuvre du Créateur, c'est-à-dire à la vie naturelle et à la vocation donnée à l'homme pour le surnaturel.

Surtout, surtout, et en toutes choses, tâcher de se faire **une idée juste et profonde de la grâce et du surnaturel** ; c'est là le *Summum caput* de toute la théologie. Car l'important n'est pas de ramasser dans tous les livres et les monuments, anciens et modernes, tous les textes possibles sur chaque thèse : méthode fatigante pour l'intelligence, surchargeante pour la mémoire et d'une déplorable inutilité.

Avec moins de fatigue, et en visant plus juste, on formera mieux le sens théologique, savoir : bien comprendre d'abord la vérité dogmatique à étudier ; puis, retrouver les deux ou trois notions dont elle se compose ; foncer en tête les principes sur lesquels elle repose ; enfin dans un second travail indiquer les groupes de preuves, sans s'acharner à vouloir tout dire, à énumérer toutes les preuves particulières sans en oublier une, petite ou grande, pour y trouver, à toute fin, ce qu'on a envie d'y trouver : travail fatigant et fastidieux.

VII. La méthode que je conseille ne vise pas à faire des aigles ; mais si vous vous y livrez, si vous y êtes fidèles, si vous travaillez avec courage et constance, elle sera bien utile pour faire de vous des hommes de principes et des esprits élevés. C'est beaucoup ! Il ne s'agit pas de chercher à sortir de sa position et de s'élever au-dessus de ses talents naturels ; il s'agit de cultiver la nature, d'exploiter tout ce que Dieu nous a donné, et de tirer de soi-même tout ce qu'il est possible d'en tirer. On ne s'imagine pas à quel résultat on peut arriver par cette méthode, et quels hommes se formeraient, si on savait s'en tenir. C'est ce qui fait la force des religieux, surtout des **Jésuites** qui savent si bien utiliser les hommes, en leur inculquant des principes, et en tirant de chacun, même des plus médiocres, tout ce qu'ils peuvent donner.

Je réponds pour vous d'un excellent et solide profit dans vos études, à la fin du séminaire, si vous luttez quand même, avec, toujours devant les yeux, cet objectif que l'important n'est pas de ramasser des détails, de compiler des textes, et, comme écrivait le savant évêque de Tulle, Mgr Berteaud, de réduire les dogmes à un catalogue aride, car alors, ajoutait-il, on est suppôt du démon (*Mandement sur la Foi*). Mais l'important c'est dans chaque traité, de comprendre et d'enchaîner les quelques idées-mères et les quelques principes fondamentaux et générateurs de la doctrine qui doit s'y développer. C'est, ensuite, dans chaque thèse, de bien saisir le concept, la notion du dogme en question ; de se rendre compte des principes sur lesquels il repose et par lesquels il se rattache au reste du traité, à l'enchaînement de la doctrine, de distinguer nettement dans ce concept deux ou trois idées-mères qui servent de division à la thèse ; puis, de grouper logiquement et le plus philosophiquement possible les arguments. Il ne faut pas se cantonner, dans cette division : *Probatur, Scriptura, traditione, ratione* ; elle ne va pas partout, et ne dispense pas de diviser la thèse par idées plutôt que par nombre de textes, ce qui est sans philosophie.

A la fin de chaque traité ou de chaque thèse, lui donner sa fleur, qui est le point de vue pieux et mystique, celui par où la doctrine exposée rentre dans l'économie de la vie intérieure et fournit des principes et des pensées pour la piété, la méditation et la prédication, pour le fond de la vie sacerdotale et du ministère apostolique, pour la direction que, plus tard, vous devrez donner aux âmes, chose rare, peu appréciée et généralement négligée (XI, 456).

VIII. Pour la méthode de théologie, il faut être large. Chacun travaille à sa façon et selon son esprit. Toutes les méthodes sont bonnes, pourvu qu'on les suive bien et qu'elles aient pour fond la recherche de l'intelligence du dogme.

Ainsi, les uns choisiront les Pères, très bien ; les autres, un grand scolastique, très bien. Tout cela est très bien, pourvu qu'on s'y attache solidement. Etudiant un livre, les uns l'analyseront et le résumeront ; les autres commenteront et développeront ses idées. Etudiant une question, les uns en chercheront les éléments dans beaucoup de livres, les autres s'attacheront à l'auteur qui l'a traitée le plus longuement et le plus largement. Tout cela est à merveille. C'est à chacun de travailler selon sa forme d'esprit, selon son attrait. Il n'y a que les gens étroits et à courte vue qui soient exclusifs et portés à plier tous les esprits à leur méthode, en leur imposant un cadre absolument achevé dans ses détails et où l'intelligence personnelle de l'élève n'ait plus aucune initiative à se donner, aucune idée à trouver spontanément, mais une enfilade de citations, de textes ou de pensées des autres à suivre servilement et uniformément, sans pouvoir s'en écarter, ni ajouter, ni amplifier, ni changer l'ordre, ni modifier les points de vue (…).

---

[1] Dans notre ouvrage sur *le Modernisme et l'étude de la Tradition dans les Séminaires* (ch. I, VII, VIII), nous avons longuement exposé la nécessité, pour l'étudiant d'acquérir le sens théologique et traditionnel qui seul peut garantir le prêtre contre toutes ces erreurs modernes qui, sous le nom commun de modernisme pénètrent aujourd'hui partout et constituent pour l'Eglise le plus pressant danger.

IX. Vous voulez faire du saint Thomas ; certes, je ne puis que vous encourager ; qui est-ce donc qui vous dira que vous avez tort de faire du saint Thomas ? Est-ce que la compagnie et le contact de saint Thomas, par hasard, serait dangereux pour vous ! Toutefois, j'ai toujours conseillé et conseillerai toujours de prendre pour base d'études, à côté de saint Thomas, un théologien plus moderne, Franzelin par exemple. Voici, sommairement, une des raisons de ce conseil :

Saint Thomas est un génie ; les autres, ceux que je puis vous conseiller, ne sont que ses enfants ; la méthode de saint Thomas est éternelle. Cependant, depuis qu'il a écrit et à travers toutes nos décadences théologiques, la méthode théologique vraie et complète, celle qui est en voie de se former, sera plus parfaite que celle du XIII[è] siècle, bien que les écrivains peut-être soient fort inférieurs à ceux du XIII[è] siècle, surtout à saint Thomas. On se servira toujours de saint Thomas, mais, désormais, à son travail, qui est la contemplation du dogme en lui-même, on ajoutera l'étude de la Tradition ou des états, des développements, des preuves historiques du dogme, autre grand côté de la théologie qui n'avait pas sa raison d'être au temps de saint Thomas.

Si, je conseille Franzelin, ce n'est pas qu'il soit le seul bon, c'est que, à mes yeux, il est un de ceux qui ont le mieux compris et le mieux rendu cette transformation de la théologie, cette fusion des deux méthodes, celle de saint Thomas qui est la méthode contemplative, et celle de Bellarmin qui est la méthode démonstrative. Franzelin réunit les deux ensemble. Si j'ai dans l'esprit des idées tant soit peu philosophiques, c'est à lui que je les dois. Un de ses élèves, Mgr Grandclaude[1], a tiré de ses ouvrages, en réunissant toutes les notions philosophiques qui s'y trouvent, une philosophie élémentaire excellente et d'un très bon sens.

Franzelin est assez aride pendant les premiers jours ; puis, une fois compris et goûté, il devient nécessaire et attrayant. Lui aussi, il sait bien que saint Thomas est parfait, que c'est un génie et qu'on ne l'atteindra pas ; et cependant il écrit, lui aussi, même après saint Thomas, et pour un public d'étudiants à peu près le même que celui des lecteurs de saint Thomas, et il leur conseille saint Thomas. Pourquoi ? Apparemment parce qu'il pense qu'ils doivent étudier saint Thomas, et que, cependant, saint Thomas n'est plus pour eux une règle d'études adéquate et suffisante, et l'idéal de ce qu'il faut aujourd'hui. Franzelin (nous avons donné, au chapitre IV de l'ouvrage sur *l'Etude de la Tradition dans les grands séminaires* un exposé complet de la méthode théologique de Franzelin) est un beau type de la méthode nouvelle, *non nova sed nove* (XI, 380).

X. Combien vous aurez besoin d'une vie sacerdotale forte, pleine de principes sûrs et fermes, et de quelque chose qui vous rende robuste dans la foi, assuré contre les dangers moraux et intellectuels du ministère. Et où trouverez-vous ce quelque chose sinon dans la science sacrée - *Semen est Verbum Dei*. On aura beau dire, beau chercher, beau inventer des idées nouvelles et des industries de tout genre, pour trouver le moyen préparateur du sacerdoce, on ne le trouvera que dans la vieille idée de l'Eglise et de notre vieux saint Paul : *In patientia et doctrina*... et de Notre-Seigneur Lui-même : *Euntes docete... Sanctifica eos in veritate…*

Vous ne serez un prêtre robuste, éclairé dans sa foi, puissant dans ses œuvres, que si vous donnez pour arme à votre zèle et pour aliment à votre piété la science sacrée qui n'est pas une industrie particulière, mais le moyen universel qui a seul les promesses d'efficacité.

Essayez donc de la théologie de Franzelin, piochez-là, entrez profondément dans son idée. Restez fidèle à ses principes et n'en démordez plus. Que si quelqu'un cherche à vous en détourner, vous disant : Le Christ est ici, ou il est là, ne l'écoutez pas et continuez votre route... Astreignez-vous le plus possible à la synthèse des études, car il est très bon, essentiel même de mater son intelligence pendant les années où elle est encore souple et flexible. Trop de livres, à ce point de vue, sont un danger, par les occasions qu'ils offrent de digresser.

Si vous étudiez Franzelin, scrutez-le attentivement ; il contient tout à l'état de germes, de principes ; c'est le mode contemplatif. Il vous apprendra à méditer la substance du dogme, et non pas seulement à chercher des textes, à grouper, manipuler, agencer des preuves, comme l'enfant qui arrange un jeu de patience ; preuves sans idées, puisque la première n'est que la répétition de la proposition à prouver, et toutes les autres la répétition de la première, y en eût-il dix mille (XII, 290).

XI. Vous remarquerez que la théologie est utile à tout, et que celui qui, ayant fait une bonne théologie, s'adonne à quelque autre étude, ne sera médiocre en rien, et trouvera, de suite, en toutes choses, le vrai point de vue. En sorte que le moyen d'être bon professeur de littérature ou de sciences est encore d'avoir d'abord une bonne théologie.

Autrement, on n'a qu'une littérature superficielle et de forme ; et, après dix ans de professorat, quand la première jeunesse a disparu avec ce premier élan dont elle a le privilège, on devient un homme à ficelles et très fatigant. En sorte que le moyen d'être bon professeur, c'est encore de s'entretenir la main dans les choses théologiques, qui servent toujours à donner à l'esprit une élévation de vues et une supériorité d'idées qu'on n'aura pas sans elle (XI, 520).

XII. L'enseignement théologique est une **semence**, ce sont les premiers éléments de la foi jetés dans l'âme - *Semen est Verbum Dei* -. Une semence est essentiellement vivante, plus vivante que la plante même qui sortira d'elle ; et tout son rôle est de devenir **féconde**, Voilà ce que la théologie doit être pour vous. Assurément, son enseignement ne peut être qu'élémentaire, c'est-à-dire court, condensé, quintessencié ; mais il doit vous donner et il faut que vous y cherchiez, sur chaque traité, sur chaque dogme, les grands principes par lesquels il prend vie dans ce grand corps du dogme catholique. Il faut toujours tourner son étude de ce côté, avec cette tendance, cette recherche...

Ornez votre intelligence de la vérité révélée ; éclairez, approfondissez votre foi, augmentez sans cesse votre petit trésor intérieur de foi, de force, de principes ; soyez le plus humble et le plus modeste, en même temps que le plus **inébran-**

[1] Professeur de théologie puis supérieur du grand Séminaire de Saint-Dié, auteur d'un *Manuel de philosophie* très apprécié et de divers travaux de droit canonique ; l'un des prêtres les plus distingués du clergé français.

lable dans vos idées, non pas qu'elles soient vos idées, mais parce qu'elles sont **celles de l'Eglise**, celles, qui doivent former les cœurs sacerdotaux et sauver le monde...

Oui, rapetissez-vous le plus possible ; mais cherchez à ouvrir et à nourrir votre intelligence. Restez fidèle à ces deux choses. Soyez modèle en tout, constant surtout dans les vertus intérieures et dans les luttes auxquelles personne n'assiste que vous, Dieu, l'ange gardien et le démon. Mais aussi travaillez à vous former, et à développer le plus fortement et le plus largement possible votre foi et vos principes.

Rien n'est de trop de ce que vous pourrez comprendre ; plus vous comprendrez, plus votre foi sera forte et éclairée, votre humilité sincère et profonde, votre conscience délicate, votre piété solide et virile. Car la piété, c'est le cœur agissant après et selon l'intelligence ; **avant d'aimer Notre-Seigneur, il faut Le connaître ; plus on Le connaît plus on L'aime ; et tous qui ont traité de l'amour de Dieu ou de Notre-Seigneur, ont commencé par traiter de Sa connaissance...**

Encore une fois, n'oubliez pas qu'il n'y a pas de science théologique sans méditation, sans solitude, sans une sorte de contemplation pieuse et tendre des profondeurs du sujet traité, il faut que le cœur prenne part à l'étude, et que l'âme entière y applique toutes ses puissances, mais surtout cette puissance méditative qui est du reste une opération d'ensemble à laquelle prennent part toutes les facultés (XI, 506, 497, 465 ; I, 101).

XIII. Je n'ai plus besoin de vous démontrer théoriquement ceci : l'Etude des sciences sacrées est, pour un prêtre placé dans le ministère, l'aliment nécessaire de la piété et du zèle, la ressource fondamentale de la prédication, la préservation de l'intelligence et du cœur contre le monde, l'élément ordinaire où il doit continuer de vivre, s'il veut rester prêtre par l'esprit, par le cœur, par les idées, par le goût, par les conversations, par la direction habituelle de ses pensées ; elle est le seul et indispensable moyen de se diriger intellectuellement avec sûreté et selon les idées vraies, c'est-à-dire selon les idées de l'Eglise, au milieu de ce désordre intellectuel qui règne en Europe et qui rend la grande majorité des lectures, des conversations, des relations, des milieux sociaux, si dangereuse pour l'esprit même d'un prêtre, s'il n'est pas ferré sur les principes...

Pour vous élancer, sans danger de vous perdre, pour vous guider dans ce dédale d'erreurs, de contradictions, de ténèbres, de principes mêlés qu'on appelle le monde intellectuel moderne, les journaux, la presse, les livres, il faut avoir, au préalable, tout un bagage de principes bien arrêtés, bien comptés, votre doctrine bien réglée, être tout prêt, tout armé pour ne vous laisser entamer par aucune des séductions intellectuelles dont le monde moderne est rempli bien plus que de lumière. Or, il vous faut pour cela, une formation solide ; c'est à la théologie dogmatique qu'il faut la demander....

Vous n'avez plus besoin d'ailleurs que je vous démontre cela en théorie ; mais il vous faut en prendre la conviction pratique ; aucune démonstration spéculative ne vous la donnera, pas plus qu'on ne peut donner à un aveugle-né l'idée juste des couleurs. C'est à vous de faire de cette idée, en quelque position que vous soyez, la règle de votre vie. Je suis persuadé que le salut est là pour beaucoup, et que c'est ce qui a manqué à notre éducation sacerdotale et à notre clergé de France depuis deux cents ans (V, 65 ; XII, 570)...

XIV. Prenez garde, en conséquence, à cette distinction que les libéraux établissent entre les principes et la pratique. Elle tend à faire croire qu'une chose peut très bien être démontrée certaine, nécessaire en principe, et inutile, inapplicable et même désastreuse en pratique.

Le seul enseignement qui, dans la pratique, a chance et espérance de faire du bien, c'est celui qui est fondé sur les vrais principes, et je n'en connais qu'un, celui qui est de l'Eglise, et l'Eglise c'est Rome. Beaucoup attaquent les méthodes et les idées romaines. Si, pour les combattre, ils disaient : «Vous vous écartez des principes, par conséquent on ne peut vous suivre en pratique !» Nous demanderions la preuve de la majeure, mais nous ne trouverions pas le raisonnement illogique. Mais quand on nous dit : «Vos idées sont bonnes en principe, elles sont même les vraies ; mais, en pratique, elles ne peuvent être appliqués». Nous répondons : Halte-là !... Or, plus j'avance et étudie les livres et les hommes, plus je vois avec évidence qu'en étude comme en tout le reste, dans l'enseignement des sciences sacrées comme dans tout autre enseignement, ce qu'il y a de plus simple, de plus fécond et de plus facile, en pratique, c'est ce qui est conforme aux principes.

La méthode scolastique ou romaine est la seule qui résolve le plus grand problème de l'enseignement des sciences sacrées qui est celui-ci : trouver une méthode d'enseignement assez forte pour suffire aux intelligences fortes, assez simple en même temps pour être à la portée des intelligences faibles. Chez moi, depuis que je suis revenu de Rome et que je manipule les intelligences, cette conviction s'est accrue de tout ce que j'ai vu, lu, médité, pratiqué, vu pratiquer, en ce sens ou en sens contraire, entendu et souffert ; et chaque jour m'en apporte une preuve nouvelle, soit de témoignage, soit de raison intrinsèque. Restez fidèle à cette idée, et continuez de la puiser dans nos vieux Pères et dans les théologiens de l'Eglise (XI, 494).

XV. La théologie est un océan de lumière pour l'âme. On n'y avance pas sans que s'évanouisse une des objections qu'on portait quelquefois depuis des années dans son intelligence. Mais il faut, pour acquérir cette lumière, que la théologie soit étudiée de la vraie manière ; et il n'est pas d'élève qui ne soit capable d'entrer dans cette étude...

La force du clergé c'est sa foi théologique - *Victoria quæ vincit mundum fides nostra*. On ne l'affaiblit pas impunément soit pour la piété et la vie sacerdotale du prêtre lui-même, soit pour la santé morale du peuple chrétien qui recevra de lui *cibum æternitatis...*

La foi, développée dans votre intelligence comme en un réservoir précieux où elle doit se développer avant de se répandre, y demeure comme en conserve, pour rayonner et agir sur l'homme tout entier, pour descendre de ce lieu le plus élevé de tout l'homme, le sommet de l'être humain, et se répandre comme une eau bienfaisante qui arrosera les vallées.

Si en vous cette ressource était affaiblie dans une proportion quelconque, plus tard votre ministère sacerdotal perdrait, dans la même proportion, cette force convertissante, cette puissance de sanctification. - *Opus ministerii in consummationem sanctorum* - cette vertu divine de sauver les croyants - *Virtas Dei in salutem omni credenti* - qui est le don propre de l'Eglise catholique (III, XIII, 1120).

XII - L'ETUDE DU DOGME

I. Vous ne serez certes pas étonné de m'entendre vous dire que ce qu'il vous faut, c'est une étude forte, substantielle et profonde de la théologie dogmatique ; c'est la racine de la justification ; c'est de la piété en barres, en cristaux, en lingots. Or, *pietas ad omnia utilis* est, par conséquent *theologia ad omnia utilis est*, surtout à former en nous ce quelque chose de grand, de surhumain, de mystérieux, le prêtre - *novum hominem* ; et puis, à l'éclairer sur sa route, à lui ouvrir l'âme du rôle d'une foule de choses qu'un laïque ne sait ni goûter ni aimer, et qui doivent être la nourriture et les délices du prêtre.

Pour avancer dans la haute mer de la théologie dogmatique, il faut commencer par souffrir et par y aller de confiance, sur la parole de quelqu'un qui vous dise : «Piochez quand même ; ça vous rebute ; n'importe, avancez, et vous verrez l'horizon s'ouvrir du côté du ciel au moment où vous n'y penserez plus».

Oui, l'étude du dogme est pleine de poésie. Mais il faut commencer par mordre, déchirer, enlever l’écorce amère. Cela fait, vous entrerez dans la lumière, et votre vie entière sera une hymne, une contemplation, un ravissement jusqu'au ciel inclusivement (X, 107).

II. La première chose à comprendre, dans votre formation cléricale, c'est que si la piété est l'âme de cette formation, les études sacrées en sont le corps. Pour sa part, la théologie dogmatique est l'endroit où sont noués et où se rencontrent ce corps et cette âme ; elle est le cœur des études, de la formation du prêtre et, par conséquent, de toute votre vie d'étudiant.

Il faut comprendre que le dogme seul est la base de la morale ; que lui seul peut former le sens théologique dans les esprits, l'âme du christianisme dans les cœurs, la conviction du sacerdoce dans les âmes. Donc, tout le système des études doit converger vers la théologie dogmatique ; et celle-ci doit occuper la première place et absorber les premiers soins...

C'est à la théologie dogmatique qu'il appartient de former le sens théologique, par l'assimilation des concepts doctrinaux - le sens théologique, cette chose si précieuse, la seule nécessaire, la seule si généralement inconnue (ibid.).

III. Prenez l'étude du dogme par le côté profond et intérieur. Outre le plaisir que vous y goûterez, vous nourrirez votre âme et la rendrez forte ; vous enrichirez votre intelligence, et la rendrez sacerdotale et théologique ; vous élèverez vos idées, vous éclairerez vos lectures et tout ce que vous verrez et entendrez.

De quelles ressources se privent, à ce point de vue, ceux qui ont sous la main les trésors de la science sacrée et ne daignent pas se donner quelques mois de peine pour apprendre à les utiliser ensuite toute leur vie. Je ne puis penser à eux sans une immense pitié. Vivre toute une longue vie à côté de pareilles richesses, avoir fait des études qui sont censées vous apprendre à les employer, et laisser son âme jeûner, périr de faim, de dessèchement et de misère spirituelle (XIII, 95) !...

IV. Ecrivez moins, apprenez moins par cœur ; écoutez plus, méditez plus, surtout dans l'étude du dogme et de l'Ecriture Sainte. Ne vous habituez pas à travailler en machines, à vous bourrer de textes, de dates, de noms propres et de faits matériels, à compiler des passages de tous les auteurs possibles. Cette méthode est fausse et rétrécissante pour l'esprit.

Avant tout, faites consister votre étude à saisir le dogme, à constater d'abord clairement ce que l'Eglise nous enseigne sur la question ; puis à contempler ce dogme, à vous l'assimiler par la méditation qui en fait découvrir les raisons profondes et les relations soit avec d'autres dogmes soit avec des vérités naturelles el philosophiques.

Cherchez la moelle des choses, l'esprit et la signification des faits, le côté profond, élevé, méditatif des dogmes. Dans tous les détails qu'on vous présente et dans tous les dogmes qu'on vous expose, ne vous inquiétez pas des mots à retenir, mais de l'idée doctrinale qui en ressort et qui achève en vous la notion de la vérité révélée.

C'est la théologie dogmatique surtout qui, avec l'Ecriture Sainte, forme l'âme sacerdotale, en donnant à l'intelligence la notion complète et surnaturelle de Notre-Seigneur et de Sa parole - *Hæc est vita æterna ut cognoscant te* - et en donnant à la piété un aliment solide et substantiel. Les prêtres qui tombent ou qui s'affadissent sont ceux qui n'ont eu que de la rêverie et de la sentimentalité dans l'âme.

La foi, au degré où elle devient sacerdotale, doit être éclairée et développée par l'habitude de méditer la parole de Dieu, c'est-à-dire la théologie ; alors elle s'appelle la doctrine. Elle est tout à la fois science et amour, étude et prière ; elle rend le prêtre bien plus robuste contre le monde, parce qu'elle lui donne le goût des choses de Dieu. Ce goût est le préservatif du cœur sacerdotal contre l'atmosphère malsaine où il lui faut vivre (XI, 385, XIII, 22)...

V. Quand vous avez étudié un traité, ne passez pas un temps considérable à la repasse. Une telle méthode ne s'adresse qu'à la mémoire. Ces sortes de repassages vous cantonnent dans un cercle étroit d'idées toujours les mêmes. Fortifiez plutôt votre étude par l'argumentation ; et si vous avez quelque loisir, en dehors des études imposées et nécessaires, développez et complétez ces études par quelque travail surérogatoire se rapportant au même ordre de doctrine, par des lectures, des recherches, des développements dont vous apprendrez à chercher et à grouper les matériaux...

Allez aux sources ; contemplez la belle et majestueuse théologie de nos **Pères** et de nos **Docteurs**. Sinon vous vous emprisonnerez dans une théologie étroite et mutilée, sèche et impuissante, sans horizon, sans vie et sans essor, ne sortant jamais d'un certain cadre fort restreint d'idées élémentaires - car les auteurs élémentaires se répètent toujours les uns les autres, sinon quant à la forme, du moins quant au fond (X, 50)...

XIII - L'ÉRUDITION

I. Ne cherchez pas l'érudition. La science n'est pas l'érudition. L'érudition c'est le matériel et la préparation de la science. La science c'est une résultante ; c'est un esprit ; elle résulte du travail de l'érudition, comme la flamme résulte de la combustion de divers corps rapprochés.

Combien l'érudition a fait de chemin, mais aussi quel chemin faux ou quelles vues incomplètes de ce qu'elle rencontre dans sa marche ! Elle s'occupe d'une foule de faits, de détails... Surtout, elle ne s'appuie pas, le plus souvent, sur l'autorité de l'Eglise et l'esprit de la Tradition ; ce n'est plus elle qu'elle interroge, qu'elle fait parler ; ce n'est plus à elle qu'elle demande ses directions, ses documents, ses textes ; c'est à la science. Il y a là une sorte d'examen privé, appliqué à la Tradition, semblable à celui que les protestants appliquent à l'Ecriture, avec les mêmes chances d'erreur (X, 90)...

II. Pas trop de textes, de citations d'auteurs ! Et surtout qu'il n'y ait pas que cela. Au commencement, à la fin et en divers endroits de chaque traité, trouvez ses rapports, ses affinités, les points par lesquels il s'harmonise avec les autres traités. Ce travail aidera aux vues d'ensemble et à la synthèse...

La méthode de la Scolastique, surtout de saint Thomas, va droit aux principes et ne se noie pas dans les textes. La méthode de démonstration par arguments secs et comptés est un vrai positivisme théologique. La contemplation du dogme, la description des concepts théologiques, voilà le fond et la base ; puis le développement de la preuve par groupes d'arguments rangés harmonieusement et concourant à compléter les concepts, voilà l'édifice de la thèse...

Il y a des ouvrages qui commencent par A et finissent par Z. C'est un genre fort usité aujourd'hui, parce qu'il n'exige aucune invention, aucune idée même, et qu'il ne vous demande aucun travail personnel ni aucune vue profonde sur aucun sujet, mais seulement un peu de patience à corriger et à copier ce que les autres ont écrit...

Qui ne sait que, généralement, on entend par science théologique la connaissance lourde, confuse et stérile de faits nombreux et désordonnés, de détails sans lien ni harmonie. C'est ce qui a engendré le *Répertoire* et tout ce qui se rapporte à ce genre de travaux...

Ceux qui s'imaginent qu'on peut faire une belle théologie à coups de livres et sans une âme élevée, se trompent et me font l'effet de ceux qui croient devenir poètes en sachant bien les règles de la versification mécanique (X, 61, 51).

III. On loue souvent les auteurs modernes d'ouvrages religieux d'avoir pris pour guide et inspiration l'actualité, la préoccupation des controverses présentes, el de s'attacher à résoudre les objections, et à justifier la religion. Je ne m'inscris pas en faux, et reconnais ce mérite.

Mais je signalerai un grave inconvénient de cette préoccupation : c'est l'abandon du côté dogmatique, profond et mystique de la science religieuse, qui est pourtant et de beaucoup le plus important. Il ne s'agit pas seulement, ni surtout, dans les études préparatoires au sacerdoce, de justifier la foi contre l'ennemi, mais d'en **former la notion dans l'âme** des prêtres ; et c'est là surtout qu'il faut laisser les dogmes se justifier eux-mêmes. Si impérieuse que soit la nécessité de résoudre les objections, l'autre l'est incommensurablement davantage. A tout prix il faut éviter cette tendance de régler l'élude sur la controverse...

Il ne faut pas croire non plus qu'une preuve n'est bonne qu'en forme syllogistique, et qu'on doit tout prouver ainsi. Le génie français laisse, quand il expose une doctrine, quelque chose à faire à l'esprit auquel il parle ; et cependant il ne manque certes pas de clarté. Il laisse souvent la conclusion contenue dans les prémisses mais visible toujours. Son sens exquis lui fait comprendre qu'une conclusion détachée de ses prémisses est moins forte que celle qui en sort d'elle-même, dès qu'on les admet (X, 63 ; X, 84. - Cf. *La méthode des études ecclésiastiques*, 1è part., ch. VII, VIII, sue le procédé de controverse, - *Les Grands Séminaires*, ch. VIII, XII et passim)...

XIV - L'ECRITURE SAINTE

I. Le programme de l'étude de la bible est celui-ci : la recherche du sens dogmatique, pas autre chose, pas la recherche de la curiosité humaine, pas même la recherche du sentiment, des affections pieuses, non ; rien que le sens dogmatique. Une fois que vous le possédez, vous avez tout. Car le sens dogmatique est le germe de tout bien - *Semen est Verbum Dei*. Je ne sais pas si, dans l'ensemble des œuvres théologiques de saint Thomas ou de tous ses commentaires sur l'Ecriture Sainte on trouverait une seule exclamation, un seul Oh ! Et, cependant, à chaque ligne de ses ouvrages, on se trouve en pleine contemplation, en pleine piété ; c'est de la piété concentrée comme le bouillon Liebig !...

Ce n'est pas avec des Oh ! des exclamations, et des tournoiements d'yeux, que vous étudierez sérieusement l'Ecriture Sainte. Il n'y faut pas chercher la sensiblerie ni commencer par l'enthousiasme. Le sentiment et l'enthousiasme viendront peut-être ; ils viendront certainement, si votre étude est approfondie et bien conduite ; mais ils ne viendront évidemment qu'après, et surtout si vous ne courez pas, après eux.

En toutes choses soyez naturel. Il n'y a rien de glacial et d'antipathique comme le sentiment et l'enthousiasme factices. Voyez le commentaire de saint Thomas sur saint Paul : Jamais une exclamation, pas un Oh ! pas une phrase qui soit pour le sentiment ; tout est idée, recherche de l'idée théologique. Et cependant, quelle mine incroyable de médita-

tions, de considérations pour la piété, de sentiments qui sortent de là, comme la lumière jaillit des pièces d'artifice quand le moment est venu.

Vous étudiez un livre de l'Ecriture, vous cherchez l'idée principale ou sujet du livre ; puis, entrant dans le détail, vous tâchez de saisir le plan, la marche des développements que l'auteur lui a donnés ; puis vous lisez attentivement, consultant à chaque pas un bon commentaire, cherchant à tout comprendre, à saisir toutes les vérités particulières que le Saint-Esprit a mises dans chaque passage, dans chaque verset, dans chaque mot, et la relation ou la suite qui existe entre ces vérités ; cela suffit. Quand vous aurez trouvé les idées, les sentiments viendront bien tout seuls. Le sentiment ne se cherche pas ; l'émotion ne se commande pas, l'enthousiasme ne se décrète pas, ne se singe pas ; il germe tout seul, sous la rosée et le soleil, si on en a mis la graine dans le sol. La graine des sentiments dans l'ordre mystique, ce sont les idées dogmatiques : *Fides radix justificationis*. Ne soyez pas de cette école du sentiment où l'on se bat les flancs pour faire pleurer, ce qui aboutit a faire rire (XII, 572 ; XIII, 289) !...

II. C'est une rengaine dangereuse de dire que la Bible est inspirée dans tout ce qui touche à la foi et aux mœurs, mais que pour ce qui est des faits historiques et des notions scientifiques elles ne l'est plus, que l'inspiration n'atteint pas ce domaine, et qu'il ne faut pas, en ces choses, demander à la Bible l'exactitude scientifique. Tenez ceci pour une sottise, pour les raisons suivantes : S'il plaît à Dieu de parler Histoire ou Science, est-ce qu'il n'y est pas aussi compétent que sur tout le reste ? Est-ce que Sa parole, même dans ce domaine, ne sera pas la formule souveraine et absolument exacte du vrai ?

Si les choses dogmatiques sont seules inspirées dans la Bible, et si dans le reste il peut y avoir erreur, qui marquera la limite entre les deux domaines, celui des choses dogmatiques et par conséquent inspirées, celui des choses non dogmatiques où l'erreur est possible, car elles sont souvent mêlées ? Je ne pourrai plus rien lire sans me demander anxieusement : Oui, mais, ceci est-il inspiré ?

Ces choses non dogmatiques sont-elles de l'Esprit-Saint ? Si oui, alors elles sont inspirées et infaillibles ; si non, alors elles ont été ajoutées par l'auteur humain ; à celui-ci il a donc été loisible d'ajouter ses pensées à celles de Dieu. Où s'arrêter dans cette voie ? Je ne suis plus sûr de rien. Aussi, pour toutes ces choses qui, au premier aspect, semblent contraires à la science moderne, je commence toujours par bien m'assurer de ce que dit la Bible, je tiens cela pour souverainement vrai, et si la science n'est pas contente, j'attends qu'elle découvre que la Bible a raison, même scientifiquement, ce qui arrive toujours (XI, 496)...

III. Jamais il n'a mieux convenu qu'à notre temps, d'ouvrir l'intérieur de ces textes admirables qui sont la dictée de l'Esprit-Saint, et qui servent d'enveloppe compréhensible à des vérités d'un ordre supérieur et célèbre ; jamais on n'a mieux eu l'art de jeter au fond de ces divines paroles ce regard intérieur et profond que donne l'étude de la théologie ; jamais on n'a mieux su goûter la saveur des paroles de Notre-Seigneur, de ces textes admirables qui contiennent tant de lumière, et qui la contiennent non pour la cacher, mais pour nous la donner en méditation et en nourriture. Il faut apprendre à saisir la force et la portée, à voir le sens et l'intérieur de tous ces mots brefs, profonds, qui contiennent une si riche substance...

Apprenez à scruter toutes les anfractuosités des textes sacrés, et à bien savourer les petits mots spirituels cachés dans les coins du texte inspiré ; à ne pas sauter par-dessus comme le vulgaire, c'est-à-dire comme la plupart des lecteurs de l'Ecriture Sainte qui la parcourent superficiellement, sans apercevoir les intimités de la pensée inspirée, et qui sautant par-dessus les choses les plus précieuses, semblables au chien du chasseur qui poursuit un lièvre ; sa proie se gîtant dans un buisson, il franchit le buisson et ne retrouve plus la piste, mais va chercher plus loin une nouvelle course et de nouvelles déceptions (VI, 65, 69).

IV. Apprenez à analyser le texte sacré, c'est-à-dire à remonter au dessein général de l'écrivain, à déterminer avec précision l'objet principal de chaque partie, de chaque livre, de chaque chapitre ou passage, à retrouver etl à dégager les grandes thèses, à détacher ces thèses des pensées accessoires, à montrer la liaison de toutes les parties du discours, l'enchaînement des raisonnements, la justesse des conséquences, la raison des digressions, en un mot à suivre la pensée de l'auteur sacré dans tous les développements qu'il lui donne, souvent même à la compléter en exprimant ce qu'il passe sous silence, ou ce qu'il ne dit qu'à demi-mot dans la soudaineté de l'inspiration.

C'est surtout en Ecriture Sainte qu'il faut bien vous persuader qu'on ne peut et qu'on ne doit pas tout étudier au séminaire. On ne va pas en classe pour y chercher d'abord la science, mais pour y chercher la méthode ou la clef de la science, et faire de l'étude de l'Ecriture Sainte au séminaire la préparation de sa vie d'étude (VI, 61, 64)...

V. L'étude des Psaumes est très importante, mais très difficile, parce qu'elle est très élevée. Très importante, parce que les psaumes sont la formule des prières sacerdotales dans le bréviaire. Il est donc essentiel de saisir le sens des psaumes ; autrement, on les récitera tous les jours jusqu'à la fin de sa vie, sans y rien comprendre, et ce ne sera qu'une récitation brutale et inutile à l'âme, au lieu d'être, comme il le faudrait, une nourriture quotidienne pour le cœur, un aliment continuel pour la vie intérieure, une mine de pensées saintes et d'aspirations pieuses pouvant alimenter la méditation.

Pour simplifier cette étude, il faut se rappeler que toutes les pensées et tous les sentiments exprimés dans les psaumes se rapportent à quelques idées dominantes qu'on y retrouve répétées à chaque instant et qui d'ordinaire ont trait soit à David dont ils sont le journal quotidien, soit à Jésus-Christ dont David était la figure et dont ils chantent la vie.

Voici, au hasard, quelques-unes de ces pensées : Sentiments de pénitence - demandes de grâces - éloge de la loi de Dieu comme moyen d'arriver au bonheur - reconnaissance pour les bienfaits reçus - description des biens que Dieu donnera aux hommes par Jésus-Christ et l'Eglise – descriptions enthousiastes de la vie de l'Eglise, de ses conquêtes et des

transformations qu'elle fera dans le monde - prophéties des persécutions endurées par David, par Jésus-Christ, par Ses disciples - prophéties des différents mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ.

Précaution importante : prendre, avant tout, une notion bien exacte du sens littéral, du sens spirituel, de leur différence, et de la manière de les discerner, comme aussi de la manière dont ils peuvent se trouver réunis et superposée dans un même texte. - Prendre garde aux petites applications soi-disant mystiques, ingénieuses, plus ou moins *ad rem,* elles sont d'ordinaire très étrangères à ce qu'a voulu dire l'auteur sacré ; elles ne sont pas fondamentales et, par conséquent n'ont pas de valeur ; il faut les écarter (XI, 388)...

VI. Vous voulez comprendre et goûter saint Paul ? Faites d'abord une bonne théologie dogmatique. Il y a, en toutes choses, une idée théologique en dehors de laquelle on ne peut pas les comprendre sainement, et qui est, dans une âme, ce que l'étincelle est sur l'amadou bien sec ; comprenez si vous pouvez.

Si vous parvenez à saisir cette idée théologique, en suivant la voie que je vous indique, vous ne regretterez pas votre travail, et vous comprendrez ce que ce nouvel état aura de supérieur à votre première teneur dont vous déplorez peut-être la perte inutile. Vous retrouverez votre enthousiasme et votre veine poétique ; mais ce ne sera plus de la poésie d'enfant et de l'enthousiasme terrestre ; ce sera le commencement de la jeunesse éternelle, qui ne fait que fleurir el s'épanouir de plus en plus, à mesure qu'on vieillit. Peut-être comprendrez-vous mieux plus tard. Ne faites pas d'efforts pour être pieux, pour rendre votre âme plus surnaturelle ; prenez tranquillement et fortement le seul moyen qui puisse la rendre telle (XII, 403. - Cf. *Les Grands Séminaires*, ch. XIV, Œuvres complètes, t. VI : *Etudes de l'Ecriture Sainte dans les Séminaires*)...

XV - L'AMOUR DE L'ÉGLISE

Nous voici, ô divin Père de famille, préparant nos forces pour travailler à Votre vigne surnaturelle. S'il est vrai que Vous cherchez partout des ouvriers pour sa culture ; s'il est vrai que la moisson est riche d'espérance et les ouvriers en petit nombre, voici, ô mon Dieu, des travailleurs pleins de bonne volonté ; voici des ouvriers prêts à partir, des bras armés pour Vos combats, et des cœurs remplis du désir de s'immoler pour Votre Eglise. Nous sommes, il est vrai, bien incapables et infirmes, pour devenir les instruments de Votre grâce et pour accomplir Vos œuvres ; tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes est bien peu de chose ; mais ce peu est à Vous, et au service de Votre Eglise. Si Vous voulez, comme au temps des apôtres, choisir l'infirmité pour confondre la force, l'ignorance pour vaincre la sagesse et la bassesse pour renverser la grandeur ; si la faiblesse est, aujourd'hui comme alors, la seule disposition naturelle exigée de ceux que Vous choisissez pour exécuter Vos desseins les plus magnifiques, nous voici devant Vous, Seigneur, remplissant du moins cette condition première de l'apostolat ; nous voici puissants alors même que nous sommes infirmes, armés de notre faiblesse même, puisque c'est la faiblesse qu'il Vous faut. Et si Vous voulez Vous servir de nous pour accomplir Vos œuvres, ouvriers de Votre gloire, nous travaillerons avec bonne volonté, et notre travail sera fécond en raison même de notre faiblesse, parce que tout viendra de Vous, et parce que Votre grâce agira par nos mains.

I. Pour servir l'Eglise, il faut l'aimer. Ouvrier de l'Eglise, il faut n'aimer rien sur la terre autant que l'Eglise ; il faut que l'Eglise soit votre vigne et que toutes vos forces soient consacrées à sa culture, à sa fécondation et à son accroissement. Il faut que vous compreniez bien votre grand état et que vous ayez pour lui une haute estime et un amour ardent. Il faut que rien, sur la terre, ne touche votre cœur autant que les intérêts, les combats et les triomphes de la religion dont vous serez les ministres ; il faut que le désir de sa gloire vous tourmente, que le zèle de la maison de Dieu vous dévore, que votre cœur soit torturé par ses souffrances, et que vous sentiez ses inquiétudes et ses espérances plus vivement encore que les vôtres.

Ouvriers de l'Eglise, ouvriers de l'Evangile, oh ! la belle mission, la glorieuse mission, et qu'elle est souvent peu comprise de ceux-là même que Dieu appelle à la partager. Si c'est bien la voix de Dieu qui vous appelle à ce travail - et quelle autre voix pourrait vous y appeler ? - comprenez bien qu'en embrassant le plus saint des états vous embrassez aussi le plus glorieux des intérêts, l'intérêt de l'Eglise, la défense, l'exaltation de la sainte Eglise de Dieu ; comprenez bien que vous avez là une grande cause à faire triompher, un grand principe à soutenir, le plus grand, le plus digne et le seul digne de fixer toutes vos pensées, le plus capable et le seul capable de remplir votre cœur, d'absorber toute votre capacité d'aimer, et d'exciter dans votre âme un saint enthousiasme, une généreuse ardeur de travailler, de combattre, de vous sacrifier pour l'Eglise.

Ah ! n'est-il pas trop vrai que les enfants du siècle ont plus de zèle pour leurs affaires, plus de prudence pour en conduire les intérêts, que vous n'en avez pour les affaires de Dieu ? N'est-il pas vrai que vous ne savez pas faire, pour l'intérêt de la religion, la centième partie de ce que fait le moindre employé de commerce pour le plus vulgaire des métiers ? Vous allez embrasser le sacerdoce librement, sans doute, parce que l'attrait des choses divines a touché votre âme et que Dieu vous demande intérieurement pour travailler à Sa vigne. Où donc est votre amour pour Son Eglise, votre zèle pour Sa gloire, et l'intérêt que vous prenez à Ses souffrances et à Sa prospérité ; où donc est **cet esprit de foi, ce sens chrétien, ce souffle de vie apostolique auquel on reconnaît une vraie vocation ?** Ne vous apercevez-vous pas de cette froideur, de cette inertie désespérante qui s'empare de vous, qui glace vos cœurs et qui éteint la conviction de la foi ?

Si c'était par amour pour l'Eglise que vous demandez à entrer dans sa milice sainte, le triste abandon où on la laisse autour de vous, dans la plupart des paroisses, parlerait davantage à vos âmes et les ferait sortir de ce sommeil, de cette torpeur lamentable où elles sont plongées. Vous ne seriez pas si indifférents à ses malheurs et à tout ce qui la touche, si peu empressés de prier pour elle, de faire pour elle provision de force et de mérites, si peu zélés, par exemple, à **étudier sa constitution et son passé.**

Si vous consacrez votre vie au service de l'Eglise ; si vous faites tant que de lui sacrifier votre avenir, vos affections et toutes vos espérances, la moindre chose est de l'aimer. Or, quand on aime l'Eglise, et jusqu'à se donner à elle, on ne professe pas pour l'étude de sa doctrine et des sciences qui la font connaître, le mépris et le dégoût dont l'expression n'est malheureusement pas assez rare parmi vous.

On fait mieux encore, quand on aime l'Eglise et qu'on est attiré vers elle par une vocation **vraiment apostolique** : on prépare son âme, par l'esprit de sacrifice et de prière, par un travail sérieux sur ses défauts, à se mettre en mesure de la servir utilement.

On peut n'être pas un savant ; on n'arrive pas non plus du premier jour à être un saint ; mais ni une mémoire pénible, ni une intelligence faible n'empêche **d'être un apôtre et de travailler**, selon ses forces, à répandre autour de soi le règne de cette Eglise qu'on fait profession d'aimer et de servir.

Demandez-vous si c'est ainsi que vous aimez l'Eglise, et si vous sentez brûler dans votre cœur ce feu sacré du zèle pour sa gloire. Priez le Père de famille de passer de nouveau par votre âme, de ranimer dans votre cœur cet amour, ce grand amour de l'Eglise sans lequel notre travail ne saurait rien produire de bon ni pour elle ni pour nous.

II. **Pour aimer et servir l'Eglise, il faut tout lui sacrifier.**

Ce n'est pas assez que l'amour de l'Eglise vive dans votre cœur ; il faut que cet amour soit exclusif, et qu'il devienne un sacrifice par la destruction radicale de tout autre intérêt, de toute autre ambition et de toute autre vue que celle du bien de l'Eglise. On comprend encore qu'un chrétien vivant dans le monde puisse, aux intérêts de la religion et de la gloire de Dieu, non pas substituer mais allier le soin des affaires temporelles ; on comprend que, chargé d'une famille et de devoirs sociaux, il laisse, dans une certaine mesure, préoccuper son cœur par des intérêts d'un ordre inférieur. Mais celui qui est appelé au sacerdoce, celui qui se sent séparé, mis à part et réservé pour l'Evangile - *Segregatus in Evangelium* - celui-là n'a plus qu'une affaire, celui-là doit mettre de côté toute ambition et tout intérêt personnel ; sa conversation, dit saint Paul, est dans le ciel, c'est-à-dire que toutes ses pensées, toutes ses espérances sont aux intérêts de la religion, toutes ses affections, toutes ses énergies sont au service de l'Eglise.

Voilà votre vocation à vous : c'est l'Evangile, c'est-à-dire l'apostolat, c'est-à-dire l'établissement du royaume de Dieu par l'Eglise. Prenez donc bien garde de ne pas donner aux intérêts de ce monde la première place ou même une place quelconque dans votre vie. Sans doute il faut vivre, peut-être en faire vivre d'autres ; mais il ne faut pas déplacer sa vocation.

Si vous comprenez bien votre vocation, vous n'arrêterez pas votre âme aux bagatelles, aux intérêts mesquins dont le soin préoccupe et absorbe trop d'âmes sacerdotales ; mais vous sentirez vibrer dans votre cœur la fibre sacerdotale ; vos conversations ne ramperont pas sur des intérêts vulgaires de place avantageuse, de paroisse lucrative ; dans vos entretiens vous apprécierez le sacerdoce d'une manière évangélique.

Ah ! quand on a lancé la barque vers le sacerdoce, c'est bien des choses de la terre qu'il s'agit ! Il s'agit de l'Eglise, du règne de Dieu et de Sa justice ; le reste est un surcroît ; le reste, c'est-à-dire le nécessaire ; qu'aurez-vous besoin d'autre chose ? Si c'est bien par amour de l'Eglise que vous entrez à son service, n'enfermez pas votre âme dans un cercle de pensées naturelles, n'étouffez pas votre cœur dans la sphère des aspirations terrestres et des ambitions rampantes. Si c'est bien le royaume de Dieu que vous cherchez, élevez vos yeux et vos espérances plus haut, et détachez-les des horizons vulgaires ; ne dépensez pas, à vous tourmenter sur des choses de rien, des ressources précieuses, une jeunesse, une vie, une ardeur que vous pouvez faire fructifier pour la gloire de Dieu ; ne perdez pas, à désirer les biens de ce monde des trésors d'énergie et de zèle dont l'Eglise a grand besoin dans notre pauvre pays. Ah ! votre cœur a bien le temps de se refroidir et de perdre, sur les chemins de la vie, je ne dis pas ses illusions, mais son énergie el sa jeunesse, sans se laisser prématurément vieillir et glacer par des préoccupations indignes de lui.

Votre métier, à vous, c'est de travailler dans le champ du Père de famille, c'est d'aimer l'Eglise, de prêcher l'Eglise ; c'est d'élever vos regards jusqu'à ces biens surnaturels si beaux et dont la seule pensée devrait remplir exclusivement votre vie, et dont le désir devrait consumer toutes les âmes sacerdotales. Et puis, votre métier, à vous, c'est encore d'être pauvres, de vivre au jour le jour, sans souci du lendemain, cherchant d'abord et par-dessus tout le royaume de Dieu et Sa justice, et comptant, pour le reste, sur la promesse de Jésus-Christ, que ce qui est nécessaire à votre corps vous sera donné par surcroît (V, 169).

III. Etudiez bien le traité de l'Eglise, non pas pour savoir beaucoup de textes par cœur, mais de manière à bien comprendre ce qu'est l'Eglise, comment elle est une société enseignante, quel rôle y joue l'exposition du dogme pour aboutir à la formation du chrétien par la foi ; comment elle est toute imprégnée de la sève surnaturelle qui s'y montre partout, agit partout, et d'où proviennent tous les fruits, toutes les vertus, tous les dévouements qu'elle produit ; quelle est l'organisation hiérarchique et sociale que Notre-Seigneur y a donnée à la société chrétienne qu'Il fondait *Super fundamentum Apostolorum* ; comment le principe d'autorité y régit el y dirige tout ; comment ce traité, qu'on peut appeler la théologie extrinsèque, se rapporte, se relie aux traités de la théologie intrinsèque, comme l'organisation se relie à la chose organisée : ainsi il se relie au traité du Surnaturel et de la grâce, en ce que l'Eglise est chargée de la distribution de la grâce, en est dépositaire, est la société des hommes régénérés par la grâce, lesquels composent le corps mystique de Jésus-Christ, en sorte que l'Eglise est la continuation, le prolongement de l'Incarnation...

Car l'Eglise n'est pas seulement une administration hiérarchique, composée d'hommes placés les uns au-dessus des autres, chacun ayant son bureau et sa tâche, avec mandat, de la part de Dieu resté là-bas bien loin dans Son ciel, pour commander ceci, défendre cela, donner tel sacrement, enterrer tel mort, présider au culte, etc. **L'Eglise, c'est le corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire Jésus-Christ encore vivant,** quoique sous une autre forme et avec d'autres manifestations, **Jésus-Christ agissant dans le monde** ; c'est la grâce versée dans le monde, coulant de la tête aux pieds de la hiérarchie catholique, arrivant au cœur des fidèles par les sacrements et les sacramentaux, afin de féconder

les âmes et de leur faire produire tous ces sacrifices, tous ces fruits de vertu et de piété que nous voyons se produire dans le monde, et qui sont positivement la sève surnaturelle du cœur de Jésus, coulant dans les veines de Son corps mystique. Quel odieux système de voir dans l'Eglise une machine morte, mue par une force étrangère, et destinée à produire la grâce dans les âmes sans la tirer de ses propres veines ; au lieu d'y voir une personne vivante et féconde, un être actif, ardent, intelligent, aimant, continuation de Jésus-Christ...

Aussi, le traité de l'Eglise - avec celui de la Tradition -, étudié de la bonne manière, est celui qui vous préparera à ne pas vous laisser prendre à ces erreurs et à ces préjugés qui fourmillent dans la société moderne, dans les journaux, les brochures et les publications du temps présent qui composent ce bagage de principes malsains auxquels on donne le nom de principes modernes.

C'est ici qu'il est bon de lire les articles du *Syllabus* consacrés aux rapports de l'Eglise et de l'Etat et aux droits de l'Eglise, et les ouvrages de **J. de Maistre** pleins de principes présentés avec un bon sens saisissant. Cet écrivain a traité la question de l'autorité de l'Eglise avec une solidité admirable et tout à fait française, sous une forme vive, saisissante, concise, avec un bon sens exquis. Il faut se nourrir de cette lecture (XII).

XVI - Le ministère de la Prédication

I. *Vos estis sal terræ*. Regardez la parole de Dieu dans le ministère de la prédication comme l'un des principaux moyens d'action sur les âmes.

On dit que la prédication n'a jamais été plus universellement relevée et littéraire, jamais plus répandue qu'aujourd'hui, du moins a-t-elle toujours pour inspirateur le zèle de la maison de Dieu et la charité de Jésus-Christ, à l'exclusion de tout désir de paraître ou de donner un thème à la littérature. Il ne faut pas que le ministère apostolique soit subordonné, ni que l'essentiel soit au service de la forme ; sinon, la prédication devrait être considérée non plus comme le principal moyen de convertir les peuples, *Euntes prædicate*, mais comme une corvée ennuyeuse qu'il faut subir à jour fixe, ou comme un débouché pour le talent. Mais alors ce serait abaisser le plus saint des ministères apostoliques à de misérables considérations de littérature ; ce serait étudier la prédication non plus aux sources vives de l'Evangile, mais dans je ne sais quels livres à la mode, où la littérature lient lieu de doctrine et où le souffle de la poésie tout au plus tient lieu de l'esprit apostolique.

Oui, la parole de Dieu c'est la semence, c'est la direction des âmes ; et la direction des âmes consiste à prêcher Jésus et Jésus crucifié ; qu'on le fasse en beau style ou non, pourvu qu'on le prêche à la façon des apôtres, tout est gagné. Quand même vous auriez le talent des plus beaux orateurs, quand même vous parleriez le langage des anges, si vous n'avez pas, pour animer tout cela, la charité, vous n'êtes qu'un airain sonore ; et quand même vous parleriez, comme saint Paul disait de lui-même, *Impeditioris linguæ sum*, ou comme Moïse : *Puer ergo sum, Domine, nescio loqui*, si vous pouviez convertir les âmes, tout serait gagné.

Parce qu'on ne sème pas la parole de Dieu, mais la parole humaine, on récolte l'homme, *Quod natum est ex carne caro est, et quod natum est ex spiritu spiritus est* ; parce qu'on mesure comme à la règle et au compas jusqu'où s'étend le domaine des obligations rigoureuses.

Est-il dit que le semeur resta chez lui, attendant qu'on vînt lui demander sa graine pour la semer, ou bien qu'il la fit semer par un autre ? Non, non, il est dit qu'il sortit de sa maison, *exiit*, c'est-à-dire qu'il travailla, qu'il prit de la peine et se donna du mal pour semer, et qu'il sema lui-même : *exiit seminare semen suum*.

On regardera comme un ridicule de parler le langage de l'Evangile, et comme une grossièreté de s'énoncer comme les Pères de l'Eglise, comme les Apôtres, et en particulier comme saint Paul... On passera les années de son séminaire sans se nourrir de ces sciences qui ont précisément pour objet d'engendrer cet amour pour la doctrine catholique, ce zèle brûlant, sans, lesquels la parole de l'homme n'est qu'une combinaison de phrases inutiles, cette conviction ardente dont une étude approfondie donne seule le secret, à moins que l'inspiration du Saint-Esprit n'y supplée, et ces accents que la charité seule peut inspirer. Sans cette conviction et sans ces études fortes et profondes, vous ne pouvez être que des moitiés d'apôtres ; car c'est encore un problème de savoir si la sainteté apostolique est compatible avec l'ignorance volontaire, avec la paresse et la mollesse.

II. J'ai lu dans l'Ecriture ces paroles étonnantes : *Quoniam non cognovi litteraturam, introïbo in potentias Domini* (Ps. LXX, 20) ; et j'en ai conclu, avec saint Paul, que ni la littérature, ni le style, ni la poésie, ni tout ce qu'estiment les hommes, ne pouvait sauver le monde ; j'en ai conclu que les Apôtres étaient de bons prédicateurs, de bons directeurs d'âme ; j'en ai conclu que saint Paul, avec son rude langage, ses manières lourdes peut-être, avait rempli, mieux que beaucoup de ministres de la parole de Dieu ne la remplissent aujourd'hui, la mission donnée aux Apôtres de prêcher dans le monde entier.

C'est la doctrine catholique qui convertira le monde, et c'est elle, elle seule qu'il faut prêcher. Et ce que je dis là, je ne le dis pas seulement de la chair, je le dis du confessionnal, je le dis du catéchisme ; je le dis des conversations particulières que le prêtre zélé sait bien se ménager avec son peuple.

Que dira le prêtre à son peuple ? Lui parlera-t-il littérature ? - Dieu ne lui demandera pas dans quel style il a prêché, ni combien d'applaudissements il a soulevés, ni même si on a couru à ses prédications pour admirer. **Il lui demandera combien d'âmes il a ramenées, combien de larmes il a séchées, combien de douleurs il a adoucies ; il lui demandera s'il a prêché Sa parole ou celle des hommes.**

Seule, la doctrine chrétienne peut féconder les âmes. Or, comment pourrez-vous la prêcher si vous ne l'étudiez pas ? Mon Dieu qui avez dit : *Euntes docete omnes gentes, prædicate Evangelium omni creaturæ*, apprenez-nous aussi la manière de remplir cette fonction. Je ne Vous demande pas, ô mon Dieu, de parler à Votre peuple comme parlent les enfants du siècle dans leurs assemblées ; je ne Vous demande pas, ô mon Dieu, de donner à mon langage les grâces des

orateurs païens, ni le charme des poètes de l'antiquité ; je ne Vous demande pas, ô mon Dieu, de mettre sur mes lèvres les accents des orateurs profanes, dont on exalte les discours, ni les vers profanes, ni les images païennes dont ma tête est encore toute remplie ; je Vous demande, ô mon Dieu, de mettre dans mon cœur, les sentiments d'un apôtre ; **la charité de saint Jean, la foi de saint Pierre, et le zèle de saint Paul** ; avec cela je pourrai prêcher l'Evangile ; je Vous demande de mettre dans mes actions les vertus qui conviennent à un cœur apostolique, dans ma conduite l'édification et le bon exemple ; avec cela je persuaderai ; je Vous demande enfin de mettre dans ma bouche Votre parole, je ne Vous demande rien pour la mienne ; la Vôtre doit seule retentir dans ma bouche (V, 191, 195)...

III. Je n'aime pas ce plan de faire, dès le séminaire, des sermons ou des instructions ordonnées et suivies. Jamais on ne prêche ces sermons faits en l'air, spéculativement, non inspirés par une situation réelle et par la pensée d'un troupeau dont on est chargé, non fécondés par une grâce d'état, non animés d'un zèle qui ait un objet concret et réel.

D'autre part, on n'est capable de mettre à des instructions tout ce qu'elles réclament de doctrine, de maturité, de sève spirituelle, que quand on a fini de se former et qu'on a reçu la grâce du sacerdoce. Enfin, la vraie préparation au sacerdoce consiste non à se préparer un bagage de sermons faits d'avance, mais à meubler son intelligence de doctrine, son âme de foi et de vertus solides, son cœur de zèle, de dévouement, d'esprit de sacrifice.

Faites beaucoup de théologie ; amassez des idées ; élevez et agrandissez votre esprit ; devenez des hommes de principes, et arrivez devant votre peuple sans avoir un seul sermon écrit. Le sermon jaillira de votre âme, il sera inspiré par ce que vous dira votre zèle, à la vue des besoins de ce troupeau qui ne sera plus un troupeau fictif et imaginaire comme celui que vous pouvez vous figurer au séminaire (XII, 257).

XVII - LE SENS THÉOLOGIQUE [1]

I. La théologie n'est pas une science facile et de superficie ; elle ne s'apprend pas par des formules ; elle se pénètre, s'imbibe dans l'esprit, dans l'âme et la vie - *Imbunere*. Le Verbe a donné, en s'incarnant, le grand type exemplaire de Sa méthode : pour entrer dans les esprits Il s'incarne. Or, la théologie c'est le Verbe, et ainsi elle s'incarne dans l'esprit et le fait sentir selon ses règles et son esprit à elle ; ce ne sont pas seulement des règles et des formules extérieures qu'elle donne comme un critérium pour juger, règles qu'il faille d'abord appliquer théoriquement sans, au préalable, s'en pénétrer ; c'est une essence, un esprit, un sens dont il faut se remplir, et avec lequel il faut juger, sentir, respirer, vivre ; les jugements qu'elle inspire ne sont pas des jugements de commande ; mais ils parlent du centre de l'Ame ; ce sont des actes vitaux...

En d'autres termes, la théologie est une science de principes ; son étude a pour but et pour procédé de former en nous un sens qui puisse juger avec prudence et discrétion, faire l'application selon la diversité des cas, donner la solution à toutes les questions où ces principes seront appliqués sous n'importe quelle forme...

D'où il suit que la théologie a la propriété de former le jugement, par une raison très simple et très solide : c'est que la sagesse qui parle ici, et qui s'incruste dans l'âme par le travail lent, puissant et profond de l'éducation cléricale, et d'une éducation cléricale bien entendue, n'est pas une sagesse ordinaire, pas même une sagesse humaine supérieure, mais la Sagesse divine, et qu'étudiée à l'aide d'une méthode bien entendue, elle s'incruste dans l'âme, elle l'informe, l'imbibe et la pénètre de ses principes, y réforme la sagesse humaine, y redresse tout ce qui n'est pas droit, et lui apprend à juger sainement et hautement, même des choses terrestres et naturelles, en lui faisant apercevoir, dans la lumière de l'Evangile, leurs raisons supérieures, leurs rapports avec les choses éternelles, leur fin surnaturelle et infinie...

Il faut donc viser, avant tout, à former en vous le sens théologique, cet instinct qui, mis en face d'une question quelconque, aperçoit d'abord les raisons supérieures des choses, et qui, en présence même d'une question théologique inconnue, d'instinct est conduit au vrai et sent plutôt qu'il ne raisonne, parce qu'il connaît à fond le mode des opérations divines, et surtout l'ordre surnaturel...

Etre théologien ce n'est pas savoir beaucoup de théologie, avoir appris toute la théologie ; c'est avoir le sens théologique, l'instinct de la vérité théologique. On procède alors par intuition et par instinct, plus que par recherche et par preuves ; on devine, on sent, même quand on ne peut pas prouver (X, 181-182, 186, 344)...

II. Efforcez-vous donc d'acquérir le sens théologique, cette délicatesse intellectuelle, cette susceptibilité doctrinale intérieure, qui fait sentir le vrai, qui en a l'instinct et le tact intuitif, plus encore qu'elle n'y arrive par raisonnement et démonstration en forme. C'est le cas de dire avec Pascal : «Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas», ou avec J. de Maistre : «Il y a des vérités qu'on ne comprend qu'avec l'esprit du cœur».

Dans le sens théologique, l'âme fonctionne tout entière, dans toute son harmonie, le cœur autant que l'esprit et avec l'esprit, je veux dire les facultés qu'on appelle le cœur avec celles qu'on appelle l'esprit. C'est la résultante et l'accord de toutes les opérations intérieures réunies harmonieusement et fonctionnant ensemble.

Le sens théologique est une sorte de seconde vue, de regard supérieur aux petits jugements ; il est la fleur, et le parfum de la théologie ; c'est par lui qu'elle arrive à la mysticité, et, à force de monter, en vient à se résoudre en ces belles vues surnaturelles qui sont la fleur et le parfum des doctrines...

Une fois acquis ce sens précieux, vous sentirez la vérité dogmatique, même en dehors, même séparée ou privée des preuves qu'elle peut avoir à son service et qui permet de dire, comme J. de Maistre : «Je ne le sais pas, mais je l'affirme». Vous apercevrez, vous saisirez aussi de suite, par une sorte d'intuition, ou plutôt vous devinerez comme d'instinct,

---

[1] Au chapitre XI de la *Méthode des études dans les Grands Séminaires*, et au chapitre VII de l'opuscule : *L'Etude de la Tradition dans les Grands Séminaires*, on trouvera, longuement traitée cette question si grave de la nature, de la nécessité et de l'acquisition du sens théologique dans les études.

le grand côté de chaque dogme et le lien qui le rattache au grand tronc de la Révélation et à la racine même du christianisme (X, 185, 188)...

III. Le propre des études faites aux bonnes sources, c'est qu'elles ne donnent pas positivement une science acquise, mais des principes et le sens théologique, ou, comme dit Lacordaire, la puissance de découverte dans l'infini. Plus vous vous formerez en théologie, plus vous éprouverez cela. Vous serez étonné que, pour trois principes que vous aurez étudiés et un peu médités, vous aurez la réponse à des centaines de questions ; et, après un peu d'expérience des choses théologiques, s'il vous arrive d'être mis en face d'une question que vous n'aurez jamais vue, d'instinct et d'intuition vous sentirez qu'il faut y répondre de telle façon ; ou encore, si vous êtes mis en face de telle manière de concevoir le dogme, d'instinct et d'intuition vous sentirez que le concept qu'on vous en donne est juste ou non théologiquement.

Vous ne pourrez peut-être pas de suite en donner les preuves traditionnelles ; mais habitué que vous serez à sentir avec les Pères et saint Thomas, dans ce que vous aurez étudié chez eux, vous vous rencontrerez encore avec eux dans ce qui vous sera présenté, avant que vous ne les avez consultés.

D'où vient cela ? Du *nexus* qu'il a entre les dogmes ; de ce que **Dieu, dans les choses surnaturelles et dans les notions révélées, n'a qu'une manière de procéder ; une fois saisie cette manière, elle vous sert à tout juger, en attendant que vous puissiez étudier chaque chose en particulier.**

Une fois en possession des principes de la foi bien compris et embrassés dans toute leur ampleur, il vous viendra maintes fois à l'esprit des notions, des observations, que vous serez surpris et charmé de trouver dans la théologie, et qui seront ou des conclusions dogmatiques certaines ou des vérités définies, sans compter une foule d'observations profondes et d'idées lumineuses en même temps que saintes. Car, en doctrine, ce qui est lumière est sainteté, et la foi est, tout ensemble, un principe de lumière pour l'esprit et de piété pour le cœur ; la foi vertu de l'intelligence est la racine et la base de toute sainteté.

Et il ne peut en être autrement puisque Dieu a fondé l'édifice de la sanctification, de la vie intérieure, de la régénération spirituelle, sur la foi qui est une vertu de l'esprit, une lumière intellectuelle, puisqu'il fait d'abord à tout chrétien un devoir de développer sa foi et de l'éclairer le plus possible au point d'en faire le principe de la vie chrétienne. Donc, pour le prêtre pas de vraie piété sans doctrine (XI, 70).

XVIII - Doctrine et Piété

I. La préparation du séminariste se compose de deux parts : l'une qui est de vous, l'autre non. Celle qui est de vous, c'est de vous préparer solidement par l'étude ; puis d'animer, de féconder, d'informer l'étude par le désir et l'amour de la vérité, par la prière et le sacrifice intérieur de ce qui pourrait mettre obstacle, faisant ainsi de cette étude surnaturalisée et agrandie votre sanctification actuelle.

Ce contact, ce tête-à-tête avec Notre-Seigneur, cherché dans l'étude sainte avec pureté de cœur et assiduité, fera encore, par la suite, votre bonheur, votre force et votre consolation. Car l'homme, et particulièrement **le prêtre, se sanctifie d'abord et irrévocablement par l'intelligence.** Ce n'est pas impunément pour notre cœur que nous approchons du foyer de la lumière qui est aussi le foyer de la chaleur ; nous nous y brûlerons les ailes, et tout notre être sera embrasé et refait dans la charité.

Ayez donc, premièrement, **cette piété, cette virginité de l'intelligence** si inconnue aujourd'hui ; que Notre-Seigneur, repoussé partout, s'y repose avec bonheur. De votre intelligence soumise, sanctifiée, Il descendra dans votre cœur ; mais de votre cœur, où Il séjournerait un instant, Il ne remonterait pas dans votre intelligence qui est la faculté maîtresse ; et votre prétendue piété ne serait qu'une sentimentalité, sincère sans doute, mais insuffisante, éphémère, et surtout nullement sacerdotale

Toutes les objections que l'on pourra faire à ces idées proviennent d'une fausse notion de la théologie dont on fait une étude étroite, naturelle, analogue, quant aux dispositions, à une étude de littérature. Ne vous laissez pas entraîner à cette idée. Faites ployer et servir toutes vos facultés à votre sanctification par l'étude qui doit en être le centre lumineux et fécond ; soustrayez-vous à l'influence aigre et malsaine des chicanes et des rivalités ; faites-vous une atmosphère sereine par le détachement du cœur et l'humilité. L'humilité est nécessaire, il ne faut jamais s'enorgueillir ni mépriser les autres. Mais ce n'est pas la théologie qui vous rendra orgueilleux.

Que si quelqu'un vous disait que l'humilité consiste à faire de la théologie comme tout le monde, et à ne pas sortir de l'ornière vulgaire, répondez que c'est faux, qu'une telle théologie a fait, en France, ses preuves d'impuissance et de stérilité dans le siècle passé.

La part de préparation qui n'est pas de vous, viendra des hommes et, en dernier ressort, de Dieu. Sous ces influences, votre idée d'avenir s'élaborera presque toute seule, et votre chemin s'éclaircira, sans que vous ayez beaucoup à vous en préoccuper. Réfléchissez néanmoins ; remettez-vous fréquemment entre les mains de Dieu, Le priant de vous former et de vous façonner selon Ses vues, promettant de Le servir de votre mieux dans la voie qu'Il vous a tracée...

Ne pleurez que vos péchés ! Pour le reste vous saisirez peu à peu les lignes principales du plan divin sur vous. Ceux qui contrarient la volonté de Dieu par leur volonté propre et leur ingérence tout humaine ; ceux qui veulent être les artisans de l'avenir que vise leur ambition ; ceux-là ne connaîtront jamais cette paix et ce bonheur de l'âme obéissante, dans la voie détournée et aride où ils se sont engagés. Jamais ils ne goûteront cette jouissance de pouvoir grouper toute leur vie passée, pour en tirer une conclusion utile, pour admirer la puissance et la bonté de Dieu qui a tout fait à leur insu, les protégeant contre leurs propres écarts, les châtiant et les ramenant par la douceur, les encourageant par les joies spirituelles, les menant, en un mot, par la main jusqu'au but qu'il leur avait préparé de toute éternité (XII, 211).

II. La théorie scolastique de l'action des vérités divines sur les âmes enseigne, si je l'ai bien comprise, que les vérités entrent dans le cœur par l'intelligence, et produisent la charité, la vie chrétienne dans la volonté, dans la partie active de l'âme, après avoir obtenu ou produit la foi dans l'intelligence. C'est ce qu'enseignent et appliquent dans leur spiritualité la Scolastique et les Saintes Ecritures.

Or, la notion vraie de la théologie détruite, et la connaissance dogmatique réduite au triste rôle que lui avaient assigné les méthodes gallicanes, la science sacrée devenait incapable d'exercer une impulsion sur les facultés aimantes et élevées de l'âme, sur la vie pratique, d'inspirer des vertus - *Cælestis desiderii studium* - de produire la vie chrétienne.

Comment donc produire tout cela, car il est nécessaire de le produire. Eh bien ! On retournera la théorie des saints ; on fera commencer l'œuvre chrétienne par le cœur et la volonté, non plus par l'âme, c'est-à-dire l'intelligence.

Cette méthode, chez Pascal, est continuellement appliquée ; c'est l'âme de ses théories religieuses et de la mystique, depuis le XVII[è] siècle. Bossuet disait encore : *Malheur à la connaissance qui ne se tourne pas à aimer !* Ce qui prouve qu'il mettait encore la connaissance en première ligne, et qu'il voyait déjà répandue une connaissance incapable de se tourner à aimer. Pour Pascal, ce n'est pas la connaissance qui se tourne à aimer, c'est le contraire ; on le voit clairement dans ses Pensées (I[è] partie, art. III, *de l'art de persuader*).

De là une piété séparée du dogme ; de là le mysticisme romantique des modernes. Cette remarque est frappante aussi chez Fénelon. C'est du reste cette théorie qui a déterminé le quiétisme et peut-être aussi le jansénisme tout entier.

Pascal se rendait bien compte que son système était contre nature ; car, après avoir dit que les vérités divines entrent dans l'esprit par le cœur, il ajoute : «En quoi il paraît que Dieu a établi cet ordre surnaturel et tout contraire à l'ordre qui devait être naturel aux hommes dans les choses naturelles». - Il y a loin de là à ce que disent les scolastiques sur la manière dont la grâce vient compléter la nature, la respectant et ne la contredisant jamais. C'est un peu plus harmonieux, et la théorie de Pascal serait encore arbitraire, si même elle n'était pas démontrée fausse ou monstrueuse (X, 277).

III. On a souvent agité, dans les livres, et on agite souvent, dans les conseils relatifs à l'éducation sacerdotale, la question de savoir s'il est plus nécessaire au prêtre d'être profondément vertueux que versé dans les sciences théologiques. Je pense que la question ainsi posée est illusoire, et qu'elle a pour fondement une hypothèse absolument fausse, savoir, que, pour le prêtre, la science sacerdotale soit séparable de la vertu sacerdotale. A la question ainsi posée il faut répondre : *Nego suppositum*.

La science n'est pas sacerdotale, si, de l'esprit, elle ne rejoint pas le cœur et ne commande pas la vertu. La vertu n'est pas sacerdotale, si elle n'est pas commandée par la foi à ce degré suréminent qui fait les prêtres ; et la foi n'est pas sérieuse, profonde et complète chez le prêtre, si elle n'est pas éclairée par l'enseignement.

Le prêtre est un homme, et sa vie intérieure doit être organisée **virilement**. Or, dans les facultés viriles tout demande à être commandé par l'intelligence, sans quoi rien n'est à sa place.

Impossible que la science ainsi entendue ne produise la vertu, au moins dans l'ensemble du clergé. La foi, qui est la piété de l'intelligence, produira nécessairement la piété du cœur. C'est ainsi que je comprends sainte Thérèse et les maîtres de la vie spirituelle ; mais on remarquera qu'à la question que nous avons posée ils ne répondent jamais sans distinguer, déterminant ensuite, comme on doit le faire, la part complexe et coopérative qu'auront et la science et la vertu dans le ministère sacerdotal.

Donc, et la science - c'est-à-dire la foi éclairée – et la vertu, sont nécessaires au prêtre pour son apostolat ; car ce sont là les deux éléments qui nourrissent l'âme sacerdotale et composent la substance de la vie spirituelle - *Spiritus pinguedinem* – sans laquelle on ne peut nourrir les âmes. Le ministère sacerdotal, dans sa partie apostolique, n'est pas une affaire de commerce, un courtage pour l'usage extrinsèque, et qui consiste à prendre dans l'Evangile, dans le christianisme, les principes de salut pour les transmettre aux âmes sans se les assimiler à soi-même. C'est un office de nourrice ; il faut faire entrer en soi la substance à donner ; pour remplir sa mamelle, il faut se nourrir soi-même et *redonder* d'abord des principes dont on veut nourrir ses enfants - *Oportet ut prædicator sit imbutus et edulcoratus in se et post aliis proponat* (saint Bonaventure, *Illuminationes Ecclesiæ*, in Hexamer, Aubert, X, 275).

IV. Evitez cette équivoque qui tend à établir la supériorité de la piété sur la doctrine, et à laisser croire que la vraie piété sacerdotale vit de sentiment pur et n'a pas pour aliment principal essentiel même, la doctrine qui est la foi, la foi éclairée et élevée à ce degré supérieur où elle doit mouler dans l'âme sacerdotale.

Soyez bien convaincu qu'au sentiment il faut, dans l'homme, une base intellectuelle. La foi est la base de toute sainteté ; à la sainteté sacerdotale il faut pour base intellectuelle une foi sacerdotale, c'est-à-dire la doctrine. - Mais la piété passe avant la doctrine ? - *Nego suppositum*. Je nie qu'on puisse les séparer, et que votre piété puisse être sacerdotale, c'est-à-dire forte, grande, éclairée, nourrie de principes, expansive par l'apostolat et capable de féconder les âmes, si vous n'avez pas nourri votre intelligence de la doctrine révélée, autant du moins que vous l'avez pu. Il est difficile et possible d'être théologien sans être pieux ; il est impossible d'être pieux sans doctrine, je veux dire pieux d'une piété saine et droite ; ceci est impossible surtout à un clergé entier et à un ensemble de prêtres.

Votre piété sera ce que sera votre étude, et elle commencera nécessairement par l'intelligence ; puisque la foi, qui est le fondement de tout l'édifice spirituel, est la vertu de l'intelligence. Autrement, votre piété ne sera pas normale ; ce ne sera pas la piété catholique, mais une simple passion humaine, plus éthérée que les autres, un genre de sentimentalité plus ou moins fine et délicate, mais naturelle et, par conséquent, stérile dans l'ordre des vertus sacerdotales et indigne d'y prendre rang, une manière de poésie que les humanistes ont tort de ne pas mentionner dans leurs traités de littérature, un romantisme religieux, un art libéral enfin.

Je soutiens que quand je dis que la piété doit commencer par l'intelligence, et quand le Concile de Trente dit que la foi est le fondement et la racine de toute justification, c'est de la très simple psychologie ; il suffit, pour le comprendre, de savoir comment l'homme, *vir*, est organisé, et comment l'intelligence est en lui le générateur de toutes les opérations spiri-

tuelles intellectuelles, morales. Pour surnaturaliser les branches, ne commencez pas par les feuilles, mais par la racine (X, 273).

V. L'étude sainte a pour but de nourrir votre âme de la vérité divine, de la foi révélée qui est un principe de vie et de grâce, un instrument et un aliment de l'apostolat. L'étude sainte est une méditation, une prière, la nourriture du cœur. Toute vérité révélée qui vous passe dans l'intelligence, c'est la Sagesse de Dieu, un rayon du Saint-Esprit, le Verbe.

Il faut que ces saintes choses s'installent dans l'âme, y germent, y fleurissent, y portent leur fruit. Plus tard, dans la vie sacerdotale, il faut que votre âme continue de s'assimiler ces richesses surnaturelles de la science et de la Sagesse divine cachée en Jésus-Christ.

On discute la question de savoir s'il est plus nécessaire au prêtre d'être pieux que savant. Je n'ai jamais entendu sans douleur discuter cette question qui suppose une idée fausse de la science et de la piété sacerdotale.

L'étude sacerdotale, c'est le plus excellent de tous les actes de piété, car c'est l'âme fidèle et consacrée communiquant avec le Verbe par ce qu'il y a de plus intime en Lui et en elle : en Lui, Sa sagesse ; en elle, son intelligence.

La prière sacerdotale, c'est le plus excellent et le plus scientifique des actes de l'intelligence, car c'est l'hommage éclairé et l'adoration intelligente d'une âme qui croit, qui se sert de sa croyance pour comprendre, et de sa compréhension pour aimer.

Il ne s'agit pas d'apprendre par cœur des pages et des pages ; mais de contempler la parole de Dieu, d'y trouver sa pensée, comme un fruit dans son écorce, et de savoir rencontrer, saisir, sentir, goûter Notre-Seigneur présent au fond de chaque vérité présentée par les hommes ou les livres à votre intelligence. - Pour cela inutile d'avoir plus d'esprit que d'ordinaire ; chacun se contente, comme don naturel, de ce que Dieu lui a confié ; mais chacun peut et doit en user, pour puiser dans la contemplation du dogme révélé ce que l'Eglise appelle si bien *Spiritus pinguedinem*. Pour cela, il ne faut pas étudier avec l'esprit de la mémoire qui est quelque chose de sec, de pointu et de stérile, mais avec ce que l'Ecriture appelle l'esprit de son cœur.

Comprenez et pratiquez cela. El n'oubliez pas que quand saint Paul rappelle les moyens de se sanctifier soi-même et les autres, il les résume en deux qui sont bien encore, dans notre malheureuse société française d'aujourd'hui, les deux grandes ressources de l'apostolat : *In patientia et doctrina*. La patience, c'est-à-dire la persévérance dans toutes les vertus de notre état et contre tous les obstacles que nous rencontrons ; la doctrine, c'est-à-dire la foi éclairée, studieuse, prêchante vis-à-vis des hommes, priante vis-à-vis de Dieu. *Hoc fac et vives* (XIII, 249) !

VI. La vraie piété sacerdotale n'est pas cette piété sentimentale, fade, creuse, nuageuse, vaporeuse, flasque, nourrie de riens ou de niaiseries, d'aspirations sans but précis et sans règle. Celle-ci peut rendre bon un instant ; mais elle tombe vite et ne saurait aller loin. La vraie piété est forte, saine, virile et capable d'action ; elle a les promesses de la vie présente et de la vie future, et, pour nous, prêtres, **la promesse de sauver le monde**. Car c'est nous, prêtres, oui, c'est bien nous qui sauverons le monde, et c'est par la piété que nous le sauverons, mais **par la piété nourrie de théologie**. Laissons passer la tempête, et la théologie dogmatique refleurira et sauvera la France et le monde. La substance de la direction et le fond du travail intérieur, c'est la doctrine, le dogme, la foi.

J'ai souvent entendu dire : «Après le séminaire on ne peut plus que perdre !» Cette idée suppose une formation absolument fausse ; et cela revient à dire que le séminaire est une serre chaude au sortir de laquelle on paraît ou on se croit très avancé en spiritualité ; on est alors fervent, mais on ne peut plus que perdre de sa ferveur. Le séminaire, ce n'est pas cela ; c'est un lieu où l'on a reçu une semence qui produira plus tard, une semence qui ne peut que grandir et finira toujours par trouver son homme, la grande semence doctrinale - *Semen est Verbum Dei*. Voilà l'éducation cléricale en dehors de laquelle je ne vois que des écoles sentimentales ou des écoles de science humaine.

Dans une éducation profondément doctrinale, les prêtres trouveront plus tard un préservatif contre la fragilité de leur propre cœur, pour les conserver vraiment prêtres, pour élever leur âme, la tenir en haut, au-dessus des misères de ce monde, pour donner du charme à leur vie, à leurs sacrifices, un amour céleste à leur cœur.

Pour le système que je combats la piété n'est qu'un sentiment ; elle n'a pas ses racines dans la foi, du moins dans la foi à cet état où, nourrie de principes, elle devient sacerdotale. Aussi vous entendrez souvent et facilement les fauteurs de ce système mettre en parallèle ou même en opposition, dans la vie sacerdotale, la théologie et la piété, se demander laquelle est plus nécessaire, plus utile, plus féconde, plus désirable pour les prêtres. Comme si ces deux choses, dans le sacerdoce, n'étaient pas inséparablement unies. Ce n'est pas là la théorie de sainte Thérèse.

Disons-le bien haut, crions-le partout : la théologie est la source et l'aliment substantiel de la piété sacerdotale. Il faut se faire, maudire pour cette vérité ; car elle est absolument nécessaire pour engendrer une spiritualité saine, conforme à celle des saints, je dis des saints de l'Eglise, de ceux qu'elle honore et dont elle a reconnu les œuvres ; une spiritualité compréhensible, œcuménique, large, élevée, sans formalisme ni jansénisme, à laquelle Rome soit sympathique et qu'elle reconnaisse ; et non pas de ces spiritualités de famille, de coterie, de petit coin, vagues, exclusives, nouvelles, suspectes et étranges, à systèmes et à rêveries, qui ne ressemblent à rien de catholique et qui ne sortent pas des ouvrages des Pères, antipathiques ou suspectes à Rome.

Disons-le bien haut : C'est la foi éclairée, la contemplation forte du dogme qui trempe les âmes et les élève, qui fait les prêtres puissants, en un mot la piété catholique (X, 271).

VII. La théologie est le cœur des études ; la direction spirituelle en est l'âme. D'ailleurs la direction spirituelle n'est que la théologie appliquée à la vie personnelle des étudiants, l'harmonisation de la vie intérieure sacerdotale avec le ministère sacré. Il faut surtout que les séminaristes forment dans leurs âmes la grande notion du sacerdoce, ministère de prière, de pénitence publique et de prédication ; qu'ils insistent sur le caractère de la vie sacerdotale comme profession spéciale du

sacrifice. Le sacrifice est l'essence de la vie chrétienne ; mais la vie sacerdotale : est la vie chrétienne à sa plus haute puissance et elle consiste à prendre dans la vie chrétienne la quintessence de l'Evangile, c'est-à-dire le sacrifice.

Il faut prendre garde de ne pas se cantonner dans une petite piété personnelle, étroite, sans élévation, sans dévouement pour aboutir, dans le sacerdoce, à une vie bien symétrique sans doute, arrangée délicieusement, régulière, confortable, proprette et souriante, pieusement combinée dans tous ses détails ; mais à une vie qui craindrait les grands efforts, à une vie dans laquelle on ne se mettrait pas en sueur pour évangéliser, et on n'oserait courir pour administrer un mourant, crainte de manquer à la gravité. Je comprends les faiblesses, j'excuse les péchés, pourvu qu'il y ait du dévouement, de l'apostolat, un vrai sacerdoce, ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas apprendre à éviter le péché ; l'état de grâce est trop élémentaire, et **le prêtre doit être, plus que personne, innocent, pur, éloigné du mal.**

Habituez-vous à cette pensée que le prêtre doit être tout entier à la cause de Dieu, qu'il n'y a pas dans son être un atome, pas dans sa vie un instant, un soupir qui n'appartienne à la religion et à la cause des âmes.

La direction spirituelle vient en première ligne, car elle est l'aliment, le soutien de la vie surnaturelle ; mais pour lui donner cette place, il faut l'appuyer sur la science sacrée sans laquelle on n'aura qu'une piété creuse et sans principes. Aussi, au double point de vue de la sainteté personnelle exigée du prêtre et de ses fonctions apostoliques, la théologie est métaphysiquement nécessaire (X, 209).

VIII. Tenez pour subversive du sens catholique et même pour impie la théorie qui sépare la piété de la doctrine... il y a 200 ans que la France fait l'expérience de cette piété sans doctrine que j'ai toujours combattue et combattrai toujours. Nous récoltons les fruits qu'elle a produits dans notre pays. On a dit : la piété avant tout, puis la doctrine ; ne dites pas, vous : la doctrine avant la piété. Mais si on vous demande qui passe avant, de la piété ou de la doctrine, répondez : *Nego suppositum !*

La doctrine c'est la foi élevée par l'intelligence du dogme à ce degré éminent de lumière où il faut qu'elle soit dans l'âme du prêtre, pour que sa piété soit éclairée et sacerdotale. Dieu n'a pas fait un saint qu'il ne le fît en même temps théologien, si ce n'est par étude, c'est par intuition. Exemple : le curé d'Ars dont les discours, les catéchismes et les paroles sont des paroles de théologie. Tellement que l'Eglise ne canonise jamais un saint, sans avoir d'abord examiné tout ce qu'il a pu laisser de produits de son intelligence, pour le juger là-dessus (XI, 499).

IX. La spiritualité qui sort du dogme et des écrits dogmatiques, des documents de l’Eglise, est virile, droite, saine et pure comme l'eau qui sort du rocher - *Fons illimis*. Ce ne sont pas ces rêveries sentimentales et maladives, sans précision, sans appui doctrinal, sans point de départ surnaturel, suspectes à l'Eglise et toujours contestables, dont tant d'écrits modernes sont remplis, et qui font de la spiritualité une atmosphère malsaine.

Quelquefois, en parcourant la collection des œuvres de saint Thomas où tout est si serré, si méthodique, si puissant en raisonnement et si régulier dans toute la manière de procéder, je me suis dit : saint Thomas ne pouvait plus penser sans procéder méthodiquement et par principes ; que devait donc être sa prière, sa méditation ? Comme ce devait être solide et puissant ! Les plus fortes intelligences sont des fourmis à côté de saint Thomas. Cela n'empêche qu'il est bon d'aspirer à imiter saint Thomas, de si loin que ce soit, dans la formation à une piété solide, en faisant passer la théologie dans la méditation.

Entre tous les Docteurs, saint Bonaventure est celui dans lequel on trouve le mieux les vues de la piété avec celles de la doctrine, enfin ces deux côtés de la foi, celui par où elle regarde le cœur et celui par où elle regarde l'esprit (X, 289 ; XI, 510)...

X. Etudiez beaucoup, et plus vous approcherez de Dieu par l'intelligence de la foi, plus vous sentirez votre néant. Soyez très soumis à l'autorité, surtout à l'autorité dogmatique et traditionnelle de l'Eglise qui vous apprendra avec surabondance à mettre en première ligne de la vie sacerdotale la doctrine sacrée, c'est-à-dire la sanctification de l'esprit par l'étude approfondie de la foi, racine et fondement de toute sainteté, instrument principal et essentiel de la sainteté du prêtre, et aussi de son action sanctifiante au milieu des peuples.

Si cette idée vous paraît juste, et si vous avez confiance quand je vous dis que c'est une des idées fondamentales du christianisme, embrassez-la, attachez-vous à elle pour toujours, et n'en démordez jamais, à moins que le pape ne vous dise d'en démordre, ce qu'il ne fera jamais n'ayez crainte (XI, 490) !...

XI. Donnez peu à peu à vos études cette belle direction intérieure et mystique sans laquelle l'étude même des sciences sacrées n'est pas un aliment pour l'âme. Que le prêtre jeté dans le ministère a besoin de cela, précisément à cause de ses occupations et du milieu où il lui faut vivre ! Il en a plus besoin que le religieux cloîtré ; et, cependant, cette nourriture lui est beaucoup refusée.

Prenez bien garde à votre âme ; ne négligez en rien votre vie intérieure. La situation d'un curé m'épouvante ; défiez-vous de vous-même et de votre faiblesse, de la propension de la pauvre nature à se refroidir peu à peu et insensiblement (XII, 660).

XII : Pour avoir un sacerdoce béni et fécond, vous savez les conditions de la préparation. Vivez dans le recueillement, l'étude et la prière. Faites provision de science, de cette bonne science sacrée qui est la moelle et la nourriture de la vie sacerdotale, et sans laquelle la piété n'est qu'une sentimentalité qu'une rêverie et un tissu d'idées personnelles. Sentimentalité qui, sous prétexte de piété, ruine la piété...

A une spiritualité sans doctrine répond une doctrine sans spiritualité. Doctrine sèche, spiritualité fade, peu consistante, malsaine, toute de sentiment, par conséquent sans durée. Ecole qui nie la nécessité d'une théologie dogmatique aussi

profonde que possible pour faire le vrai prêtre, l'homme apostolique, parce qu'elle n'aperçoit pas les raisons profondes de cette nécessité : pour elle la piété n'est qu'un sentiment...

Ces principes sont dans une région trop élevée pour que n'importe quels beaux raisonnements les atteignent ; et ils sont trop fondés en raisons théologiques pour qu'aucune théorie puisse prévaloir contre eux.

Si, on vous dit : «La science n'est rien !» Répondez : C'est vrai, la science humaine. Mais la science de Dieu, la science des saints, la foi à ce degré lumineux et suréminent où elle convient à l'intelligence des prêtres et devient foi sacerdotale, elle est tout ! ou plutôt, ne dîtes pas cela, mais pensez-le et n'en démordez jamais, car ceci est aussi clair que l'existence de Dieu et la divinité de Jésus-Christ (X, 320 ; XI, 412),

XIII. C'est **surtout dans l'étude de l'Ecriture Sainte** qu'il faut, partout et toujours, chercher ce qui prête à la vie surnaturelle, à la contemplation, ce qui est une ouverture pour entrer, par la méditation, par la conversation intérieure avec le Verbe, dans le monde céleste. C'est en ce sens que notre conversation, c'est-à-dire l'ensemble de notre vie, surtout de notre vie intime et de nos pensées, est dans le ciel. Ne rien passer, ne pas laisser, sans la sucer, une seule parcelle du don céleste ; car *Omnis Scriptura divinitus inspirata*. L'étude de l'Ecriture est une sorte de visite au Saint-Sacrement.

Et c'est ainsi qu'il faut traiter toute l'Ecriture et toutes les sciences sacrées et toute étude. Toute étude doit chercher Dieu, la Sagesse éternelle. Ainsi toute étude devient une prière intérieure, un état général de contemplation et d'union à Dieu par ce qu'il y a de plus intime, de plus central et de plus influent dans l'homme, c'est l'intelligence appliquée à Dieu. Toute étude qui n'est pas la recherche de la contemplation de Dieu fait fausse route...

C'est là le commerce de l'âme avec Dieu, qui est la vie du prêtre et la nourriture de sa piété : méditation et étude des sciences sacrées. Ce dernier élément est même, en un sens, plus nécessaire que l'autre, car ici ce n'est pas en lui-même qu'il puise, et il n'est pas exposé aux illusions et aux déconvenues du sens privé ; il puise à la source, dans la Révélation, la substance éternelle de cette piété (X, 289, 336)...

(Cette méthode d'étude de l'Ecriture Sainte est exposée longuement dans les *Grands Séminaires*, ch. XIV ; et plus complètement encore dans la brochure : *L'étude de l'Ecriture Sainte dans les Grands Séminaires*, où nous établissons que l'étude de l'Ecriture, doit être principalement et nécessairement la recherche de l'idée divine, du sens dogmatique, l'étude de la vie surnaturelle pour l'alimentation du sacerdoce et la fécondité de son apostolat).

XIV. Quand on sait que la science sacrée est la science de Dieu, on doit se dire, *a priori*, que cette science est nécessairement la plus belle, la plus enlevante, la plus enthousiasmante de toutes par son objet, et que si, en l'étudiant, on n'a pas senti l'admiration et l'enthousiasme, c'est qu'on n'a pas été placé à son vrai point de vue. *A posteriori*, en effet, quand on l'a étudiée selon la vraie méthode, on est tellement séduit, tellement ravi, que toute autre étude semble fade et vulgaire comparée à elle, et ne peut être goûtée que rapportée à la théologie pour la compléter et la confirmer.

Eh bien ! La partie la plus élevée, la plus céleste, la fine fleur de la théologie, c'est celle qui s'appelle la théologie mystique. Nos professeurs de Rome, quelque sujet qu'ils traitassent, ne manquaient jamais d'amener là leurs questions et, d'échelon en échelon, nous conduisaient toujours et naturellement, sans effort, en vertu même du sujet bien compris, jusqu'à cette région du dogme où l'âme se trouve en face d'une vérité qui la touche de près, qui lui montre l'opération de Dieu en elle et pour elle, et ce qu'elle doit et peut faire pour s'y prêter.

Tout est là, et c'est la conclusion naturelle et obligée de toute thèse de théologie bien comprise. Les saints qui, tous, par étude ou par intuition, ont été de profonds théologiens, n'ont pas fait autre chose, dans leurs livres de spiritualité, que dé donner à ce côté élevé, délicat et intérieur de la théologie, un développement spécial. Je ne puis lire ces ouvrages sans être ravi d'y retrouver, appliqués et vérifiés, dans l'ordre pratique, incarnés, pour ainsi dire, dans leur vie, les principes que la théologie spéculative m'a montrés d'une manière didactique.

Par exemple, le Bréviaire est rempli d'occasions d'admirer cela. Un jour, je me suis avisé de lire toutes les Oraisons des dimanches après la Pentecôte : Admirables ! et comme expressions dogmatiques, et comme élans de piété ! Même chose pour l'étude de l'Ecriture Sainte. Il serait étonnant qu'un livre, recueil des pensées de Dieu communiquées à l'homme, s'il est un peu compris, ne fût pas ce que l'intelligence humaine pût entendre de plus beau (XII, 209).

XIX - LE RENONCEMENT SACERDOTAL

I. La doctrine catholique sur le sacrifice, soit extérieur et consistant dans l'oblation d'une victime distincte de nous, soit intérieur et mystique consistant dans le crucifiement de notre volonté propre et dans l'immolation de nos penchants naturels mauvais ou même légitimes, cette doctrine se relie intimement et mystérieusement à celle de la chute primitive et de la restauration par un sacrifice immense, infini, universel dans sa destination, et central dans ses mérites et sa valeur.

Dieu nous a créés purs ; nous sommes tombés ; Il nous a relevés par la Rédemption ; mais il faut que nous l'appliquions, que nous en recevions le fruit. Or, c'est par le sacrifice mystique que nous recevons en nous les fruits de ce grand et central sacrifice. Aussi Dieu a mis en nous un besoin de sacrifice qui est un reste, la plaie cicatrisée de la faute réparée par Jésus-Christ. Tous nous sentons ce besoin intime et immense ; il nous torture avec suavité. Le sacrifice intérieur est la première loi de la vie chrétienne, de même et parce que le sacrifice de Jésus-Christ est le fondement du christianisme...

Le sacrifice, le renoncement est donc la condition première de la piété et de la vie intérieure. Mais il ne suffit pas pour nous y établir, précisément parce qu'il n'est que la condition de la piété et non son essence et sa vie condition nécessaire, fondamentale, permanente, mais simple condition. Car le renoncement c'est le vide, et le vide n'est pas la vie, mais la négation d'une vie.

L'office du renoncement, comme condition et préparation de la piété, est d'écarter ou de détruire les obstacles de la vie intérieure qui sont le démon, le péché, le monde, le vieil homme. Cette destruction n'est pas la vie ; elle n'est qu'une mort qui permet à une autre vie d'arriver et d'abonder dans l'homme.

Et ainsi faut-il deux choses pour constituer la vie intérieure et spirituelle dans l'homme, une mort et une vie. C'est ce qu'a dit saint Paul : «Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ» (Colos., III)

Voyez comme saint Paul unit ensemble ces deux idées : mourir et vivre ; vous êtes morts et vous vivez, vous mourez pour pouvoir vivre, vous vivez parce que vous êtes morts. - Rapprochez ces paroles de ce beau texte de saint Ignace d'Antioche : *Abjicite malum fermentum, inveteratum et acidum, et transmutemini in novum fermentum quod est Jesus-Christus ; saliamini in ipso, ut non corrumpatur aliquis ex vobis... Jesum Christum habetis in vobis* (Epit ad Magn)...

Si nous renonçons au monde et si nous n'avons aucun regret des biens qu'il offre et que nous avons quittés, ce n'est pas précisément parce qu'ils sont peu de chose, quoique cette considération soit souvent utile à notre faiblesse ; c'est parce que, quand même ces biens seraient réels et auraient du prix, nous trouvons beaucoup mieux en les abandonnant.

Cette considération est plus haute ; elle laisse aux biens célestes leur grandeur que la première déprécie un peu, en nous faisant croire que si nous abandonnons le monde, ce n'est pas par l'attrait d'un bien réel et grand que nous cherchons, mais par dégoût pour les misères que nous quittons (V, 40, 41).

II. Mon Dieu, **ce qui nous manque, ce n'est pas la lumière ; c'est la force.** Nous savons bien que Vous seul avez ce qui peut contenter et reposer notre cœur, que vous êtes le seul ami sans déception, sans trahison, sans défaillance, sans désenchantement ; que toutes les qualités qui nous attirent vers les choses créées sont mesquines et pleines d'illusions, que tout ce qu'il y a d'aimable dans les créatures se retrouve en vous excellemment, infiniment et sans mélange ; nous savons même que notre cœur sera tourmenté tant qu'il ne se reposera pas en Vous, et que nous serons malheureux partout et toujours, tant que nous ne nous serons pas tournés irrévocablement vers Vous ; nous savons bien tout cela, et ce qui nous manque, ce n'est pas d'en être persuadés par l'intelligence, mais de le sentir par le cœur, et d'agir en conséquence. Nous savons bien qu'il faut se détacher de tout, nous attacher à Vous seul totalement ; mais ici est le difficile, et Vous seul pouvez faire ce travail.

Détachez-nous Vous-même, malgré nous, malgré les retours de notre cœur qui se débat pour revenir à ce qui n'est plus Vous. Nous savons qu'il faut que nous soyons désenchantés de tout ce qui est créé ; hâtez-Vous de nous désenchanter, de peur que nous ne perdions le temps à passer d'une créature à l'autre, avant de nous réfugier en Vous. Enchantez-nous Vous-même ; je n'ose pas Vous demander de nous épargner les douleurs, les amertumes et les déchirements intérieurs par lesquels il faut passer pour arriver à se fixer en Vous ; mais au moins, conduisez-nous, fortifiez-nous et pardonnez-nous nos défaillances, de peur que nous ne manquions le but, et qu'après avoir tout goûté, nous devenions, à force d'infidélités, incapables de Vous goûter Vous-même, et qu'après nous être attachés à tout, désenchantés sans profit, nous ne restions, finalement, attachés à nous-mêmes, ou qu'il ne nous reste à Vous donner, à vous, ô mon Dieu, qu'un pauvre reste de vie, un lambeau échappé aux autres, un cœur fatigué, épuisé, sans sève et sans ardeur (V, 43).

III. Convertissez-vous bien, au séminaire ; que votre solitude soit studieuse et pieuse. Soyez généreux pour tout ce qui demande un sacrifice. Exercez-vous vigoureusement au renoncement de vous-mêmes, du monde, et de tous les attachements terrestres. Défiez-vous de vous-mêmes, et dites-vous bien que l'avenir est plein de dangers, que le ministère en contient beaucoup, que les prêtres qui font de grandes chutes y sont armés par de petites négligences et de petites lâchetés, que, surtout, le danger universel auquel tous, sans exception, sont extrêmement exposés et auquel presque tous succombent plus ou moins, c'est de perdre insensiblement l'esprit de son état, la piété, le zèle, l'énergie dans le devoir, le goût du travail, pour devenir alors un bourgeois plus ou moins gros, nourri pour occuper un presbytère et présider avec plus ou moins de dignité les cérémonies du culte, et dont la grande affaire est d'éviter tout conflit avec le maire et le maître d'école. Vraiment est-ce la peine d'être prêtre pour arriver à ce beau résultat (XII, 142) !

IV. Vous n'êtes pas des religieux cloîtrés ; il vous faudra user du monde ; votre vocation vous appelle à vivre en face et au milieu de lui, à le voir, à l'entendre, à le toucher, à vous trouver mêlés partout avec ses enfants et ses admirateurs, à être, dans une certaine mesure, témoins de ses plaisirs et continuellement exposés à ses séductions, à vous rencontrer et sans cesse avec ses maximes. Il faudra que vous traversiez tout cela impassibles, au moins inébranlables et toujours debout, sans laisser accrocher votre cœur par ses séductions, sans laisser entamer votre âme par ses principes. Vous passerez au milieu du feu, et rien en vous n'en devra subir les atteintes.

Que de choses vous solliciteront : joies, tristesses, amitiés, plaisirs, bien-être ? Vous devrez traverser ces choses sans les voir, ou, ce qui est plus difficile encore, les voir sans vous y arrêter, sans les goûter : *Qui fient tanquam non flentes, qui gaudent tanquam non gaudentes*. Vous vivrez dans tout cela, votre corps habitera sur la terre, mais votre âme sera plus haut, *nostra conversatio in cœlis est*,..

Il y a plus. Par vocation encore vous serez obligé de vous mêler aux intérêts du monde, aux affaires séculières, de vous y intéresser même dans une certaine mesure ; vous aurez les relations qui s'imposent, la famille. Si vous faisiez vœu de pauvreté, vous serez tranquille du côté des intérêts de ce monde ; malgré cela, la pauvreté ne vous manquera pas, et ce sera par surcroît avec les soucis de quelques affaires indispensables, les préoccupations de la vie matérielle, et le souci peut-être de faire vivre les autres ; vous achèterez, vous posséderez, mais *ut qui emunt tanquam nos possidentes sint.*

Si peu que vous possédiez ici-bas, ne serait-ce que le vêtement, qu'une pierre ou la largeur d'un de vos pieds sur la terre, ne serait-ce que par désir, c'est assez pour vous attacher outre mesure aux choses de cette vie, et plus qu'il n'en faut pour vous faire oublier la vanité de ce monde et les grands intérêts dont vous avez la défense. *Tempus breve est* !

Oui, le temps est court ; il faut que vous usiez de ce monde comme n'en usant pas, et qu'au milieu de ses distractions, de ses tiraillements, vous sachiez vous conserver tout entier, pour la seule affaire que vous ayez à poursuivre, votre sanctification et bientôt le salut des âmes. - Voilà ce que vous avez à faire.

Cherchez maintenant, dans le passé, comment vous avez utilisé les instants si courts et si précieux qui vous ont été donnés. Aussi loin que vous pouvez remonter, par la mémoire, dans votre vie, au moment même, si vous le retrouvez dans vos souvenirs, où Dieu a fait germer pour la première fois dans votre cœur la pensée de vous donner à Lui par le sacerdoce, vous aviez dans l'âme, des désirs de perfection, des aspirations vers une vertu plus parfaite, un idéal de sainteté sans lequel vous ne compreniez pas pour vous la vie chrétienne, et que vous vous êtes bien promis de réaliser en vous-mêmes. Dans ce passé, la grâce de Dieu a pris, pour arriver jusqu'à votre âme, toutes les formes et tous les chemins. Elle y est venue par votre intelligence, sous la forme de lumière : vos études, la parole de Dieu, mille et mille conseils de tous les jours, les bons exemples, l'impiété même et les scandales du monde si instructifs pour vous. Elle y est venue par votre cœur, sous la forme des bonnes inspirations, des pieux désirs, des saintes affections que Dieu ne vous a pas épargnés. Elle y est venue par des sacrements, par des retraites, peut-être déjà par la réception des saints Ordres, par tout l'ensemble de votre vie : travail, silence, règle, mortification de la vie commune.

C'est Jésus-Christ qui, sous toutes ces formes, venait en vous comme dans Son domaine : *In propria venit*. Quel malheur, quelle perte de temps et de grâces, quel sujet d'humiliation, si vous ne l'avez pas bien reçu, et si vous n'êtes pas plus avancé dans le chemin de la sainteté... Vous recevrez encore des grâces ; elles vous viendront par les mêmes voies et plus abondantes encore ; pour plusieurs d'entre vous elles viendront sous la forme bénie et saintement désirée du sacerdoce ou d'une autre ordination, à chacun selon son besoin particulier. Préparez vos âmes ; ne laissez pas perdre le don de Dieu...

Vous ne savez pas ce que l'avenir vous prépare ; mais vous pouvez prévoir de grandes épreuves, et vous avez beaucoup à prendre dans la leçon des événements. Dès maintenant votre part, à vous, c'est de soulager, par des prières instantes et continuelles, vos frères qui souffrent pour vous, d'apaiser la justice divine par votre justice et vos vertus.

Vous-mêmes n'avez-vous pas péché par votre froideur, votre indifférence, votre peu de zèle pour la gloire de Dieu, votre amour de vos aises, et ne pourriez-vous pas expier un peu aussi, soit pour vous-mêmes, soit pour les autres, et, dans tous les cas, ne pourriez-vous pas vous frapper d'abord la poitrine avant de frapper celles des autres ?

Jetez un cri vers le divin Sauveur. Oui, ô mon Dieu, nous avons péché, nous aussi, de toutes les manières ; notre passé est plein de Vos leçons et de Vos grâces, plein aussi, hélas ! de nos misères. Nous avons péché, par excès ou par défaut, contre les vertus de notre état ; nous avons péché contre Votre miséricorde ; nous avons abusé du temps que Vous nous donniez pour travailler sur notre âme et procurer Votre gloire ; il semble que nous ayons voulu répondre à la multitude et à la diversité de Vos grâces, par la multitude et la diversité de nos infidélités. Mais, ô mon Dieu, les humiliations de Votre sainte humanité crient encore miséricorde pour nous ; il faut que Votre sang divin suffise à tout. Désormais nous profiterons mieux de Vos bienfaits et du temps que Vous nous donnez ; quelque court qu'il soit, il suffira, avec votre grâce, pour corriger et compenser bien des iniquités ; ne les calculez pas, ces iniquités, ne comptez pas nos péchés ; qui pourrait soutenir la rigueur de Votre justice : *Si observaveris, Domine, Domine quis sustinebit*. Apres tout, nous sommes encore Votre peuple et Vos enfants, la race sacerdotale ; si ce n'est pas en raison de Votre justice, en raison du moins de notre repentir, ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous : *Parce Domine, parce populo tuo* (V, 132-136) !

XX - LA PIÉTÉ. LA VIE INTÉRIEURE

I. **Il faut à la France de vrais prêtres**, et pour être un vrai prêtre, tout séminariste doit devenir une âme intérieure, c'est-à-dire unie à Dieu, élevée, habituée à méditer, à prier, à chercher dans le sacerdoce non pas des choses vulgaires, mais le côté **grand et surnaturel**.

Appliquez-vous donc à conquérir et à conserver la vie intérieure. Telle doit être votre grande idée ; c'est d'ailleurs celle de saint Paul et de tous les saints. Cette idée, je la trouve partout, dans l'Ecriture, dans les prières de l'Eglise, dans le Bréviaire, dans la théologie, dans mes lectures, dans les âmes que je manipule. Oui, avant tout, devenez de vrais prêtres, soignez la vie intérieure ; le reste vous sera donné par surcroît...

N'exposez votre vie intérieure ni pour de l'or, ni pour de l'honneur, ni pour de la science. Ne restez pas à moitié dans le sacrifice de vous-mêmes ; acceptez, embrassez noblement la perspective d'une vie de solitude, d'amertumes, de mépris, de larmes, de dévouement incompris, inapprécié, travaillant même dans l'insuccès sans perdre votre ferveur et votre zèle : *Hoc opus, hic labor !*

Ne laissez jamais appauvrir votre âme sous aucun prétexte et à aucun prix, sous le rapport de la vie surnaturelle. Les temps actuels sont difficiles à passer. La société au milieu de laquelle vous allez être appelé à vivre va de plus en plus à l'opposé de l'esprit de Notre-Seigneur, et devient pour votre piété de plus en plus dangereuse et pleine d'embûches. Les vocations ne germent pas beaucoup sur ce terrain si peu imprégné de christianisme. Mais il est clair, il est évident que la seule condition de salut, de conservation et de prospérité pour votre œuvre, est une bonne formation intérieure et une conservation inviolable de la ferveur. La raison en est bien simple : C'est Notre-Seigneur qui fait germer les vocations virginales : *Vinum germinans virgines... Seminator casti consilii.*

Il est bien clair que quand Notre-Seigneur aura fait germer une vocation, Il la conduira tout naturellement là où Il sait que la fontaine de la vie coule encore, et coule avec plus d'abondance. Et si Notre-Seigneur veut faire cela, rien ne l'empêchera de le faire, ni la persécution, ni la pauvreté, ni les tribulations ; au contraire, tout cela servira Son dessein.

Il faut bien, en définitive, se résoudre à croire que la Providence nous gouverne dans les petites choses comme dans les grandes, et que tout ce qui nous arrive, en dehors de nos péchés, est voulu par Dieu pour servir Ses desseins et procurer notre salut (XI. 379-386 ; XII, 296).

II. La piété sacerdotale, oh ! C'est un composé de tout ce qu'il y a de plus pur, de plus élevé, de plus tendre, de plus délicat et de plus fort dans le cœur de l'homme. Ce n'est pas la piété de l'homme ; ce n'est pas la piété du chrétien ; c'est plus encore que la piété des âmes vraiment intérieures à l'état séculier ou même religieux mais peu élevé, non complet et non ennobli par la vocation sacerdotale ; les autres peuvent venir pour trembler devant leur juge, pour implorer leur maître... Pour nous, c'est mieux, c'est une tendresse intime envers Jésus-Christ, non plus comme maître ni comme père, mais comme ami : *Jam non dicam vos servos, sed amicos* ! La piété sacerdotale, c'est un composé de tendresse intime, de suavité, d'élan vers les choses pures et célestes, de miséricorde envers les pécheurs, d'esprit de solitude et de retirement ; c'est un épanchement non pas de créature, mais d'ami à ami, d'intime à intime, de frère à frère, de compagnon à compagnon de vie, et, je pourrais bien le dire, puisque Jésus-Christ, à partir du discours après la Cène, ne nous appelle plus des serviteurs, mais des amis, je dirais presque d'égal à égal, et, en un sens, ce ne serait pas assez dire, car à l'autel nous avons le beau rôle, et Jésus-Christ est passif serviteur, obéissant jusqu'à l'anéantissement, réduit à l'état de victime, tandis que nous avons la puissance, le sacerdoce, nous sommes sacrificateurs et nous avons droit et autorité sur Lui (V, 300).

III. Le premier élément de la vie surnaturelle c'est **la foi** ; le christianisme doit le déposer dans l'homme. Où le mettra-t-il ? A la **première place**, dans le plus haut endroit de l'âme, **dans l'intelligence**, pour que de là il se répande sur toutes les autres puissances de l'homme et les féconde, comme une source déroulant des montagnes...

La piété catholique, apostolique et romaine n'est donc pas ce romantisme sensuel produit par une compréhension fausse de la vie surnaturelle. La piété catholique c'est le cœur sans doute, mais le cœur viril, ferme, réglé par l'intelligence, imprégné de foi. - *Imbutus Evangelio mundus* - dévoué à l'Eglise et au Royaume de Dieu jusqu'au dernier sang, fort et puissant contre la douleur, et contre la pire des douleurs qui est le sentiment de la solitude, *Exilium cordis*, dit l'Imitation, capable enfin, à partir surtout d'un certain moment de la vie, de se passer de ce petit dorlotage spirituel qu'on appelle la direction. - Ceci soit dit, bien entendu, sans dédaigner la direction prise dans son vrai sens...

Conserver et augmenter la grâce sanctifiante, tout le secret de la vie intérieure est là. La conserver en évitant le péché, l'augmenter par les sacrifices, par une augmentation de piété. La grâce sanctifiante n'est ni un appendice surajouté, adventice, étranger, extérieur à l'âme, comme le vêtement au corps ; c'est la vie, la sève de l'âme. Gardez bien votre sève spirituelle ; gardez bien ce dépôt qui vous est confié ; ne laissez pas appauvrir votre âme...

Allez de l'avant dans la vie spirituelle ; épluchez, épluchez votre vie, jusqu'à ce qu'il ne reste plus une *berluque* d'esprit mondain et de futilité. La futilité c'est tout ce qui n'est pas positivement dirigé vers la fin surnaturelle et rattaché aux choses célestes. **Il n'y a rien de détestable et de pernicieux comme la futilité** (V, 49 ; XIII, 467 ; XII, 396)..,

IV. Il est vrai qu'il faut au prêtre du zèle, de l'ardeur, de la générosité. Mais une chose lui est bien plus nécessaire et sans quoi ce zèle, cette ardeur, ne dureront pas longtemps et feront, en tout cas, bien des sottises. Pas tant de tracas à l'extérieur, et commençons par dresser notre édifice intérieur ; ensuite nous pourrons parler de travailler au dehors. Il ne faut pas nous gaspiller en activité matérielle. Quand on va au fond des choses, on trouve souvent que là-dessous il y a du vide, et que toutes ces œuvres sont bien creuses...

Quand on néglige son âme, quand on ne nourrit pas en soi une vie spirituelle abondante et forte, on aboutit à la chute. Si on a le malheur de s'oublier un instant, le démon n'oublie pas d'entrer. Une fois entré, il prend pied, se cramponne dedans, devient trop gros pour sortir par la porte ; et si on n'a pas le courage de faire de l'héroïsme et de renverser un pan de muraille, on garde son ennemi chez soi. Il vous tyrannise et vous rend malheureux, outre qu'il vous rend coupable ; car tout coupable est malheureux, et l'innocence qui coûte tant de sacrifices, est encore le meilleur bonheur qu'il y ait sur la terre.

Ceci semble banal ; il faut avoir un peu pratiqué les consciences et expérimenté le cœur humain, pour savoir combien c'est profondément vrai, et pour en être frappé. Mais aussi, il n'y a d'innocence possible qu'avec la piété, une piété forte et nourrie de foi solide et de principes. - *Novit Dominus pios de tentatione eripere* (II Pierre, II, 9). C'est pour moi une vérité mathématique comme l'innocence sans piété est non seulement un tour de force, mais une absurde supposition (XII, 201, 359)...

V. Recueillez bien partout ce que votre jugement et votre conscience vous diront bon et utile à votre formation, à votre avenir. Mais il faut avoir sa provision de principes et de force intérieure à soi, son trésor spirituel sur lequel on puisse vivre, même quand on n'a personne pour donner à son âme la nourriture intérieure.

Nous ne sommes pas des protestants, et nous savons bien que tout en relevant directement de Dieu, nous sommes aussi soumis à des hommes, et que nous avons besoin des hommes qui composent l'Eglise et qui ont mission et grâce d'état pour nous gouverner et nous distribuer la grâce. Mais retenez bien ceci, pour aujourd'hui et pour plus tard, vous en ferez plus d'une fois l'expérience : **il faut avoir des directeurs spirituels, et cependant ne pas trop compter sur eux, mais, tâcher, à force de travail et par une bonne formation, de vous rendre capables de vivre sans eux.**

Car il est toujours vrai que Notre-Seigneur se réserve directement pour Lui-même la plus belle part de la direction spirituelle des âmes qui sont à Son service ; **c'est donc toujours principalement sur Lui qu'il faut compter**, et à Lui qu'il faut s'adresser par la méditation, la prière, les lectures, l'étude sacrée, le sacrifice, dans les grandes et les petites choses.

C'est ainsi que vous vous formerez, même à travers les obstacles et la sécheresse ; alors tout ce qui ne vous sera pas nuisible vous sera utile. Pour les âmes de bonne volonté tout devient élément de formation, de sanctification, de perfection et de solidification. C'est presque le mot de saint Paul ; méditez ce mot, il vous servira. Et si vous savez ainsi profiter de votre séminaire, si vous êtes fidèle, si vous savez voir clair à ce que vous faites, vous éprouverez combien ce mot est profondément vrai (XI, 315).

VI. Si j'étais directeur spirituel des séminaristes, je ferais faire à chacun des aspirants au sacerdoce un petit recueil facile à cacher. Ils appelleraient cela leur trésor spirituel. Ce serait pour recueillir bien précieusement, mais avec parcimonie, les observations, réflexions spirituelles, résolutions, conseils, etc., qu'ils entendraient et liraient partout, principalement dans les livres des saints - les saints de l'Eglise canonisés ou béatifiés - et qui les frapperaient davantage ou qui leur seraient recommandés plus instamment comme convenant mieux, au tempérament spirituel et aux besoins de chacun.

Ils seraient libres de recueillir dans ce petit trésor ce qu'ils voudraient, chacun selon son goût intérieur ; cependant, il y aurait des choses que tous pourraient prendre. Par exemple, ils mettraient en tête, comme premier article, un chapitre intitulé : **Les promesses du Sacré-Cœur**. Ce chapitre serait un recueil des quelques paroles de Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie, par lesquelles Il déclare ce qu'Il veut faire en faveur de ceux qui auront une dévotion spéciale à Son Sacré-Cœur. J'ai copié moi-même ces passages ; je les trouve très consolants et très tentants pour la dévotion au Sacré-Cœur. Il me semble que le moyen de ce petit travail serait bon pour faire mordre et pénétrer un peu les âmes pures aux idées de la vie spirituelle et à la pensée familière des choses célestes...

Quel beau mystère que celui de former Notre-Seigneur dans les âmes, d'ouvrir les yeux sur ce qui se passe en elles à leur insu, d'y développer le sens des choses spirituelles, d'y planter la belle petite graine de la vie intérieure, puis de l'arroser, de la soigner, tout en laissant au Bon Dieu le soin de lui donner l'accroissement et de protéger toutes les périodes de son développement, jusqu'à ce que le Saint-Esprit trouve le fruit assez mûr et bon à cueillir...

Nous ne valons rien nous-mêmes ! Ayons bien le sentiment de notre misère ; mais que cela ne nous empêche pas de nous réjouir et de remercier Dieu de ce qu'Il a bien voulu nous faire comprendre et sentir un peu ce qu'Il veut, ce qu'Il fait en nous, et à quoi le travail de la grâce nous conduit (XII, 94, 95).

VII. **La sainteté sacerdotale**. Tous les hommes sont appelés à la sainteté ; c'est leur fin universelle ; mais c'est la dernière de leurs préoccupations, C'est aux prêtres de faire compensation. Où sera la Sainteté sinon chez eux ; ils doivent même être d'autant plus saints que le monde l'est moins ; d'abord afin de consoler le cœur de Dieu, puis, afin de réagir sur les pécheurs.

La sainteté, pour les prêtres, ne consiste pas seulement dans ce qui est nécessaire au salut, mais dans la destruction radicale du péché, dans la purification absolue du cœur, et dans la perfection de la vie spirituelle. Il y est obligé en raison de sa vocation, du choix et des dons précieux reçus de Dieu ; en raison de l'idéal qu'il copie ; en raison des mystères auxquels il est mêlé si directement et du rapport immédiat dans lequel il est avec Dieu.

Non seulement le prêtre doit éviter tout ce qui est mal, mais il doit purifier absolument son cœur de tout ce qui est imparfait, pour devenir digne de Jésus-Christ, prêtre éternel ; **il doit choisir toujours ce qui est plus parfait, ne rien refuser à Dieu** de ce qu'Il demande, soit qu'Il exige, soit qu'Il suggère.

Le prêtre surtout doit pleurer ses péchés comme ceux des autres ; par ses souffrances morales, ses brisements de cœur il doit expier et compenser sa vie passée, comme il doit porter sur lui-même le poids des iniquités du monde, à l'exemple de son divin Maître. Plus elles sont grandes, plus il a à porter.

Indépendamment de ses expiations personnelles, son ministère, comme prêtre, est, avant tout, un **ministère d'expiation des péchés du monde** ; toutes ses fonctions se groupent et se ramassent autour de l'oblation du sacrifice expiatoire, et ont pour but la **réparation** (IV, 353),

VIII. L'oraison, la méditation, est une des ressources essentielles et un des instruments les plus indispensables de la vie intérieure et de la piété. L'oraison, l'habitude, l'esprit d'oraison et de méditation doit faire corps avec le reste de la vie sacerdotale. Comprenez bien cette idée. La plupart des prêtres font de la méditation une action particulière qui ne se rattache pas avec le reste de leur vie et n'y a que peu d'influence. La méditation réglementaire faite, on passe à une autre affaire, à d'autres pensées...

Pas trop de livres de méditations toutes faites ! Les bibliothèques ecclésiastiques en sont inondées... Un dogme, un passage de l'Ecriture, un chapitre de l'Imitation, sont une substance autrement riche ! Ecrire des choses de spiritualité, voilà un exercice, non seulement très utile, mais souverain (XII, 304)...

XXI - L'ESPRIT SACERDOTAL EST UN ESPRIT DE PRIÈRE

Vous êtes, ô Jésus, le grand, le véritable et l'unique prêtre du monde, puisque le sacerdoce de l'Ancienne Loi n'est qu'une figure, une préparation, et celui de la Nouvelle une participation et comme un écoulement du Vôtre. Que j'aime à méditer, moi que Vous appelez à l'honneur de partager Vos fonctions, que j'aime à méditer, devant Vous, Votre sacerdoce comme source du mien et de tous les autres. Quelle grâce pour moi de pouvoir chercher et contempler en Vous non seulement le modèle des vertus qui me conviennent comme chrétien, mais le type des grandeurs auxquelles Dieu m'élève, la source des grandes choses que Dieu veut faire en moi.

Vous êtes, mon Sauveur, le prêtre de la Loi Nouvelle, le Grand Pontife de l'Evangile, le médiateur entre Dieu et le genre humain coupable et malheureux ; Vous êtes, comme dit le Prophète, **le Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech** et, comme ajoute saint Paul, Votre sacerdoce dure toujours, et toujours Vous sauvez ceux qui, par Vous, s'approchent de Votre Père, toujours Vous vivez pour intercéder en notre faveur. Vous êtes le prêtre saint, innocent, immaculé, séparé des pécheurs et placé au-dessus même des deux.

Et nous aussi, Seigneur, nous allons être des prêtres, Vos prêtres ; et, par un mystère ineffable, notre sacerdoce est d'un ordre aussi élevé que le Vôtre, puisqu'il lui est identique et c'est pour cela que nous sommes appelés d'autres Christs. Nous aussi, nous serons des prêtres pour l'éternité ; nous aussi, nous serons des intercesseurs pour nos péchés

et pour ceux du monde. Apprenez-nous donc à intercéder comme Vous, donnez-nous la science de la prière. Versez en nous Votre esprit, un esprit de prière, afin que nous devenions capables de porter Votre sacerdoce et de remplir Vos fonctions.

I. Pour nous faire une juste idée du rôle de la prière, dans le ministère de la vie sacerdotale, il faut en chercher la raison, non pas seulement dans la faiblesse de notre nature et dans la misère de notre cœur ; cette raison nous est commune avec tous les chrétiens et n'intéresse qu'indirectement le ministère ecclésiastique ; nous ne la trouverons pas même dans le besoin particulier que nous avons de la sainteté. Evidemment, le sacerdoce exige de nous une vertu personnelle proportionnée à la sainteté des mystères avec lesquels il nous met en rapport, et une telle vertu repose d'abord sur la prière ; mais ce n'est là encore qu'une raison personnelle, et le sacerdoce est un ministère public ; la nécessité de la prière pour notre propre sanctification est évidente, élémentaire ; elle n'est pas à ce titre une fonction sacerdotale, mais une disposition sacerdotale.

Pour trouver la raison de la place qu'occupe la prière dans la vie du prêtre, il faut, avec saint Paul dans son Epître aux Hébreux, remonter jusqu'à la source du sacerdoce, et nous rappeler la fin de son institution. Le ministère de la prière n'est pas seulement une de nos fonctions, une des obligations particulières à notre état ; toutes nos fonctions découlent de celle-là ; elle est la source et l'aliment de toutes les autres, et l'essence même du sacerdoce dont l'esprit est, avant tout, un esprit de prière, de médiation, d'intercession, de supplication pour le monde coupable. La religion se résume tout entière dans l’oblation d'un hommage à Dieu ; cet hommage s'explique par un sacrifice, et le sacerdoce n'est institué que sous la forme d'un ministère public chargé de faire, au nom du peuple entier, cette oblation. Tout prêtre est donc, pour ainsi dire, détaché du milieu des pécheurs, *segregatus a peccatoribus*, envoyé en ambassade auprès de Dieu, et chargé des offrandes et des prières de son peuple ; il s'arrête entre le ciel et la terre, dresse là son autel, offre là sa victime, élève la voix au nom de ses frères pour adresser à Dieu leurs supplications et leurs hommages. Voilà l'idée du sacerdoce d'après saint Paul : *Ut offerat dora et sacrificia pro peccatis*.

Oh ! que voilà bien le sacerdoce de Jésus-Christ, sacerdoce mystérieux et ineffable dont saint Paul lui-même se déclare impropre à décrire les fonctions et à calculer la vertu : *De quo nobis sermo grandis, et ininterpretabilis ad dicendum* (Hebr., V, 11)...

Le prêtre porte avec son Maître le fardeau de la prière publique ; son ministère est un ministère de supplication ; l'esprit de son état est avant tout un esprit de prière ; son ministère est un ministère de supplication ; il est lui-même un médiateur, un intercesseur, un suppliant, une âme en prière pour le salut du monde. Il est le successeur du Christ et, par sa prière, un autre Christ, un vrai rédempteur, la réconciliation du monde dans le temps de la colère de Dieu. Placé sur la sainte montagne de l’autel, il offre l’hostie eucharistique en union avec celle de nos louanges et de nos supplications : *Hostiam laudis, hostiam vociferationis* ; lui aussi, pousse vers Dieu un cri, le grand cri de miséricorde, de repentir et de réparation : *Preces, supplicationesque cum clamore valido et lacrymis*. Il devient, par l'exercice de ses fonctions de suppliant, le milieu de l'Eglise au nom de laquelle il offre sa victime, le point central de la religion où toutes les prières du monde viennent aboutir pour monter vers Dieu, comme aussi toutes les grâces de Dieu viennent s'amonceler dans ses mains pour se répandre dans le monde.

Du côté de Dieu, le prêtre représente les hommes pour L'apaiser en leur faveur ; et, du côté des hommes, il représente Dieu pour leur apporter Sa réponse. Quel ministère divin ! Est-ce que la langue peut espérer d'en exprimer l'excellence, quand saint Paul lui-même, après avoir fait l'exposé le plus beau, le plus complet, le plus élevé de la doctrine du sacerdoce, pousse comme un cri de douleur et de découragement, pénétré qu'il est des choses qu'il sent et de l'insuffisance de son langage inspiré pourtant de Dieu (Hebr., XV, 14).

II. Voilà ce qu'est le prêtre comme médiateur dans ses fonctions de prêtre et en dehors même de ses fonctions d'apôtre. Mais si nous le considérons maintenant dans ses rapports avec le monde, avec les âmes, sa fonction est encore la même, et la prière n'y tient pas une moindre place.

A jeter un simple regard sur notre société actuelle, il est trop évident que l'esprit de l'Evangile, esprit de foi et de soumission à Dieu, esprit de religion et de prière, s'en va lambeau par lambeau. – Quand même le monde en aurait fini avec l'Evangile, c'est chez le prêtre que les vertus évangéliques et surtout l'esprit de prière, devraient trouver un refuge et produire leur fruit. Mais non, le sacerdoce a reçu, par le testament de Jésus-Christ de meilleures promesses ; **le prêtre est le sel de la terre, et c'est pour lui une obligation théologique d'espérer qu'avec la grâce de Dieu, son ministère peut produire encore des fruits de salut et même des fruits de conversion ; c'est dans ce but qu'il travaille.**

Or, si nous avons la moindre notion de l'ordre surnaturel et de la manière dont les choses s'y passent, nous comprendrons que la vertu de l'apostolat ne vient ni de la parole humaine, ni de la force de l'éloquence, ni de la science profane qui n'a pas grand'chose à faire ici, pas même de la science sacrée, bien qu'elle soit, selon les règles ordinaires, la condition de l'esprit sacerdotal et la matière exclusive de l'apostolat, pas même de la vertu personnelle, quelque majeure que soit son importance.

L’apostolat, pour devenir fécond et produire Jésus-Christ dans les âmes, doit être fécondé lui-même par la prière et trouver dans la prière son aliment et sa vertu surnaturelle. Cet esprit de prière est donc déposé en nous, non pas seulement comme dans son dernier refuge, mais il y est mis comme en réserve, pour en sortir, au jour du ministère, transformé en un esprit apostolique, et **repartir, comme au temps des apôtres, à la conquête du monde**.

Quand le prêtre n'aurait pas d'éloquence, pas de science humaine, pas de littérature, pas de poésie, ce serait vraiment dommage ; mais enfin il y a moyen d'être encore un apôtre en manquant de tout cela. Quand même il n'aurait aucune teinture des belles connaissances dont le monde fait grand cas, qu'il sache seulement, comme saint Paul, Jésus crucifié, c'est-à-dire qu'il ait une conviction ardente et profonde des vérités de la foi, qu'il possède l'esprit de l'Evangile, qu'il sache que son ministère est un ministère de supplication, qu'il sache prier, et unir sa prière à celle de Jésus-Christ ;

et tout le reste sera bien peu de chose. Sa prière sera toujours sa grande fonction, la grande ressource de son ministère, et le principe de la fécondité de son apostolat.

S'il parvient à jeter dans des cœurs endurcis un germe de foi, s'il convertit des âmes, c'est parce qu'il aura prié ; s'il sanctifie des âmes déjà chrétiennes, c'est parce que sa prière, la prière publique, unie au sacrifice et à la prière de Jésus-Christ, a trouvé le chemin du ciel et en est redescendue pour se répandre, par lui et souvent à son insu, dans les âmes.

Nous entendons dire parfois qu'un bon laïque peut plus qu'un prêtre pour le bien des âmes. Rien n'est plus contraire à l'Evangile et plus opposé à l'idée chrétienne du sacerdoce ; rien n'est plus subversif de l'ordre établi de Dieu dans sa religion et de la forme sur laquelle Jésus-Christ a fondé l'Eglise. Quels que soient les préjugés du monde à l'endroit de la parole et de l'influence du prêtre, quelle que soit, en apparence, l'impuissance de sa prédication, c'est toujours lui qui est le sel de la terre, son sacerdoce est toujours celui de Jésus-Christ, et le sacerdoce de Jésus-Christ est toujours la source de toute conversion et de toute grâce ; toute distribution des bienfaits de l'ordre surnaturel est toujours centralisée dans ses mains et soumise à son pouvoir. Par la divine vertu que le sacerdoce de Jésus-Christ lui confère, il sort de toutes ses actions, de toutes ses paroles, comme une atmosphère de piété, un parfum de prière, une bonne odeur de Jésus-Christ - le mot même est de saint Paul – il se répand, de toute sa vie, une véritable odeur de Jésus-Christ qui embaume autour de lui, et qui a pour effet d'inspirer aux âmes l'amour de l'Evangile et de leur indiquer le chemin du ciel. Il sauve les âmes, non pas malgré lui, mais pour ainsi dire à son insu, sans s'apercevoir de ce qu'il fait pour elles et des grâces qui leur arrivent par son organe ; **il les conduit au ciel en y allant lui-même**, il prépare leur salut et, en même temps, tout en s'oubliant lui-même, il achevé le sien sans y penser, et il se prépare à lui-même la plus belle et la plus glorieuse des récompenses, le ciel des prêtres, la récompense des apôtres (V. 196-202).

XXII - L'ESPRIT SACERDOTAL EST UN ESPRIT DE PÉNITENCE ET D'EXPIATION PUBLIQUE

I. La Rédemption de Jésus-Christ, pour rétablir, entre le ciel et la terre, les rapports que le péché avait rompus, devait nécessairement commencer par une expiation du péché, et la prière du genre humain devait nécessairement prendre le caractère de pénitence et s'exprimer par un sacrifice capable, de marquer le repentir de l'homme, et d'offrir à Dieu une compensation. C'est pourquoi Jésus-Christ, comme prêtre de la loi nouvelle et médiateur entre Dieu et les hommes, ne s'est pas contenté d'offrir à Dieu des prières et des supplications ; Il a ajouté Ses larmes et Son sang ; ou plutôt Sa prière a pris la forme qui convient à un pénitent, la forme d'expiation, la forme du sacrifice. Tout en se faisant prêtre pour prier, Il se faisait, du même coup, victime pour s'immoler, et pour offrir, par l'effusion de Son sang et l’oblation de Sa vie, la compensation, l'expiation publique du péché. Sans avoir connu le péché en lui-même, Il en a pris la ressemblance, afin d'en porter la peine (I Corint., V, 21 ; Heb., IV, 15). Ce ministère de pénitence a même rempli toute Sa vie où nous ne voyons que larmes et souffrances ; et enfin toutes ces expiations viennent aboutir, prendre leur achèvement et leur perfection dernière dans le sacrifice de la croix qui est, pour ainsi dire, la conclusion logique et nécessaire, le digne couronnement d'une vie pénitente et vouée à l'expiation du péché.

Or, la vie de Jésus-Christ est le type sur lequel a été institué le christianisme ; le ministère de Jésus-Christ est la règle du nôtre, ou plutôt le nôtre c'est le Sien ; et ainsi notre sacerdoce est devenu dans le Sien une institution de pénitence publique. Pour accomplir notre ministère de médiateurs et de propitiateurs entre Dieu et le monde, il ne nous suffit plus de prier, de supplier, d'offrir des hommages et des sentiments ; il nous faut **des larmes, du sang, des sacrifices**. Successeurs de Jésus-Christ, héritiers de Ses fonctions, nous sommes des pénitents publics. Aussi, la raison de notre pénitence, à nous, n'est pas seulement dans nos péchés. Quand nous n'aurions pas de péché nous-mêmes, quand nous serions aussi purs que Jésus-Christ, en ambitionnant le sacerdoce, nous nous consacrons pour toujours à des fonctions douloureuses, à un **ministère de gémissement et de repentir**. Il est vrai, nous sommes pécheurs par nous-mêmes, et, par conséquent, pénitents pour notre propre compte, et offrant à Dieu nos expiations pour nos péchés en même temps que pour ceux des autres (Hebr., v, 3). Mais, en dehors même de nos fautes, nous devons porter la peine des crimes du monde, comme notre Sauveur a porté celle des apôtres et s'est constitué Pontife et Victime en même temps pour l'expiation des péchés du peuple et du genre humain tout entier (Ibid., II, 17 ; IX, 23). Nous aussi, nous sommes, comme Lui, **voués au ministère de la pénitence publique** ; et le bénéfice de notre expiation est porté, dans les jugements de la justice et de la miséricorde de Dieu, au compte de tous les pécheurs, dont le sort est entre nos mains.

D'abord nos fonctions se résument en celles de Jésus-Christ dans l'immolation d'une victime et dans l'oblation du sacrifice, reproduction et continuation de celui du Calvaire et auquel tout se rapporte dans le christianisme. Le sacerdoce chrétien est institué pour le service de l'autel, et l'autel est fait pour le sacrifice, et le sacrifice est le point central du culte chrétien ; tout le reste, dans la religion, est fait pour entourer, relever, compléter le sacrifice, pour exprimer la vertu qu'il possède de purifier le monde et d'apaiser la colère de Dieu.

Mais, d'un autre côté, comme toute la mission de Jésus-Christ a été une mission d'immolation, de souffrances librement choisies en esprit de pénitence ; comme toutes Ses actions étaient la préparation de Son dernier sacrifice, comme toute Sa vie a été le commencement, le rituel, pour ainsi dire, de Son oblation suprême ; de même aussi toutes, les actions du prêtre doivent s'harmoniser avec cet acte suprême et final du sacerdoce ; la loi de l'expiation publique doit absorber tous ses mérites, diriger toutes ses intentions, régler toute sa conduite et faire de sa vie une vie suppliante, pénitente, immolée.

L'oblation du sacrifice eucharistique est la grande fonction sacerdotale ; cette oblation ne doit pas être isolée, solitaire, et comme dépaysée dans notre vie ; tous nos sacrifices particuliers et secondaires doivent s'unir à elle et tirer d'elle toute leur valeur ; toute notre conduite, toutes nos actions doivent s'inspirer d'elle, pour exprimer le repentir du genre humain résumé et comme ramassé dans notre cœur, et pour concourir, avec la grâce de Jésus-Christ, à la Rédemption du monde.

II. Ce caractère de pénitence publique est essentiel au sacerdoce et s'exercera dans l'Eglise aussi longtemps que le sacrifice de Jésus-Christ sera renouvelé par l'Eucharistie, et que Son sang sera répandu sur les âmes par les mains des prêtres. Mais il doit s'exprimer **davantage à une époque où l'Evangile est plus méconnu**. Plus l'esprit chrétien, esprit d'immolation et de crucifiement, diminue autour de nous, plus est impérieuse pour nous la nécessité de **réagir contre ce refroidissement général**, par la pénitence et l'expiation. C'est par ce caractère que le sacerdoce doit se révéler au monde aujourd'hui ; c'est là qu'est sa ressource, c'est par là qu'il faut espérer de produire quelques fruits. Si, comme Jésus-Christ, nous portons les péchés du monde, plus les péchés se multiplient, plus le poids que nous avons à porter est lourd ; en recevant le sacerdoce, nous avons à porter sur nos épaules un fardeau dont les autres ne veulent plus, nous avons des larmes à répandre surtout pour ceux qui, ayant péché, n'en répandent plus.

Nous accusons souvent les crimes et l'impiété du siècle. Le mal est profond en effet ; et nous avons raison d'en gémir. Rappelons-nous toutefois que le sacerdoce a, de notre temps comme du temps des Apôtres, les fonctions et la responsabilité de médecin au milieu d'une société malade. Il ne suffit pas de constater et de déplorer le mal, il faut trouver le remède ; et **le remède, il est en nous, parce que nous sommes le levain et le sel de la terre, parce que l'esprit du christianisme, qui est un esprit de renoncement et de crucifiement**, de suite de Jésus-Christ dans le chemin de la pénitence, s'est réfugié en nous. Nous sommes appelés, chacun pour notre part, à régénérer et à guérir le monde ; pour le guérir, **il faut commencer, comme Jésus-Christ, par expier ses crimes, et c'est nous qui sommes chargés de cela**.

III. Transportons-nous d'avance, par la pensée, par la méditation, dans ce champ fertile des âmes qui s'étend autour de nous à perte de vue ; voilà pourtant où nous allons être jetés bientôt ; c'est dans un coin de ce champ que nous serons placés, pour défricher, arracher, semer et planter au profit de l'Evangile. Peut-être notre moisson sera bien médiocre ; si elle est nulle, ce peut être malgré nous sans doute ; demandons-nous pourtant si nous avons commencé, comme Notre-Seigneur au désert, par la pénitence et l'expiation, et si notre ministère est, comme le Sien, un ministère d'expiation publique.

Evidemment, notre courage ne doit pas devenir de l'indifférence et une sorte de résignation déplorable à notre mal. Nous sommes toujours le sel de la terre : *Quod si sal evanuerit*...

Quand la vue de l'impiété du monde et de l'endurcissement des cœurs affaiblit notre courage, retrempons-nous dans la méditation du ministère de Jésus-Christ, comme ministère de prière et de pénitence ; prions du moins comme Jésus-Christ, *cum clamore valido et lacrymis* ; pleurons du moins, désolons-nous de ce qu'il nous faut voir, gémissons sur l'abandon de la loi de Dieu, n'en prenons jamais notre parti ; ne nous endormons pas en tachant de nous distraire et de nous consoler sur des occupations étrangères, futiles, ou, en tout cas, de deuxième ou de troisième ordre, et en nous disant, par mode de consolation, qu'après tout, nous n'en sommes pas la cause, et que c'est partout la même chose.

Nous avons, comme prêtres, une responsabilité terrible ; nous sommes des hommes publics, nous répondons de nos frères ; toutes les âmes font, pour ainsi dire, partie de la nôtre, et leurs péchés ne nous sont pas étrangers, quand même nous ne l'avons pas voulu. Nous sommes des pénitents publics, nous expions, sur notre chair, avec nos fautes, des péchés qui ne sont pas les nôtres ; **il faut donc que notre pénitence redouble en proportion des crimes du monde, et nous ne pouvons espérer la conversion des coupables que quand la compensation du péché aura été payée.**

Rappelons-nous que le ministère auquel nous sommes appelés, a sa source au pied de la croix, dans celui de Jésus-Christ, et que notre pénitence, comme celle de Jésus-Christ, et en union avec elle, est, du côté de Dieu, la rançon des âmes, et, du côté du monde, le principe de retour des âmes à l'Evangile, et l'espérance du règne de Dieu (V, 200-210).

IV. Si **notre vie est vouée à la pénitence et au sacrifice**, et si nous ne pouvons avoir la paix du cœur autrement, il y a quand même pour nous de doux moments et d'ineffables compensations. Car, même au point de vue du bonheur terrestre, nous avons choisi la meilleure part ; et si nous avions calculé avec des pensées naturelles, en embrassant le sacrifice pour nous, nous serions encore dans le vrai.

Au début de notre carrière sacerdotale, au seuil d'une **vie de pénitence et de renoncement**, si le principal élément de notre vie est le sacrifice, il n'en est pas le partage exclusif. Il y a aussi pour nous **des jours de lumière et de transfiguration, des heures de consolation et d'espérance** ; chose remarquable, elles viennent après les moments de trouble, de tentation et d'épreuve, courageusement et généreusement supportés, comme un soleil splendide vient surtout à la suite des orages.

Ces moments, acceptons-les avec reconnaissance, quand Dieu nous les envoie ; mais ne demandons pas trop à les prolonger. Volontiers nous dirions avec l'Apôtre : *Domine, bonum est nos hic esse* ! Mais, non, la lumière disparaît bien vite, et nous nous retrouvons en face des réalités de la vie, de ces terribles réalités au milieu desquelles nous serions si faibles, si la main de Dieu ne nous soutenait. La plus réelle et la plus sérieuse transfiguration se fait toujours par la grâce intérieure et sanctifiante qui est invisible.

Laissons nous donc aller à l'effusion de nos sentiments, quand arrivent ces moments bénis ; profitons de ces moments précieux avec joie mais avec prudence, nous rappelant qu'avant tout notre vocation nous voue à la pénitence, que la consolation, en cette vie, ne peut pas être de durée, qu'il faudra bientôt quitter le Thabor pour le Calvaire, et la Transfiguration pour la Passion. Toutefois, au moment de la tristesse, ne perdons pas l'espérance ; un jour viendra où la transfiguration sera éternelle et où les joies n'auront plus de bornes dans la durée ni dans la grandeur ; ce jour, c'est à nous de le préparer par notre esprit de pénitence et de détachement. Notre récompense n'est pas de ce monde, disons-nous avec saint Bernard : *Si labor terret, merces invitet* (V 91).

XXII - L'AFFADISSEMENT DES VOCATIONS SACERDOTALES

Seigneur, quand Vous nous faites, dans l'Evangile, le tableau des maux de Votre Eglise, le premier dont Vous nous parliez, et qui est sans doute la source des autres, c'est **la désolation entrée dans le lieu saint**. N'est-ce pas **pour nous**, mon Dieu, que Vous ajoutez que celui qui lit comprenne.

Oui, mon Dieu, je la lis et je commence à la comprendre, cette parole ; je comprends d'abord en quoi elle s'applique aux autres et comment elle a, dans le monde, sa réalité ; mais je comprends aussi qu'elle s'applique à moi d'abord, et qu'ici comme partout, ce qui est écrit est écrit pour moi. Je comprends qu'étant appelé au sacerdoce et devant entrer dans le lieu saint, **je puis devenir la consolation ou la désolation de Votre maison**.

Ouvrez-moi, Seigneur, ouvrez-moi Votre Evangile, afin que je sache le lire et le comprendre ; remplissez-moi de Vous-même et de Votre Esprit, afin qu'averti des dangers qui m'attendent, je n'aille pas y succomber et grossir le nombre de ceux qui sont entrés dans Votre maison pour la désoler.

I. Les malheurs de l'Eglise, dit Notre-Seigneur dans l'Evangile, commencent, par l'abomination de la désolation dans le lieu saint. **Le lieu saint, c'est le sacerdoce** ; la désolation qui le remplit, ce sont les péchés ; Notre-Seigneur a un mot plus énergique : les abominations auxquelles, nous, prêtres, nous pourrions arriver en perdant l'esprit de notre état.

La première de ces désolations de l'Eglise par le sacerdoce, c'est donc **le dépérissement ou l'affadissement des vocations sacerdotales. Notre vocation est identique, dans son origine, dans sa nature et son but, à celle de Jésus-Christ** ; elle vient de Dieu, elle a pour objet le même sacerdoce ; elle a le même but, la sanctification des âmes.

Il faut, par conséquent, qu'à l'exemple de la vocation de Jésus-Christ, notre vocation soit vraiment inspirée par des vues sacerdotales. Une vocation sacerdotale se compose de sacrifice, de renoncement au monde et à nous-mêmes, de piété, d'élans vers Dieu et vers les choses saintes avec lesquelles notre état nous met en rapport. La piété sacerdotale se nourrit d'abord de Dieu ; l'amour de Dieu, de sacrifices. Sacrifices partout dans le sacerdoce : du côté de soi-même ; du côté du passé et de l'avenir ; du côté des désirs et des espérances ; du côté des jouissances et des affections, même malgré les entraînements du cœur. Il faut qu'on respire, autour de nous, ce parfum de sacrifice, cet air de passion vaincue qui est le caractère distinctif et la bonne odeur du sacerdoce. C'est à ces conditions que nous serons, comme Dieu le veut, l'ornement, la lumière et la consolation de l'Eglise.

II. Or, n'est-il pas vrai que si l'Eglise est, aujourd'hui, livrée à des souffrances exceptionnelles par l'infidélité, la trahison, la perversité d'un grand nombre de ses enfants, **sa première désolation vient du sacerdoce et de la perte trop commune de l'esprit sacerdotal** ? Non seulement les vocations se raréfient et trop souvent avortent par la faute des hommes, mais celles qui vont à bonne fin, trop souvent s'affadissent et vont à la glace. Nous sommes peu nombreux, il est vrai, mais en quantité nous dépassons les apôtres ; si en qualité nous étions plus près d'eux, si nous devenions de vrais prêtres, que ne ferions-nous pas ?

L'esprit du siècle gagne de proche en proche, et menace le sanctuaire. Il y a, autour de nous et jusque dans nos rangs, dans nos cœurs bien souvent, des idées de jouissance, de repos, de lucre, de gloire, d'ambition, de plaisir, de bien-être surtout, d'un petit bien-être mesquin et terrestre ; idées bien dangereuses, subversives et dissolvantes de l'esprit sacerdotal.

Qu'il est rare, mon Dieu, cet esprit sacerdotal, ce feu sacré du sacerdoce, avec lequel les Apôtres ont sauvé le monde et sans lequel on n'arrive à rien de bon ; cet amour pur et dévoué de l'Evangile et de Jésus-Christ ; ces vues élevées et détachées qui ne viennent pas de la nature, du talent, de la science, mais du cœur vraiment plein de l'Evangile et qui sont l'aliment de la piété et la force du zèle. Où est-elle cette sève sacerdotale, sans laquelle on ne peut ni aimer son ministère, ni s'en servir pour se sanctifier soi les autres ?

Il est trop vrai, tout cela diminue, et l'esprit sacerdotal s'en va bien vite dans un cœur qui ne s'est pas, dès le temps de la préparation, solidement trempé dans la piété et rempli de l'Evangile. Il est temps de nous le dire à nous-mêmes, pour nous juger et nous ranimer ; **l'esprit du siècle nous gagne, la désolation entre dans le sanctuaire** ; cet état d'affaiblissement des vocations est plus fatal à l'Eglise que la persécution même, et **l'œuvre sacerdotale est bien plus souvent et bien plus puissamment perdue par des prêtres mauvais ou négligents que par des ennemis du dehors, impies ou persécuteurs.**

III. Or, il est certain qu'on en arrive là, même avec une vraie vocation, plus facilement que nous ne pensons. Il est certain, de bons prêtres pleins d'expérience, de ferveur et de zèle nous le disent, qu'au bout de quelques années de cure, on a souvent perdu son ardeur ; le milieu où l'on se trouve, dans nos populations froides et mortes, conduit là presque fatalement, si on n'est pas bien ancré dans sa vocation et rempli de l'Evangile. C'est le feu jeté au milieu de la glace ; il faut que l'un des deux l'emporte. Otez de notre cœur l'Evangile, le ministère qui devrait nous sanctifier nous dessèche, nous affadit, nous refroidit ; c'est un mélange réfrigérant qui nous glace malgré nous ; tandis que, pour un vrai prêtre, toutes les fonctions du sacerdoce sont sanctifiantes et dans toutes il trouve le profil de son âme.

Pensée effrayante qui nous répugne en ce moment et qui, cependant, est appuyée sur des expériences nombreuses : il est possible, il est facile, et il arrive souvent qu'un prêtre qui, au début de son ministère, était rempli de bons désirs et tout animé du feu sacré, qui déplorait même, comme nous le faisons en ce moment, la froideur des autres, s'éteigne en peu de temps, s'attiédisse peu à peu, et perde toute son ardeur ; il est possible même, et il y en a trop d'exemples, qu'un prêtre, pieux d'abord et plein de bonnes intentions au début de sa carrière sacerdotale, devienne un pécheur et même un mauvais prêtre. Mais ne supposons pas ce malheur, el ne redoutons que de sentir l'esprit de notre vocation faiblir et s'éteindre en nous. Mon Dieu, n'est-ce pas assez effrayant de se dire que dans dix, dans vingt ans, beaucoup d'entre nous, du moins un petit nombre, quand ce ne serait qu'un seul, mais certainement quelques-uns, après avoir commencé

par un peu de ferveur sincère, seront devenus, par leur faute, des prêtres tièdes et fades, plusieurs auront peut-être perdu complètement l'esprit de leur vocation ! Et s'il en est ainsi pour celui qui a commencé avec un peu de ferveur, que sera-ce de celui qui commence sans piété et qui, dès le temps de sa préparation, n'a jamais eu rien dans son cœur, et n'a travaillé à y rien mettre ?

Et maintenant, que dire, si c'est au séminaire même qu'on a perdu son ardeur, si on arrive au bout de sa préparation, blasé, attiédi, ayant perdu le peu de feu intérieur dont on était animé en y entrant, ayant perdu ces projets, cet idéal, ces rêves de zèle et de sainteté, qui étaient peut-être des illusions, soit, mais qu'on n'a pas remplacés par des réalités ? Quel malheur, quel avenir ! Oui, quelle désolation qu'un cœur sacerdotal sans piété, sans pureté, qu'une âme de prêtre sans dévouement, sans zèle, sans abnégation : désolation pour l'Eglise et désolation aussi pour lui ; quel triste avenir s'ouvre devant lui. Avec sa vie de sacrifice, qu'il sera exposé, qu'il sera malheureux ! S'il n'est pas pieux, il est comme un voyageur sans provisions dans le désert ; car sans la piété, sans Jésus-Christ pour compagnon et pour soutien, le sacerdoce est un désert, puisqu'il nous condamne à une solitude complète, à un isolement perpétuel ; sans la piété, un cœur sacerdotal doit être bien malheureux, puisqu'il a renoncé à toutes les jouissances du monde, sans accepter leur compensation.

IV. La conclusion pratique ne doit pas être qu'il faut se décourager et tout abandonner. Si nous avons au cœur un peu d'amour de Dieu, et dans l'âme un peu de générosité, il faut bien vite, pendant qu'il en est temps, chercher le remède, nous l'avons sous la main. Si tant d'autres sont tombés ou se sont laissé attiédir avant nous, ce n'est pas que la grâce de Dieu leur ait manqué ; c'est qu'ils ont, en quelque chose, manqué à la grâce, surtout aux grâces de la préparation qui leur étaient données au séminaire ; c'est qu'ils ont oublié ou négligé de se tremper fortement de l'esprit du sacerdoce, et de se remplir de l'Evangile. Peut-être ils avaient de la piété, mais une piété creuse, sentimentale, sans solidité ni aliment ; leurs désirs étaient bons, mais vagues, pas précisés par des résolutions fortes, et surtout fécondés par la doctrine, selon le mot de saint Paul : *In omni patientia et doctrina* (II Tim., V, 2) ; la patience, c'est l'ensemble de toutes les vertus couronnées par la persévérance ; mais la doctrine, c'est le sel au moyen duquel on les conserve et on en augmente la saveur. Ces bons désirs dont ils étaient remplis, venaient d'un certain feu inhérent à la jeunesse et qui passe avec elle quand vient l'épreuve, mais non pas de l'Evangile. Or, c'est de l'Evangile qu'il aurait fallu se remplir ; car la jeunesse passe, mais l'Evangile demeure. Leur temps était occupé sans doute, mais à je ne sais quelles études profanes, quelles sciences plus ou moins étrangères au sacerdoce, sciences utiles, peut-être même nécessaires et qu'il fallait étudier, mais qui n'ont ni la vertu, ni les promesses de sauver le monde, et auxquelles il ne faut pas attacher son cœur, parce que **notre cœur appartient à l'Evangile. L'Evangile a droit à toutes les ressources de notre âme ; lui seul a la mission de sauver le monde.**

Que le temps du séminaire est donc précieux ! Gardons-nous bien de le perdre à aucun point de vue ; cette perte serait irréparable. Nos devoirs actuels ont une raison d'être intime, surnaturelle, fondée sur les besoins immenses et lamentables du monde et de notre âme, sur des nécessités que nous apprécierons plus tard. En attendant, sachons que chaque moment perdu compromet, plus encore que nous ne le pensons, notre vocation et fait une brèche a notre avenir sacerdotal. Remplissons-nous bien de l'Evangile par les études qui sont de notre état ; travaillons au jour le jour, *age quod agis*, sans souci du lendemain, mais sans rien perdre de ce qui nous est donné aujourd'hui comme élément de notre préparation : Etude, prière, méditation, travail sur nous-mêmes, union à Dieu, sacrifices de détail ; nous rappelant bien que chaque négligence dans le présent a son terrible contrecoup dans l'avenir et dans l'éternité, et que nous faisons en ce moment nos provisions pour toute une vie où il y aura de grands dangers, des besoins immenses et une incommensurable dépense de ressources (V, 323-329).

XXIV - L'AFFADISSEMENT DU ZÈLE SACERDOTAL

Vous m'avez choisi, o mon Dieu, pour être l'ornement et la consolation de Votre Eglise, non seulement par ma piété, mais encore par mes œuvres en moi-même et dans les autres ; Vous m'avez appelé au sacerdoce non seulement pour **Vous servir et me sanctifier moi-même, mais encore pour être l'instrument de Votre Evangile, l'agent de Votre gloire et du salut du monde.** Je sais les besoins immenses de Votre Eglise : *Messis quidem multa*, el combien peu nombreux Vos ouvriers : *Operarii pauci*. Et quand je me demande ce que je suis pour entrer dans Vos travaux, je suis effrayé et comme écrasé par la disproportion de mes forces avec l'œuvre qu'il me faut entreprendre. Oh ! que bien facilement et bien vite, une fois dans le saint ministère, mon zèle, à moi aussi, arriverait à s'affadir, que je deviendrais volontiers indifférent aux progrès ou aux insuccès de Votre Evangile ! que j'aurais bientôt fait de prendre mon parti du triste état des âmes ! Relevez mon cœur, o mon Dieu, remplissez-le du feu de votre amour, et ne permettez pas que ce feu s'affaiblisse en moi. Surtout, montrez-moi comment je puis, dans le présent, travailler pour l'avenir à consolider mon zèle et à le rendre persévérant, inextinguible, vraiment apostolique et à ne mériter jamais cette malédiction effrayante : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter*.

I. Source de notre mission comme apôtres, et idée de l'apostolat comme fonction sacerdotale.

Notre vocation nous fait apôtres, en même temps qu'elle nous fait prêtres ; elle nous consacre à un **ministère de zèle et d'évangélisation**, en même temps qu'à des devoirs de sanctification personnelle et de piété. Or, le zèle apostolique n'est pas séparable de la piété sacerdotale ; ils ont la même source ; le zèle, c'est l'amour de Dieu à sa plus haute puissance, et l'amour de Dieu c'est le fond même de la piété ; le zèle, par conséquent, c'est la piété, mais la piété à l'état de flamme dans un cœur sacerdotal, la piété en tant qu'elle cherche, tout naturellement et comme d'instinct, à se répandre, à jaillir du cœur où elle a son foyer ; c'est une nécessité du cœur sacerdotal qui le pousse à propager son ardeur et à ouvrir la porte au feu qui le dévore, pour que ce feu se répande au dehors et enflamme les autres. Il est donc impossible que la piété sacerdotale s'affadisse sans que le zèle s'éteigne ; si le zèle s'affaiblit, c'est que la piété n'est pas vive ; et il

est impossible de supposer le zèle sacerdotal dans un cœur, sans que la piété en soit la source et lui serve de soutien et d'aliment.

Or, c'est encore une des plus grandes désolations de l'Eglise, si le zèle apostolique s'affaiblit ou tend à disparaître. **Dieu qui n'a pas besoin des hommes dans Ses œuvres, a voulu que l'Eglise eût besoin du zèle de ses prêtres pour la sienne, et que le succès de l'Eglise fût subordonné à ce zèle et en proportion de l'esprit apostolique de ses ministres.** Il est vrai que les difficultés produites par l'indifférence sont immenses, et que l'œuvre d'évangélisation confiée au prêtre est grande, laborieuse, pénible, impossible même, à juger humainement. Mais il est vrai aussi qu'après quelques essais, souvent infructueux parce qu'ils sont peu durables, le zèle du pasteur s'affaiblit généralement bien vite, et qu'après quelques années, quelques mois, hélas ! quelques semaines de lutte, son ardeur s'éteint, son zèle se déflore, son cœur se décourage. Il en vient facilement à se résigner, à s'habituer même au triste état des âmes, et à se composer, au milieu du spectacle navrant de l'irréligion universelle, **une apathie, une indifférence qui sont bien la désolation du lieu saint, et qui ouvrent la porte à toutes les abominations,** un bien-être où il se console de ses illusions perdues et du mal dont il est témoin.

II. Dangers pour nous d'en venir là, et moyens d'action qui nous restent.

A juger humainement et sur l'expérience de bien des prêtres qui nous ont précédés dans la carrière, voilà ce que plusieurs d'entre nous seront dans quelques années. Quelles raisons avons-nous de croire le contraire ? Nous aussi, nous serons exposés à ce danger et jetés au milieu d'un monde bien refroidissant, et nous ne saurions faire pour ce temps-là une provision de zèle trop abondante. Du reste, ces dangers ont beau être grands, ils ne sont insurmontables que pour ceux qui veulent bien ; dire le contraire, ce serait faire injure à la grâce de Dieu.

L'exercice des fonctions pastorales est aujourd'hui bien pénible et aride, dangereux même, c'est vrai ; mais on entend quelquefois émettre, même dans les rangs du sacerdoce, des propositions qui tendraient à prouver plus encore, à prouver qu'il est impossible ou fatalement stérile, et que c'est l'Evangile qui s'est affadi et qui a perdu sa vertu.

Or, c'est nous qui nous affadissons ; **la principale difficulté vient de nous**, de ce que notre zèle s'en va ; cela vient de ce qu'il n'est pas solide, de ce qu'il n'est qu'un sentiment humain, une impression, un feu léger, un feu de paille provenant d'une certaine ardeur de jeunesse et qui passe avec la jeunesse, de ce que nous lui donnons pour aliments non pas des principes surnaturels, mais des considérations naturelles, pour agent la parole humaine, et pour moyen d'action de pauvres petites industries de deuxième, de vingtième ordre, et non pas le grand moyen fondé par Jésus-Christ, c'est-à-dire l'Evangile étudié à sa source, pendant le temps et dans les études du séminaire.

Il est vrai, nous sommes peu nombreux, de moins en moins nombreux, et rien n'annonce que le nombre des vocations doive tendre à s'accroître ; c'est là un des signes malheureux du temps actuel ; mais si nous savons nous remplir de l'Evangile, les vertus et le zèle valent mieux que le nombre des hommes chargés de le porter au monde, il est vrai encore, nos moyens d'action sont petits en proportion de ce qu'il y aurait à faire ; mais, après tout, ils sont les mêmes que ceux des Apôtres, et si nous comparons notre situation à la leur, au point de vue des difficultés à vaincre, l'avantage est peut-être pour nous. Nous portons, imprimé dans nos âmes, le même sacerdoce, un sacerdoce si efficace, et qui agit sur les cœurs à la façon de celui de Jésus-Christ.

On entend dire quelquefois qu'un bon laïque peut faire plus de bien qu'un prêtre : quel blasphème ! C'est nier la vertu du sacerdoce et l'utilité de l'œuvre de Jésus-Christ. Nous avons, avec le même sacerdoce, les mêmes sacrements dans nos mains, le même Rédempteur sur l'autel ; les mêmes vertus nous sont possibles pour aider notre ministère ; nous sommes consacrés à des fonctions, à des occupations dont plusieurs sont un danger et qui peuvent être dissipantes ou affadissantes pour celui qui ne s'est pas bien préparé et bien rempli de l'esprit de son état ; mais en elles-mêmes, pour celui qui a vraiment cet esprit, elles sont instructives, méritoires et sanctifiantes.

III. **Grande ressource du zèle, l'Evangile**.

Et puis nous avons, comme les Apôtres, le grand et universel moyen auquel a été promise la conquête du monde, **l'Evangile qui ne s'affadit pas**. La parole de Dieu que nous portons, tout comme eux, n'est pas plus inefficace, et nous la retrouvons toujours dans l'Eglise aussi vive et aussi féconde. Car l'Evangile est, comme dit saint Paul, la vertu de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient. Quel mot : la vertu de Dieu, la force de Dieu ! Et nous en sommes dépositaires, el nous nous disons impuissants. Ce n'est pas la parole de l'homme, quelque belle et ornée et habile qu'elle soit ; c'est la parole de Dieu qui a seule la promesse et la vertu de toucher les cœurs et de sauver les âmes ; parole vive et efficace qui, perlée par le zèle, fécondée par la piété, animée par la conviction et confirmée dans son autorité par l'exemple d'une vie sainte, pénètre les cœurs même à leur insu et malgré eux, comme un glaive à deux tranchants ; parole pénétrante qui finit toujours par atteindre l'âme et touche nécessairement, parce qu'elle porte en elle-même sa vertu qui est infinie et le principe de son efficacité, et qu'elle produit la foi dans les âmes, un peu à la manière des sacrements : *Verbum Dei quod operatur in nobis... Fides ex auditu, auditus per verbum Christi* ; parole que Jésus-Christ appelle la semence, et qui, en effet, produit toujours quelque chose, même quand ses fruits, pour l'humiliation du prédicateur, ne se montrent pas immédiatement ; parole puissante qui, dans un cœur sacerdotal, ne peut être enchaînée ni emprisonnée même par les glaces de l'indifférence dont il est entouré ; car il faut que la glace dont le prêtre est entouré l'emporte sur le feu dont son cœur est rempli, ou que le feu l'emporte sur la glace.

Vraiment, oui, la parole de Dieu, dans le prêtre, est un feu qui brûle, une flamme qui veut s'échapper pour tout embraser ; elle le tourmente pour qu'il ne la laisse pas captive ; elle fait bondir son cœur en face des maux de l'irréligion ; elle lui arrache des larmes et l'empêche de se reposer tant qu'il n'a pas converti, autour de lui, tout ce qu'il peut atteindre, tout ce qui a besoin de conversion, à commencer par lui-même. Elle l'empêche du moins de s'habituer au spectacle du mal et à l'impression qu'il produit ; en sorte que s'il n'y peut rien, au moins il se tourmente, il pleure son impuissance, à la vue de l'état des âmes, et ne se résigne jamais à la pensée de voir Dieu abandonné et l'Evangile méprisé.

IV. Sources de cet Evangile dans les études du séminaire.

Cette parole de Dieu, si puissante, dont il faut nous remplir, nous devons la chercher dans l'Evangile, ce sont les études du séminaire entendues d'une manière vraiment sacerdotale. Ces études ont précisément pour but de nous remplir de notions solides, saintes et surnaturelles qui forment l'Evangile dans nos cœurs, portent en nous la parole de Dieu, allument en nous le feu intérieur de l'Evangile, enfin sont la sauvegarde de la vocation, l'aliment de la piété, en même temps que l'objet même de l'apostolat, puisque nous prêchons aux populations ce que nous apprenons ici.

Par conséquent, la vraie raison de la nécessité de l'étude pour nous n'est pas la nécessité de dominer par le talent - *Nolite vocari Rabbi* - elle est dans la nature de notre ministère, en ce que l'étude sacrée nous donne la matière de notre futur apostolat.

L'Evangile, en effet, envisagé dans nos études, voilà le générateur et l'aliment du zèle dans les prêtres, en même temps que l'Evangile reçu de la bouche des prêtres est le générateur de la foi dans les fidèles. Le point de départ de l'apostolat est semblable à son point d'arrivée. Ainsi, le zèle du prêtre, qui doit aboutir à nourrir les âmes de la parole de Dieu, doit se nourrir lui-même de cette parole ; et le mot de saint Paul : *Fides ex auditu, auditus per verbum Christi*, est aussi vrai de la formation de l'apôtre par la parole vivante de l'Eglise puisée dans les études vraiment sacerdotales, que de la formation du chrétien par la parole de l'apôtre ; il exprime aussi bien la génération de la foi à ce degré supérieur qui fait les vrais prêtres et qui prend alors le nom de doctrine ou de zèle apostolique - c'est la même chose - que la génération de la foi à son degré ordinaire dans les simples chrétiens.

V. Oui, nous savons que nous serons exposés à de grands dangers, dangers, pour notre zèle de s'éteindre, pour notre piété de s'affaiblir, pour notre vertu de se décourager et même de se perdre. Le plus grand de tous ces dangers est dans les déceptions qui nous attendent et qui éprouveront notre persévérance à tous ces points de vue ; dans le découragement qui tombera sur nous par suite de l'insuccès de nos premiers travaux et qui nous sera d'autant plus amer que nos illusions étaient plus belles.

Mais ces illusions mêmes, qui seraient pour nous un invincible danger, si nous étions mal préparés ou peu trempés dans la doctrine qui fait les apôtres - *in patientia et doctrines* - ces illusions mêmes sont utiles, elles peuvent être fécondes, elles sont même nécessaires, comme la fleur avant le fruit. Le séminariste est un prêtre en préparation ; il a le cœur jeune ; il est bon qu'il se porte en avant avec élan, avec tendresse, qu'il se figure des merveilles pour son avenir. Tout cela tombera comme les pétales ; mais pourvu que l'ovaire ait été nourri, c'est-à-dire pourvu qu'une forte préparation ait été donnée comme nourriture à la formation du cœur sacerdotal, tout danger sera écarté ; il y aura des amertumes, un travail douloureux, des impressions pénibles, quand les illusions tomberont ; le fruit restera.

Oui, pour le temps de notre formation sacerdotale, pour notre vocation, pour notre avenir, les illusions sont utiles ; elles sont même une ressource, pourvu que la piété el une forte formation, par la prière et l'étude, nous prémunissent contre les découragements qui sont la suite des illusions détrompées, et forment en nous ce **zèle ferme et inébranlable que rien n'abat et qui repose sur une notion claire de nos obligations et de nos ressources.**

Préparons-nous donc, dans la méditation des principes d'où sort l'apostolat et par lesquels notre vocation se relie à celle de Jésus-Christ. Retrempons-nous dans le souvenir des travaux des Apôtres à qui nous succédons. Que ces souvenirs réveillent notre ardeur toujours prête à s'endormir ; qu'ils nous transportent, nous enflamment et nous portent à puiser dans la prière et dans nos saintes études la sève sacerdotale et le feu sacré qui fait les apôtres.

N'oublions pas d'ailleurs la parole si encourageante de saint Thomas : «Parmi toutes les vocations sacerdotales, il n'en est pas qui attire sur son sujet autant de grâces que la vocation apostolique». - Ce mot d'**apostolat**, mettez-le toujours, quelque direction que vous donniez à votre avenir, en tête de votre vie, comme le titre principal, et que toutes vos énergies, toutes vos vues, toutes vos décisions, tous vos projets, tous vos rêves, se règlent sur cette idée et prennent celte direction ; on y trouve un peu de souffrance et beaucoup de joie (V, 330-337 : XII, 405).

XXV - Le mystère de la Sainte Trinité et le Sacerdoce

I. Si la connaissance du mystère de la Trinité est, au point de vue de la foi, le point de départ de nos croyances, il est évident, d'autre part, que la dévotion aux trois personnes divines est, au point de vue de la piété, le fondement, le pivot de la vie sacerdotale. Ce n'est plus ici une dévotion à choisir entre plusieurs autres également belles et utiles ; nous sommes dans l'essence même du christianisme, à la base de tout l'édifice religieux, en face du premier élément de toute sanctification. Puisque, en effet, ce mystère est le grand objet de notre foi et de notre adoration en cette vie, et que sa contemplation doit faire, dans l'autre, notre éternelle félicité, il est tout naturel que la piété à la Sainte Trinité entre pour une part proportionnelle dans le développement de notre vie sacerdotale.

Qu'est-ce que le prêtre en effet ? Considéré en lui-même, dans ses rapports avec Dieu et en dehors de tout ministère extérieur auprès des âmes, le prêtre c'est le ministre de la religion, c'est-à-dire du culte d'un seul Dieu en trois personnes, l'ambassadeur de Dieu parmi les hommes et des hommes devant Dieu, placé entre le ciel et la terre et portant dans ses mains, d'une part, les adorations de ses frères, de l'autre, les grâces de Dieu. Il n'a plus seulement, comme homme, le portrait naturel de la Trinité empreinte en lui, en ce qui possède l'être, image du Père, l'intelligence, image du Fils, la volonté, image du Saint-Esprit ; il n'est plus seulement, comme tout autre chrétien, la ressemblance et le produit substantiel de la Trinité dans l’ordre surnaturel dont le Père est créateur, le Fils restaurateur et le Saint-Esprit consommateur. Au-dessus de ces relations déjà si belles, mais encore d'un ordre inférieur, le prêtre c'est la vie surnaturelle élevée à sa plus haute puissance, c'est le christianisme en pratique dans toute sa perfection et sa splendeur, c'est la foi et la sainteté en quelque sorte localisées parmi les hommes, s'exprimant par la mission du Père et l'opération du Saint-Esprit sous

une forme visible et personnelle qui est Jésus-Christ, Jésus-Christ de nouveau incarné et de passage encore une fois parmi les hommes.

Ce phénomène s'accomplit déjà dans les âmes chrétiennes ; mais dans l'âme du prêtre, mais dans ce sanctuaire ineffable de la foi où Dieu se repose à tant de titres, avec une complaisance et une plénitude si admirable, le travail de la Trinité est bien plus merveilleux et plus intime. C'est elle surtout, cette âme sacerdotale, qui est le sanctuaire de Dieu, le réceptacle et comme le reposoir admirable de ces trois divines Personnes dont les trois vertus distinctes mais réunies, viennent pour ainsi dire aboutir en elle, s'épanouir en elle, avant de la rendre propre à féconder les autres âmes, s'exprimer dans sa vie et former dans sa sanctification la résultante de leur action surnaturelle et la dernière expression de leur fécondité exercée sur des éléments créés.

II. Oui, nos rapports avec la Trinité sont intimes et de chaque instant. L'âme du prêtre, c'est le plus bel ouvrage de Dieu ; Il l'a créée, plus encore que les autres, à Son image et à Sa ressemblance ; Il l'a façonnée de Ses mains avec amour ; Il l'a formée, sur Son propre modèle, de droiture, de générosité, d'élévation, de miséricorde et de piété ; Il l'a faite, en quelque sorte, sur Sa mesure, grande, noble et remplie d'aspirations élevées. Les trois personnes divines s'empressent autour d'elle pour y faire germer, grandir, fleurir et fructifier cette vocation admirable qui la consacre à Leur service, pour diriger ses regards vers le sacerdoce, pour écarter d'elle toute autre pensée que celle des choses sacerdotales, et pour faire d'elle, en l'ornant de tous leurs trésors, une autre Trinité, Trinité visible qui porte, dans l'unité d'un seul cœur, tous les caractères appropriés aux trois divines personnes, la puissance créatrice du Père, c'est-à-dire la foi, la sagesse du Fils, c'est-à-dire la piété, la lumière increée du Saint-Esprit, c'est-à-dire la charité.

Et quand cette âme, objet des soins et des attentions de Dieu, répondant à leur appel, a reçu la couronne du sacerdoce, ces divines personnes établissent en elle leur demeure, entrent en elle comme dans leur sanctuaire ; un admirable commerce s'établit entre le créateur el la créature élevée si haut, jusqu'à ce que soit formée en elle l'image parfaite et sans défauts, l'image surnaturelle et, par conséquent, divine et humaine de la Trinité increée, le dernier développement de cette Trinité intérieure et mystique, le saint, le prêtre et l'apôtre : le saint, par la grâce sanctifiante qui est aussi attribuée au Père ; le prêtre, par la vertu rédemptrice qui est au Fils ; l'apôtre, par la vertu communicative et convertissante qui est au Saint-Esprit.

Voilà pour nos rapports avec les trois personnes divines dans la vie intérieure.

III. Quant à la vie extérieure et pratique, comme elle est l'expression de la première, elle est tout entière organisée d'après ce principe et dominée par cette pensée qui éclate dans chacun de nos devoirs déterminés par l'Eglise. Toute notre vie est comme une profession de foi officielle à la Sainte Trinité ; toutes nos actions protestent que nous sommes au service d'un seul Dieu en trois personnes de qui nous reconnaissons tenir tout ce que nous avons et ce que nous sommes ; toutes nos journées, tous nos exercices, tous nos actes commencent et finissent par l'invocation de la Sainte Trinité, le signe de la Croix...

Pour la vie sacerdotale rien n'est petit ; le signe de la croix surtout est grand, comme symbole complet de notre foi, et comme source de grâces. Ah ! si nous savions utiliser toutes les richesses qui nous sont offertes, pour la vie intérieure, rien de cela ne serait insignifiant à nos yeux ; tout se transformerait ; et la pensée de Dieu, au service de qui nous sommes consacrés et dont le Nom est si souvent sur nos lèvres, remplirait, vivifierait toute notre vie, et ferait de nous des saints. Notre vie entière serait, aux yeux des peuples, une profession de foi, mais une profession de foi vive et entraînante.

Travaillons à former en nous cet esprit de foi, nous du moins qui nous prétendons attirés dans le sacerdoce par la passion du salut des âmes et de la gloire de Dieu ; prenons la résolution de faire en esprit de foi et avec une attention toute particulière ceux de nos exercices qui se rapportent au culte de la Trinité ou qui sont - comme le signe de la croix - spécialement destinés à exprimer notre croyance en cet auguste mystère (V. 265-269) :

XXVI - L'ŒUVRE DU SAINT-ESPRIT [1]

I. C'est moi que le Saint-Esprit a choisi au milieu de cette société chrétienne pour en être **l'élite** et peut-être **le levain** ; moi qu'Il a comblé de plus de faveurs, et de qui sans doute Il attend plus d'efforts généreux. Que suis-je au milieu de cette assemblée de saints ? S'il a pour les chrétiens du monde des bienfaits, Il a pour moi des largesses ; ce qu'Il leur donne Il me le prodigue. Combien de fois a-t-Il visité mon âme ? Je pourrais dire qu'Il y vient tous les jours et à toutes les heures du jour ; et que, pour y venir, Il emploie les mêmes signes qu'avec les Apôtres. Il me fait entendre ce bruit du ciel qui a troublé mes penchants mauvais ; ce vent impétueux qui a ébranlé mon âme, en a ouvert les portes, en a chassé les pensées du monde.

Mais toujours ma faiblesse, ma lâcheté, a laissé rentrer l'ennemi ; et la première impression passée, je me suis trouvé aussi méchant qu'auparavant, et plus coupable puisque j'avais abusé d'une grâce de plus. Il est descendu en moi sous la forme du feu, de ce feu intérieur et divin qui brûle les passions, éclaire l'intelligence, échauffe le cœur ; Il a eu pour moi des paroles de douceur, de persuasion, de promesse, et puis des paroles de colère, d'indignation, de menace. Il m'a parlé le langage de la raison et celui du cœur. Il a pris pour moi toutes les formes tantôt l'humiliation, tantôt le conseil. Il a renfermé Ses leçons dans les livres où j'étudie tous les jours, dans la conduite de mes frères plus généreux et dans ma propre conscience. Toujours Il se présente à moi, toujours je Le méconnais, mais toujours Il revient à la charge.

[1] Le P. J.-B. Aubry était encore étudiant en théologie, lorsqu'il écrivit ces pages qui révèlent déjà la haute idée qu'il avait de la formation sacerdotale.

Je me dis bien souvent qu'il est temps de Lui répondre ; et jamais je ne Lui réponds. Mais Il viendra encore : *Veni Creator Spiritus* ; Il sera là, et je Lui parlerai enfin ; mon cœur sera prêt, et mon âme s'ouvrira docilement à Son action ; j'y recevrai ce Père des pauvres et ne Le laisserai point aller. Je Lui dirai de m'apprendre à prier, de me rendre doux et humble de cœur, et Il m'aidera à le devenir. Je serai généreux ; Il purifiera mon âme, sanctifiera ma vie ; enfin Il ne me reprochera plus, comme par le passé, de démériter Ses présents et de contrister Son amour.

II. Vous viendrez donc, oui, Vous viendrez à moi, Esprit-Saint qui êtes aussi mon Dieu, comme le Père et le Fils, et que j'ai trop peu connu et aimé jusqu'ici. Vous viendrez, et déjà je me réjouis de Vous recevoir : *Veni Pater pauperum, veni dator munerum*. Puisque Vous êtes le père de ceux qui n'ont rien, je suis donc à Vous ; car sans Vous je suis pauvre, je n'ai rien, pas même Votre amour, pas même le désir de Vous aimer. Mais Vous me l'apporterez ce désir et cet amour, ô lumière des cœurs, ô consolateur des âmes : *Lumen cordium, consolator optime*. Vous me trouverez bien froid ; mais Vous me réchaufferez de Vos ardeurs divines : *Fove quod est frigidum*. Vous me trouverez bien aride, mais Vous verserez en moi la rosée céleste de Vos grâces : *Riga quod est aridum*. Vous me trouverez bien rebelle à Votre action intérieure ; Vous verrez en moi une nature bien antipathique au sacrifice, des instincts bien mauvais et un cœur bien prompt à s'écarter de Vos voies ; mais Vous redresserez tout ce qu'il y a en moi de pervers, et Vous réveillerez ou plutôt, Vous créerez en moi, dans la meilleure partie de mes facultés, cet homme intérieur dont les aspirations sont conformes à la loi de Dieu et sympathiques à Vos inspirations : *Rege quod est devium* (V, 310).

XXVII - *LOQUERE, DOMINE, QUIA AUDIT SERVUS TUUS*

C'est Vous-même, o mon Sauveur, qui jetez dans mon âme la semence de Votre parole, pour que je la fasse fructifier ; c'est Vous encore qui l'entretenez, lorsqu'elle vient à germer, et qui veillez sur ses progrès. C'est Votre main, c'est-à-dire l'Eglise, qui dirige mon âme vers le ciel et qui soutient sa faiblesse, quand le vent la courbe vers la terre ; ce sont Vos plaies, c'est-à-dire les sacrements, qui versent sur elle la rosée de la grâce ; c'est la lumière de Vos yeux, c'est-à-dire Votre doctrine, qui l'éclaire, la réchauffe et la féconde.

Votre parole, o mon Dieu, est tout à la fois culture et semence. Préparez donc, cultivez la terre de mon âme ; chassez-en ces oiseaux qui dévorent la semence de Votre parole ; arrachez Vous-même ces épines qui l'étouffent et en arrêtent les racines ; sans Vous je ne pourrais rien faire de tout cela.

I. La parole de Dieu, c'est la semence. Or, la parole de Dieu, dit saint Bernard, a été apportée aux hommes sous trois formes différentes : Marie nous l'a donnée revêtue de notre chair, pour nous la faire voir ; l'Eglise nous l'a donnée sous des sens qui frappent nos oreilles, pour nous la faire entendre ; la grâce, par l'infusion du Saint-Esprit, nous l'insinue dans le cœur pour nous en faire profiter.

Cette parole, cette grâce donnée à tous avec abondance, vous est versée à vous qui allez vers le sacerdoce, avec profusion par les sacrements, par la vocation avec tous les dons qui en sont la conséquence. Vous ne la voyez pas, vous ne la sentez pas, mais en vous elle surabonde ; si vous avez des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, vous la trouverez partout. Dieu l'a cachée dans tous les détails de votre vie ; l'Esprit-Saint l'a, en quelque sorte, incarnée en vous, dans les personnes avec qui vous vivez, et jusque dans les objets qui vous entourent.

Elle parle au-dedans de vous *sine strepitu verborum* ; elle parle dans le travail de vos journées et la solitude de vos nuits ; du haut de la chaire et dans le silence de l'oraison ; elle se fait entendre à vos oreilles pendant l'oblation du Saint Sacrifice, et elle retentit encore dans la solitude du tabernacle, lorsque, faisant taire toutes les voix des choses terrestres, vous inclinez votre cœur à son murmure ; vous l'entendez résonner partout, dans les conversations, les avis de votre directeur, les chants de l'Eglise ; elle brille partout dans la nature et dans le ciel ; elle est écrite partout, sur la pierre du temple, sur la table de l'autel, dans vos livres d'étude ; à chaque instant de votre vie elle vous poursuit et vous appelle, vous encourageant quand vous faites bien, vous détournant quand vous faites mal, car vous ne faites rien de bon sans elle, et rien de mauvais avec elle. Et s'il est vrai que la parole de Dieu, dans les âmes chrétiennes, doit porter cent pour un, que devra-t-elle produire en vous ? Elle produira les vertus sacerdotales, humilité, chasteté, piété, zèle ; la parole de l'homme n'est pas le terrain où leur germe se développe ; il leur faut la parole de Dieu qui leur serve à la fois de semence, *Semen est verbum Dei*, et de rosée, *Fluat ut ros eloquium tuum* (Deuter., XXII, 2 ; Imit., 1. III, c. II).

Donnez-nous la donc, o mon Dieu, cette parole sainte et féconde ; nous ne demandons plus, comme les Juifs, qu'un autre nous parle à Votre place ; nous savons que Votre parole nous apporte la vie et non pas la mort : *Verba mea spiritus et vita sunt* (Jo., VI, 6). Nous ne Vous disons donc plus, comme les enfants d'Israël à Moïse : *Non loquatur nobis Dominus ne forte moriamur* (Exod., XX, 19) ; mais avec Samuel : *Loquere, Domine quia audit servus tuus* (Reg., III, 9). C'est Vous, ô Vérité éternelle, c'est Vous-même que je veux entendre, c'est Vous qui parlerez à mon âme, c'est Vous qu'elle écoute, c'est Votre voix qui la fait tressaillir comme l'épouse à la voix de l'époux ; la parole des créatures n'est plus désormais à mon cœur qu'un tumulte et une distraction insupportable qui m'empêche d'entendre la Vôtre, et la voix des hommes n'est qu'un bruit désagréable qui me distrait de Vous. Oui, c'est Vous seul que je veux entendre, c'est à Vous seul que je veux aller, et à qui irais-je, ô mon Dieu, quand je sais que Vous avez les paroles de la vie éternelle.

II. Cette semence de la parole de Dieu qui demande à produire en vous cent pour un, portera nécessairement des fruits ; si elle n'était pour vous parole de vie pour votre sanctification, elle serait parole de mort pour votre damnation. **Les dons de Dieu sont sans repentance et ne peuvent retourner à Lui sans avoir produit la vie ou la mort**, selon l'usage que vous en faites. Car, dit saint Augustin, la parole de Dieu n'est pas seulement un bienfait de Sa miséricorde, mais une grande charge devant Sa justice : *Pondus oneris* ; et cette charge sera mise dans la balance au dernier jour,

pour alourdir encore le poids de vos péchés, et cette parole que vous avez reçue si souvent et en si grande abondance vous l'avez dit, ô mon Dieu, elle vous jugera : *Sermo quem locutas sum, ille judicabit* (Job., XII).

La parole de Dieu est toute-puissante, *Omnipotens sermo tuus, Domine* (Sap., VIII), mais sa toute-puissance peut m'être utile ou se tourner contre moi. Et voilà pourquoi le prêtre n'a pas de milieu à choisir entre des vertus extraordinaires et des chutes extraordinaires. Il est condamné à se maintenir dans les hauteurs, s'il ne veut pas tomber dans les abîmes, et il ne peut échapper à la sainteté sans des chutes honteuses. Ou il n'a pas la vocation à l'état ecclésiastique, ou sa vocation le met en demeure d'arriver à des vertus d'un autre ordre que les vertus des simples chrétiens ; ou il doit renoncer au sacerdoce comme à un état trop élevé et dont il est incapable par sa faiblesse, ou, s'il y entre, il ne doit plus reculer devant aucun sacrifice ; il faut qu'il marche dans la patience, qu'il marche toujours ; il faut qu'il s'élance vers ce but magnifique proposé à son travail et à sa générosité : *Per patientiam curramus ad prapositum nobis certamen*. Il faut que sa foi et sa vertu grandissent comme la tige qui sort du grain de sénevé, et qu'elles couvrent la terre.

Et si le prêtre est obligé à tout cela en raison des grâces singulières qu'il a reçues, et de la divine parole semée dans son âme ; que sera-ce donc, o mon Dieu, s'il se regarde, non plus seulement comme chrétien, mais comme apôtre, non plus comme le réceptacle de Votre parole, mais comme son organe ; non plus seulement comme la terre qui reçoit le bon grain, mais comme lui-même étant le semeur ? Oui, la semence, c'est la parole de Dieu ; la terre à ensemencer, c'est l'âme des fidèles ; le semeur, c'est le prêtre ; il sème dans les autres ce qu'il récolte en lui-même ; il prend sur sa propre moisson, pour jeter sur les terres qui dépendent de la sienne. Or, que sèmera-t-il s'il n'a rien récolté ? El quand viendra le temps de la moisson générale, non seulement Dieu lui demandera compte du bon grain qu'il n'avait pas reçu pour lui-même, mais il verra tout son peuple se lever contre lui ; les pécheurs déposeront à sa charge, parce qu'au lieu de les sauver, il les a perdus ; et si quelques âmes, parmi son troupeau, parviennent à se sanctifier sans lui, à faire fructifier, par leur propre travail, une semence qu'il n'a ni jetée ni cultivée, elles aussi viendront déposer contre lui et protester, à la face du ciel et de la terre, qu'il n'a été pour rien dans leur salut, et qu'il n'a rien à prendre dans leur moisson.

Tremblez donc, vous qui recevez, chaque jour, et à chaque instant, la divine parole, tremblez qu'il ne vous soit dit, comme aux Juifs, *Vobis oportebat primum loqui Verbum Dei, sed quoniam repellitis illud, el indignos nos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes* (Act., XVIII, 46) ; c'était à vous d'abord de livrer la parole de Dieu, mais vous l'avez méprisée. Vous qui étiez savants vous ignorerez Ma parole, et les ignorants de votre troupeau la connaîtront mieux que vous ; ceux à qui Je vous envoyais prêcher vous feront la leçon ; il se trouvera que les brebis marcheront devant le pasteur ; vous rougirez alors de rencontrer, dans des âmes bien simples, des vertus que vous ne connaîtrez pas ; vous trouverez, dans votre terre, une culture qui ne sera pas la vôtre, des moissons que vous n'aurez pas semées ; votre terre sera stérile, et celle que vous n'aurez pas ensemencée produira, et alors le royaume de Dieu sera transplanté et donné aux humbles et aux petits, *Infirma mundi elegil Deus ut confundat fortia* (I Cor., I, 29).

Mon Dieu jetez en moi Votre semence, mais ne permettez pas qu'elle soit en moi comme sur le chemin, ou sur la pierre, ou dans les épines (V. 184 à 189).

XXVIII – L'AMOUR DE DIEU DANS LA VOCATION VIRGINALE

I. Le sacrifice et le renoncement, comme esprit et condition essentielle de l'état sacerdotal est le grand moyen de purification et la première partie de la sainteté. Si le renoncement est nécessaire pour tous comme condition de salut, que sera-ce pour ceux qui s'engagent à servir Dieu dans une vocation sainte et virginale ! Pour ceux-là, le détachement parfait et radical, par la réalisation, totale des conseils évangéliques, est leur vocation formelle. Malheur à ceux qui entrent dans une telle voie sans avoir compris qu'ils ont à vivre non plus pour eux-mêmes mais pour tout sacrifier.

Mais le détachement n'est pas un état définitif et stable ; il n'est pas un but, mais un moyen qui conduit à quelque chose de mieux. Impossible de rester seulement détaché ; notre cœur a horreur du vide ; il ne peut rester en suspension au-dessus des choses terrestres quittées sans être attiré par une tendresse meilleure ; et avant même de se détacher du monde, il faut qu'il ait déjà trouvé un objet qui l'attire et auquel il s'attache invinciblement ; il ne peut quitter le monde que pour quelque chose de meilleur, et s'embarquer sur cet océan du sacrifice qu'avec l'espérance, la perspective et la vision lointaine d'une terre meilleure où il pourra débarquer heureusement et qui sera sa terre promise.

Nous quittons le monde, il est vrai, et nous nous embarquons sur un terrible océan ; nous avons devant nous la perspective d'une vie tout entière consacrée au détachement ; vie de solitude, de silence de cœur, de séparation, de tristesses et de larmes ; vie douloureuse et abreuvée, débordante d'amertumes et de douleurs ; nous ne jouirons jamais de la terre, nous ne profiterons pas de ce monde enchanteur, et nous mourrons sans y avoir goûté. Nous montons dans une barque fragile et bien exposée ; selon le conseil du bon Maître qui nous appelle et qui fait avec nous la traversée de la vie, nous allons quitter le rivage et pousser en avant jusque la haute mer. Où allons-nous ? Il faut devant nous un autre rivage, une autre terre, une meilleure espérance, une perspective plus ravissante que nos yeux puissent entrevoir et vers laquelle nous puissions tendre les bras, sinon pour l'atteindre déjà, au moins pour la saluer de loin (Hébr), et pour l'aimer déjà par avant-goût.

Cette perspective, l'objet de cette espérance, c'est Dieu, notre récompense, à nous surtout qui Lui donnons notre vie sans partage ; cette jouissance que nous avons de Lui par avant-goût déjà sur la terre, s'appelle l'amour de Dieu et répond au côté positif et au but final de notre vocation.

Si donc l'esprit de sacrifice est la condition de notre vocation, l'amour de Dieu est notre vocation même ; si par le sacrifice nous vidons notre cœur de tout ce qui est créé, de tout ce qui passe, c'est parce que nous sommes appelés à quelque chose de mieux, et que notre cœur a été, pour ainsi dire, creusé sur une plus large mesure, et ne peut être rempli que par Dieu. Aux amertumes du renoncement et aux déchirements du sacrifice Dieu doit donc donner comme compensation, dès ce monde, les délices incompréhensibles de Son amour, les ravissements de la piété ; et plus le sacrifice est complet plus la compensation est surabondante.

Il est donc temps de ne plus chercher à perdre notre vie, à gaspiller la sève de notre âme autour des choses qui ne sont pas éternelles ; il est temps de reconnaître el d'embrasser, dans tout ce qui compose notre vie, ce qui en est le principe et la racine, afin de mettre chaque chose à sa place, et de marcher, dans la plénitude de notre sacrifice et de notre vocation, vers la fin dernière qui la termine et qui est l'amour de Dieu achevé, consommé et couronné au ciel (V, 17-19 ; X, 13).

II. La source de l'amour de Dieu, c'est la foi, la charité ou l'état de grâce sanctifiante ; c'est le travail de sanctification qui, peu à peu, nous fait apercevoir ce que d'abord nous n'avions pas vu ; c'est surtout l'exercice de l'union à Dieu, par le souvenir de Sa présence, exercice d'abord pénible, puis qui devient délicieux et un besoin du cœur. La beauté divine nous est cachée sur la terre, et ici-bas nous ne la verrons pas face à face ; mais nous approcherons d'elle, et nous sentirons de plus en plus Sa présence près de nous.

Il ne faut pas confondre cet amour avec l'amour charnel et sensible. On peut aimer Dieu sans Le sentir ; mais il faut qu'à la fin Il absorbe toutes nos facultés même celles du cœur sensible. L'amour de Dieu est un état surnaturel de l'âme en grâce et en union avec Dieu, une vertu, un effort, un travail, un mérite au-dessus des forces naturelles.

Le ciel étant la possession de Dieu est le couronnement de l'amour de Dieu. Or, nous ne connaissons le ciel que par le témoignage de ceux qui l'ont mieux connu. Saint Dominique exorcise un possédé et lui demande **si Dieu est beau**. Le démon répond : «S'il y avait une colonne allant de la terre au ciel, couverte de lames de rasoirs, que j'eusse le corps le plus sensible qui soit possible et qu'il fallût monter cela pour voir Dieu un instant, je le ferais !»

Quel malheur de ne pas aimer Dieu quand, renonçant à tout ce qui n'est pas Lui ou pour Lui, on est entré dans une vie de sacrifice dont l'amour de Dieu est toute la raison et le soutien...

Le ciel des cœurs purs, le ciel des Vierges ! Dieu se donnant pour récompense à ceux qui L'ont aimé sur la terre, mais plus ou moins, selon qu'on L'a aimé plus ou moins ! Oh, ne regrettons pas notre vocation (V, 344-349).

XXIX - La Préparation à l'avènement de Jésus

Quand je pense, ô mon Dieu, à l'insistance avec laquelle Vous voulez descendre, naître et habiter dans mon âme, je m'imagine que Vous ne la connaissez pas, que Vous Vous faites illusion sur elle, que Vous ne savez pas combien elle est encombrée par les créatures, salie par leur séjour, flétrie par leur contact, livrée à tous les vents et à toutes les pluies extérieures, c'est-à-dire au souffle de tous les sentiments profanes et à l'invasion de toutes les impressions étrangères. Où allez-Vous, ô mon Dieu ! Dans quel cœur Vous voulez descendre, et dans quelle étable Vous allez naître ! Ah ! puisque Vous savez tout, puisque, connaissant mon âme, Vous voulez venir à elle, je n'ai donc rien à craindre, je n'ai qu'à Vous obéir, c'est Vous qui l'avez voulu ; et puisque la demeure que je Vous offre est si triste, Vous y ferez Vous-même les apprêts qui doivent Vous la rendre agréable.

I. Parmi les dispositions dans lesquelles il convient de préparer l'avènement et le règne absolu du Sauveur dans son âme, celle qui est exigée tout d'abord de l'aspirant au sacerdoce, c'est le **recueillement**, Ne sait-il pas quels mystères ineffables s'accompliront en lui et dans quels sentiments il doit se disposer à les voir se réaliser ! Il doit lui préparer en lui-même un lieu caché, un lieu solitaire où il puisse descendre sans crainte d'être importuné par le commerce des hommes et la présence des créatures ; ainsi ne demande-t-il à descendre dans l'âme qu'à condition d'y rencontrer ce calme, cet esprit intérieur qui lui fasse trouver moins amère la pauvreté à laquelle il se condamne à vivre avec elle.

N'espérez donc pas, ô vous qui allez vers le sacerdoce, que Jésus vienne visiter votre âme, s'Il la voit livrée à toutes les distractions extérieures, partagée entre toutes sortes de préoccupations mondaines, ouverte à toutes les pensées les plus étrangères, sinon les plus incompatibles avec votre état ; n'espérez pas que le jour du sacerdoce soit pour vous le jour de l'avènement du Sauveur et l'aurore d'une vie sainte et apostolique, si les jours du séminaire ne sont pas des jours de retraite. Ce que vous n'aurez pas fait ici, loin du monde et séparés des hommes, le ferez-vous alors qu'il vous faudra travailler auprès d'eux, combattre au milieu d'eux, vous mêler à eux ? S'il est vrai que Dieu n'habite pas dans le trouble, viendra-t-Il faire en vous Sa demeure, si, Le laissant là tout seul, vous allez chercher, au dehors de vous-mêmes, votre occupation principale et un aliment pour votre imagination ?

Combien se trouve-t-il, aujourd'hui, d'âmes recueillies qui se mettent en peine d'attendre, dans le silence et la prière, la venue de l'Epoux ? Il frappe et Il appelle en vain ; et quoique la maison soit à Lui, puisqu'Il l'a bâtie et la conserve, Il se plaint que les siens ne veuillent pas le recevoir : *In propria venit et sui eam non receperunt*. Ce n'est pas assez, et sa déception est plus amère encore quand, après avoir frappé à toutes les portes, Il arrive à celle de Ses prêtres et leur demande si, eux du moins, ont place pour Lui. Combien trouve-t-Il, parmi eux, de ces âmes intérieures qui cherchent leur progrès spirituel dans le recueillement, la paix et l'amitié de leur Sauveur, dans l'éloignement du monde. Combien en trouve-t-Il qui soient disposés à recevoir, par Son avènement, les grâces de choix qu'Il leur apporte et qui, faisant taire au fond d'eux-mêmes les derniers bruits du monde et le dernier murmure des choses extérieures, se soient mis en état de les recueillir en eux et de recevoir avec Lui ce que dit l'Evangile : *Quotquot autem receperunt eum dedit eis potestatem filios Dei fieri.*

Ah, vous du moins qui êtes Sa dernière espérance, ouvrez-Lui vos portes. Si trop souvent déjà vous L'avez contristé par votre dissipation et votre peu d'attention à Sa parole intérieure, aujourd'hui qu'Il vient à vous avec une nouvelle tendresse, et qu'Il oublie vos dédains, laissez aux mondains les choses mondaines, ouvrez vos portes au divin visiteur, recueillez-vous en vous-mêmes, retirez-vous avec Lui dans ce sanctuaire intime, ne pensez plus qu'à demeurer avec Lui dans la paix qu'Il vous apporte : *Dimitte vana vanis... et voca ad te Jesum dilectum tuum ; mane cum eo in domo tua quia non invenies alibi tantam pacem*.

II. La seconde disposition qui convienne à la préparation au sacerdoce, c'est **l'esprit de détachement**. Saint Paul, expliquait aux Romains les titres de sa mission, s'appelle lui-même *Segregatus in Evangelium*. Votre vocation, comme la sienne, commence donc par le discernement de Dieu qui nous choisit et nous sépare dans Ses desseins ; elle s'achève dans le **renoncement volontaire** à toutes les jouissances du monde. Le principal ressort et, en même temps, toute la récompense de cette séparation, c'est l'achèvement de Jésus-Christ dans l'âme qui se détache du monde ; et plus cette âme se détache, plus aussi devient parfait et fructueux cet avènement de Jésus-Christ ; en sorte que la grâce apportée en vous, vous aide à perfectionner votre sacrifice, et que votre sacrifice, à mesure qu'il grandit, vous attire un degré plus élevé de cette union. Voilà votre vocation !

Or, comment réaliserez-vous cet avènement par le sacrifice, si, sous un habit qui vous discerne du monde entier, vous portez au cœur les affections des choses que vous avez quittées ; comment serez-vous des apôtres, comme vous devez l'être, et des saints, comme l'exige votre vocation si, en quittant le monde, vous apportez avec vous jusqu'à l'autel soit des goûts mondains, soit des habitudes incompatibles avec votre état ? Qu'aurez-vous alors pour vous soutenir dans vos faiblesses, où trouverez-vous, dans votre solitude, un aliment pour vos désirs, si vous n'avez pas habitué votre âme au **sacrifice** dès le séminaire ?

Vous vous êtes condamnés vous-mêmes, pour toujours, à vivre dans l'isolement ; il faut donc vous endurcir contre tous les dangers, fortifier votre cœur contre tous les retours du passé ; il faut avoir le courage de ne pas arrêter le regard de votre âme sur des objets qui ne sont plus pour vous : *Quid vis videre quod non licet habere ?* Bien plus, il faut que, vivant au milieu du monde, vous le regardiez comme ne le voyant pas, que vous en usiez comme n'en jouissant pas ; c'est ce dont vous avertit saint Paul. Il faut que, dans un siècle de dissipation, de vie extérieure et de jouissance, votre cœur soit libre et sans attache, et toute votre vie dans le ciel : *Conversatio in cœlis est*. Il faut, enfin, qu'inexorables pour vous-mêmes, vous viviez solitaires au milieu des hommes, et silencieux au milieu du tumulte, bien avec tout le monde, intimes avec Dieu seul. Voilà votre vie, voilà la condition indispensable pour que Notre-Seigneur naisse en vous ; et vous ne pouvez y manquer sans forfaire à des obligations rigoureuses, ni sans danger pour des vertus qui sont de l'essence même de la vie sacerdotale.

Ah ! Si vraiment vous aviez la foi, comme tout cela vous paraîtrait naturel ; vous ne verriez plus en tout cela ni renoncement ni sacrifice ; vous n'y verriez même plus une compensation, mais, de la part de Dieu, la plus magnifique et la plus libérale de toutes les faveurs, et de votre part, la plus haute et la moins chèrement achetée de toutes les espérances. Puis, passant de là au détail de votre vie, vous comprendriez enfin que ce qui vous est demandé en vue de cet avènement du Sauveur, ce ne sont pas seulement des considérations théologiques sur la grandeur de la vocation.

Trop souvent on spécule sur les grands sacrifices que l'on ferait, si on se trouvait dans telle position où l'on ne sera jamais ; et si, au moment même où l'on fait ces spéculations il se présente le moindre obstacle, la moindre mortification à accepter, les idées de renoncement s'envolent. Ne cherchez donc pas l'exercice du renoncement dans un monde imaginaire où vous ne vivrez jamais ; cherchez la vertu dans les actions ordinaires ; alors les occasions de vous mortifier ne vous manqueront pas, et vous verrez, dans le détail de votre vie, le meilleur et le seul moyen possible de préparer en vous-mêmes une demeure agréable à Jésus-Christ, quand viendra pour vous le jour de Son avènement.

Il viendra ce jour, pouvez-vous dire au divin Sauveur ; il viendra, et ce n'est pas de moi qu'il est dit dans l'Evangile que les vôtres ne Vous ont pas reçu. *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum*. Déjà la crèche de mon cœur Vous attend ; elle est bien aussi pauvre que celle de Bethléem ; mais je la tiendrai comme elle, solitaire, silencieuse, écartée du monde et cachée aux regards des hommes ; personne ne viendra Vous y troubler, personne ne m'y verra près de Vous ; mais Vous saurez bien quels mystères d'amour, de piété, d'abnégation et de renoncement, se seront opérés dans l'ombre de ce nouveau Bethléem ; Vous remplirez mon cœur, n'est-ce pas assez pour me faire trouver bien doux le fardeau de mon sacrifice, et n'ai-je pas, pour me réjouir de toutes les séparations, cette magnifique assurance, donnée à toutes les âmes qui sont à Vous, qu'elles ont choisi la meilleure part, et que cette part ne leur sera point ôtée (V, 98, 193) ?

XXX - L'AVÈNEMENT SPIRITUEL DU SAUVEUR

I. Après le premier avènement du Sauveur, il en est un autre à opérer, dès le séminaire : *Veniam ad vos... Vos in me et ego in vobis...* Avènement durable qui s'accomplira en vous d'une manière plus parfaite que chez les simples chrétiens, par la vocation à une vie plus sainte, par l'élection à des grâces plus précieuses, par un ministère beaucoup plus excellent, par le sacerdoce prochain.

Oui, c'est en vous surtout, séminaristes, que doit s'accomplir cet avènement, la formation de Jésus-Christ au fond de votre âme par les vertus qui conviennent à votre état, le développement de **cette vie intérieure que saint Paul appelle la vie de Jésus-Christ**, *Vivit in me Christus*. Et ce n'est pas trop dire, puisque Notre-Seigneur dit que cette vie c'est Lui-même : *Ego sum via, veritas et vita*...

Pour vous, combien plus que pour les chrétiens, l'œuvre de la sanctification est compliquée et délicate ; combien cette formation du Christ en vous a plus de réalité, mais aussi combien plus d'exigences. Il ne vous suffit plus de vivre en chrétiens ; vivre en prêtres est tout autre chose ; tout le monde est appelé à la sainteté ; la sainteté du prêtre est d'un ordre bien plus relevé. Par le seul fait de votre entrée dans la maison de Dieu, vous avez revendiqué pour vous une part bien plus large dans la promesse faite à tous les hommes de bonne volonté ; vous avez fait, en quelque sorte, la demande authentique d'un avènement tout particulier de Notre-Seigneur en vous. Vous avez témoigné que vous vous sentiez appelé plus spécialement à ce à quoi saint Paul se disait appelé : *Vocatus apastolus, segregatus in Evangetium*. Vous avez témoigné que vous vous sentiez appelé à ce degré plus élevé de vertu, à ce quelque chose de plus délicat que ne connaissent pas les âmes vulgaires et dont bien des chrétiens n'ont pas même le soupçon.

Dites-vous donc devant Dieu, dites-vous, surtout dans la pratique de votre vie, qu'il est impossible d'arriver à la sainteté, si on n'en prend pas le chemin. Dites-vous bien que si Jésus-Christ demande à régner en vous par la grâce, et si déjà Il vient vous visiter dans votre chair par les sacrements, surtout par l'Eucharistie, vous ne pouvez pas, sans danger pour votre salut, Le tenir éloigné. Il vous dit Lui-même qu'Il se tient à la porte de votre âme et qu'Il y frappe ; ne Le laissez donc pas frapper en vain, ne Le laissez pas attendre éternellement ; entendez enfin cette voix douce et plaintive qui vous appelle, vous demande l'hospitalité et vous conjure de ne pas vous opposer plus longtemps à cet avènement plein d'amour que notre Dieu réserve à Ses prêtres.

II. Cet avènement spirituel de Jésus en vous, s'opère en **vertu**, c'est-à-dire qu'il est **fécond**. Bien qu'Il vienne sous une forme plus cachée, plus humble encore qu'à Bethléem, Il n'a pas changé de rôle.

Le Sauveur vient avec les mêmes fonctions, et Il accepte de nous le même ministère ; mais Son avènement est ici plus intime, plus immédiatement efficace. Et il vous sera facile de voir combien cette visite surnaturelle de Jésus dans vos âmes est nécessaire, si vous vous demandez quels fruits elle doit produire en vous pour vous-mêmes et pour les autres.

Pour vous-mêmes, si vous n'aidez pas, si vous ne provoquez pas cet avènement mystérieux, si vous vous refusez à enfanter Jésus-Christ dans vos âmes, vos talents naturels n'ont aucune valeur au point de vue du salut, vos efforts, dans quelque ordre de choses que ce soit, restent sans utilité pour la vie chrétienne, vos paroles ne sont plus qu'un vain retentissement, vos travaux qu'une course sans but, et votre activité qu'une déperdition déplorable de forces précieuses qui pourraient être mieux utilisées.

D'autre part, dès le moment où vous franchissez le seuil de la maison de Dieu et où vous demandez de travailler à Sa vigne, votre vie n'importe plus à vous seul, vos actions ne doivent plus être considérées comme des actions isolées, et qui n'ont d'autre portée que d'avancer ou de retarder l'œuvre de votre salut ; vos vertus ne sont plus seulement des vertus privées, ni vos péchés des fautes personnelles ; vous êtes et vous devez être auprès de vos frères comme les prophètes au milieu du peuple de la Loi Ancienne, comme saint Jean auprès des Juifs, comme les anges auprès des bergers, les hérauts de la bonne nouvelle. Vous serez plus encore, les instruments et les ministres, les dispensateurs des mystères divins, les producteurs du Fils de Dieu dans les âmes.

Or comment produire Notre-Seigneur dans les autres, si vous ne savez Le produire en vous ; et quand même les sacrements que vous administrerez produiraient leur effet sans vous, il n'en est pas moins vrai que votre ministère serait stérile et votre coopération sans vertu.

Au contraire, si vous savez profiter de la visite que Jésus-Christ fait dans votre âme par la grâce, Il ne pourra y demeurer sans exercer Son pouvoir, sans trahir Sa présence par les fruits qu'Il produira en vous. Vos talents s'animeront à Son contact, vos vertus seront vivifiées par Sa grâce, vos actions spiritualisées, surnaturalisées par cette sorte de présence réelle de Jésus-Christ dans chacune d'elles, votre vie sera comme transfigurée ; et c'est en cela que consiste l'avènement du Sauveur dans votre âme, c'est en cela qu'Il est fécond (V, 92-98 ; 238).

XXXI - Le cœur de Jésus, l'amour de Jésus

Cœur de Jésus, Vous nous avez aimé jusqu'à la fin, c'est-à-dire autant qu'il est possible d'aimer, avec les effets les plus grands que l'amour puisse produire, et en nous donnant la dernière des preuves qu'on puisse donner de l'amour, jusqu'à mourir pour nous.

Votre amour appelle le nôtre. Nous aussi, nous devons Vous aimer jusqu'à la fin dans les deux mêmes sens. D'ailleurs, le premier besoin de notre cœur, créé et renouvelé sur le modèle du Vôtre, est aussi d'aimer ; et Vous seul pouvez le satisfaire. Mais parce que nous sommes charnels, nous ne pouvons presque aimer que par les sens ; aussi, premièrement, nous sommes sans cesse tentés de jeter notre cœur à des créatures, et de dépenser, autour d'objets indignes, notre capacité d'aimer ; secondement, nous avons bien du mal à nous tourner vers Vous, à nous attacher à Vous, à Vous aimer vraiment, Vous qui ne tombez pas sous nos sens matériels.

C'est pour cela que, déjà dans l'Incarnation, Vous Vous êtes montré sous une forme humaine, pour Vous faire voir et aimer ; c'est pour cela encore que Vous nous proposez Votre cœur comme objet de notre dévotion. Faites-nous la grâce de le bien comprendre, contempler, méditer ; et remplissez-nous de Votre amour pour ce cœur très aimable, par une effusion surnaturelle de Votre grâce : *Cor Jesu flagrans amore nostri, inflamma cor nostrum amore tui*. Cœur de Jésus, vrai cœur sacerdotal, modèle et forme des cœurs sacerdotaux, nous surtout, nous avons nos raisons pour Vous adorer, pour nous attacher plus étroitement et plus tendrement à Vous ; car ce que Vous êtes pour les autres, vous l'êtes bien plus encore pour nous. Vous êtes, pour tous les chrétiens, l'organe de la charité infinie que le Sauveur leur a portée ; mais nous autres, nous avons eu, de cette charité, une communication plus directe, et la charité du Sauveur a été pour nous une prédilection. Vous êtes, pour tous les chrétiens, la source de la Rédemption ; mais nous avons eu, au bienfait de la Rédemption, une plus grande part, puisque le sacerdoce a fait passer dans notre âme une plus abondante effusion des grâces qui en sont le fruit.

Nous voulons Vous considérer aujourd'hui comme le modèle de la vie intérieure. Montrez-Vous à nous comme Vous Vous êtes montré à cette bienheureuse âme par qui Vous Vous êtes manifesté de nouveau au monde, et faites-nous voir en Vous ce que Vous voulez que nous y prenions (V, 314, 319).

I. Le cœur de Jésus est la source de la vie intérieure, en ce que l'amour de Jésus Christ dans notre cœur, est la première condition de la vie intérieure et de l'imitation du Sien.

Il nous faut donc reproduire en nous ce type par la vie intérieure. Or, pour cela, la vertu centrale qui résume toutes les autres, et qui fait pour nous, comme pour toutes les âmes chrétiennes, mais pour nous surtout, le fond de la vie intérieure, c'est la connaissance et l'amour de Jésus-Christ. C'est ce que recommande partout le saint livre de l'Imitation, où

le cœur de Jésus a si bien été compris et décrit. C'est là le centre de la piété chrétienne, et à fortiori, de la piété sacerdotale : contact perpétuel et intime avec Jésus-Christ, avec Son Cœur, avec ce que Son Cœur a donné de meilleur.

En conséquence, il faut nous attacher à Jésus-Christ dans l'Eucharistie, expression substantielle et suprême de l'amour de Son divin Cœur ; il faut fréquenter davantage ce bon maître, L'aimer de plus en plus dans Son état eucharistique. Car, en même temps que l'Eucharistie est le don de Son Cœur, elle est aussi le moyen de former le nôtre à la vie intérieure, et la solution de ce grand problème de la reproduction du Cœur de Jésus-Christ dans les nôtres...

Que le Cœur de Jésus nous donne ce trésor intérieur de grâce, de charité, de piété, d'attachement à Notre-Seigneur et de dévouement total à Ses intérêts, sans lesquels on ne fait rien de bon pour soi ni pour les autres surtout dans la carrière sacerdotale, et dont nous avons si grand besoin au milieu d'un monde si peu surnaturel, si peu chrétien, si occupé par le démon et si livré à tout ce qui éloigne de l'esprit de foi. Plus la dépense de forces surnaturelles que nous aurons à faire sera grande, plus aussi nous aurons besoin de refaire à notre âme des provisions abondantes, pour n'être jamais à sec et surpris par la disette (V, 321 ; XI, 511).

II. Vous ne sentez, dites-vous, en guise d'amour de Dieu, qu'un désir de désirer aimer Notre-Seigneur. Bravo ! Gardez toujours ce désir, c'est déjà quelque chose. Pour le moment vous désirez d'aimer Notre-Seigneur. Si vous êtes fidèle, de dix en dix ans, ou à peu près, vous perdrez un de ces deux premiers verbes ; puis dix ans après, vous commencerez à aimer Notre-Seigneur, sans autre verbe, mais vous L'aimerez alors vraiment et de toutes vos forces !...

Aidez-vous de cette charmante parole de saint Augustin : «O Jésus, que toutes les choses du monde me deviennent amères ! Vous seul, montrez-Vous à mon âme avec Votre douceur. Car Vous êtes la suavité incomparable, la douceur céleste qui change tout en douceur !»

En effet, pour aimer Notre-Seigneur, il faut sentir Sa douceur ; pour la sentir, il faut la voir ; pour la voir, il faut qu'elle se montre ; une fois qu'elle se montre, elle conquiert notre cœur du premier coup ; et ce n'est qu'à partir de ce moment-là que nous pouvons vraiment être détachés du monde. Chercher à se détacher du monde avant d'aimer Notre-Seigneur, c'est un tour de force que nous ne ferons pas ; aimer Notre-Seigneur avant qu'Il nous ait fait entrevoir, intérieurement au moins, un petit rayon de Sa beauté, impossible, puisque nous ne pouvons être pris que par le cœur...

Quel bonheur, si le Bon Dieu, oubliant nos infidélités, et ne regardant plus que ce tout petit peu de bonne volonté et de bons désirs qu'il y a eu nous, voulait bien nous garder toujours en état de grâce, nous donner un peu de Son amour qui guérit et adoucit tout, et nous faire monter un peu derrière les saints dans la vie spirituelle !

Ce petit germe de bonne volonté et ce bon désir de comprendre et d'entamer la vie intérieure, qui est le commencement même de cette vie de grâce, c'est peut-être tout ce qu'il nous est possible de transmettre aux autres, puisque c'est l'Esprit-Saint qui fait tout le travail. Je crois que pour le leur transmettre, la première condition est de leur en parler beaucoup, pour leur faire venir l'eau à la bouche, et leur faire dire : «Mais enfin, dites-nous donc ce que c'est que cette vie intérieure dont vous nous fatiguez les oreilles, et faites-nous la d'abord comprendre !» - Le jour où ils nous auront dit cela, si nous voulons, tout est gagné, pourvu que nous sachions les mettre sur la voie et leur répondre : «Ah ! Nous y sommes ! Ce n'est pas moi qui puis vous l'expliquer, mais Notre-Seigneur et le Saint-Esprit Lui-même, si vous faites ce qu'il faut»…

Dans le cœur de l'homme, sous l’action du Saint-Esprit, il peut se passer de bien belles choses surnaturelles, une transformation qui met précieusement, au fond de notre pauvre sac, le trésor même du ciel. Mais ce que tous les hommes de tous les lieux et de tous les temps ont reçu et recevront de biens surnaturels, ne sera qu'un petit suintement de ce qui remplit le cœur de Notre-Seigneur et de ce qu'il possède, lui, en totalité. En nous Dieu met une parcelle du don céleste pour qu'elle fermente et nous travaille comme un levain. En lui la divinité ruisselait, comme dit Mgr Berteaud (X, 509 ; XII, 98 ; XIII, 484. - Cf. le magnifique mandement de Mgr Berteaud sur Jésus-Christ).

III. Cœur de Jésus, notre partage, amour de Jésus compagnon de la vie du prêtre, vous êtes la compensation surabondante et ineffable de nos sacrifices, de nos délaissements, des brisements de notre cœur.

Qu'est-ce que je cherche dans les créatures, et qu'est-ce qui me porte à les aimer ? Eh bien ! tout cela est suréminemment en Jésus-Christ. Il est vrai, je ne puis en juger que par la foi ; mais un jour viendra où j'en jugerai par la vision immédiate, et où je serai bien heureux d'y avoir cru.

Vie radieuse, chaste et virginale des prêtres, amis de Jésus ! Nous sommes seuls devant le Tabernacle ; mais nous sommes avec Lui, et Il est avec nous ; nous sommes compagnons. Est-ce qu'Il ne nous suffît pas ?

Et le couronnement de cet amour par la radieuse espérance du ciel : le ciel des prêtres, le ciel des vierges ! Doux et tendre appel de Jésus aux âmes qui n'auront aimé que Lui : Veni, venii coronaberis (V, 354) I

XXXII - *CIBAVIT EOS EX ADIPE FRUMENTI* [1]

I. *Panis filiorum, panis hominum, panis viatocrum, panis angelorum, panis cœlicus*. Il est des mystères que la langue de l'homme n'exprime pas ; l’Eucharistie est un de ces mystères. Un premier miracle a purifié l’âme du chrétien ; il reçoit son Sauveur en tremblant, mais avec un cœur pur. Qui pourra dire le flot de douces pensées, qui, en ce moment de bonheur, inonde son âme ? Désormais il peut résister au monde ; s'il est vaincu, il peut revenir, autant qu'il lui plaira, demander la force à Celui qui la possède et la donne. Il peut venir au pied de l'autel, revoir ce Dieu qui déjà l'a si bien reçu, Lui parler de son avenir, Lui faire sanctifier ses espérances, puiser dans ces doux entretiens les nobles idées de vocation et de sacrifice.

---

[1] J. B. Aubry était simple étudiant au grand séminaire de Beauvais, lorsqu'il écrivit ces pages si touchantes de foi et d'amour de Dieu.

Voilà ce que le Sauveur a fait pour moi ! Et moi, le plus souvent, je suis resté tiède en face de cette fournaise d'amour. Mais, aux rares moments que ma négligence Lui consacrait encore, il me semblait entendre sortir de la solitude du Tabernacle, où notre unique ami nous attend, une voix douce et plaintive qui me disait : «Pourquoi ne M'aimez-vous pas, et si vous M'aimez, pourquoi Me laissez-vous dans l'abandon ?» - Puis l'aimable voix s'adoucissait et me parlait du sacerdoce et d'un avenir tout consacré à l'immolation. El je me demandais comment ces choses s'accompliraient.

Le temps a marché, les circonstances extérieures, je ne sais comment, ou plutôt je sais que Dieu l'a voulu, se sont prêtées à l'accomplissement de cet attrait intérieur et sont venues au-devant de mes désirs ; les choses que Dieu m'avait montrées dans un avenir qui me semblait si lointain, se sont accomplies en partie, et l'Eucharistie m'a soutenu dans les défaillances du chemin ; j'ai souvent éprouvé que c'est aux pieds du Dieu caché que se réalise cette parole du Sauveur : «Vos larmes se changeront en joie». Et lorsqu'après les moments d'orage et d'abattement, j'ai senti renaître en moi l'espérance, j'ai vu que pour l'âme du chrétien et du prêtre, tous les jours n'étaient pas malheureux, et que, sur la terre, le bonheur n'était pas impossible, puisque déjà on y trouve un ami auquel il n'y a pas d'ami comparable. Je me suis dit : «Que sera le ciel, si déjà la terre est si douce pour quiconque s'attache à la seule chose qui soit aimable et qui remplisse le cœur, l'Eucharistie !»

Que le monde donc cherche où il veut des émotions et du plaisir ; pour moi, je sais où est **le bonheur** ; j'ai trouvé sa source, et j'irai, comme la Samaritaine, m'installer auprès de cette source et puiser de cette eau vive qui rafraîchit pour l'éternité ; j'irai auprès du tabernacle m'entretenir avec Celui dont les paroles sont sans amertume ; et Il ne me répondra jamais plus, j'espère, ce qu'Il pourrait répondre à beaucoup de Ses enfants, ce qu'Il aurait pu me répondre à moi-même jusqu'à présent : Ame sans amour et sans piété, depuis si longtemps que Je suis avec vous, ne Me connaissez-vous pas encore ? A quoi vous attachez-vous ? Pourquoi dépenser la sève de votre âme à aimer tant d'objets inutiles, tandis que Je suis délaissé ? Croyez-vous que dans Ma vie eucharistique Je n'éprouve aucune déception ? O vous du moins qui partagez Mon toit et portez Ma livrée, vengez-Moi par votre amour ; si vous n'êtes ni ingrat ni méchant, soyez moins froid et plus dévot à Mon Sacrement».

Apprenez-moi à Vous mieux connaître, ô Vous qui me paraissez si petit et si grand tout à la fois. *Vere tu es Deus absconditus*. Ah ! je Vous reconnais bien, sous ce déguisement dont se couvre Votre miséricorde ; je sais bien Votre Nom. Vous êtes ce Dieu caché dont j'ai senti plus d'une fois la douceur et éprouvé la miséricorde ; ce Dieu qui veut bien encore pénétrer jusqu'à mon cœur où j'ai trop souvent donné l'hospitalité à Votre ennemi. Vous y venez encore, et Vous voulez que je retourne auprès de Vous. Oui, je veux aller à Vous, je veux m'approcher de Votre trône de grâce, pour y prendre ma part de Vos miséricordes, ô Jésus familiarisé avec les hommes. Et à qui donc irai-je, Seigneur, si ce n'est à Vous, qui avez les paroles de la vie ? Ah ! Je Vous désire, ô pain sacré dont les anges ne se nourrissent jamais ; je Vous désire, ô manne du désert où je suis voyageur, vin qui faites germer la divinité dans le cœur des hommes. Loin de Vous mon âme a soif, mon cœur tombe d'inanition, et je me sens défaillir tout entier. Je ne Vous parle plus de mes péchés, effacez-les, et ne parlons plus que de ce qui peut Vous plaire. Venez, ô délicieux aliment, nourriture spirituelle des âmes intérieures, qui rassasiez et dont on a toujours faim ; j'ai fait le silence dans mon âme, Votre aimable voix pourra s'y faire entendre, et Votre parole intérieure n'y sera plus interrompue par le bourdonnement des futilités de ce monde ; Vous y direz tout ce que Vous voudrez, et plus tard, lorsque Vous m'aurez confié d'autres âmes, je leur redirai Vos divines paroles.

II. Quand je pense que bientôt je recevrai de Vous, ô Jésus, un terrible ministère, je suis effrayé en même temps que ravi par la perspective de l'apostolat. Vous serez mon conseil et mon soutien, ô Epoux des âmes sacerdotales ; c'est à Vous que je demanderai et près de Vous que j'irai chercher la force dans les peines et les calomnies ; car je veux être abreuvé de peines, tourmenté et calomnié comme Vous, ô Dieu persécuté, pourvu que Vous soyez mon compagnon de vie et ma société dans les souffrances. Je me condamnerai à une solitude, à une tristesse éternelle ; je vouerai ma vie au silence, au retirement, à la pauvreté, au sacrifice, pourvu que Vous soyez avec moi et que Vous m'aidiez à porter mon fardeau.

J'apprendrai, devant l'Eucharistie, aussi bien que devant le Calvaire, ce que vaut une âme et ce qu'on peut faire pour la sauver, ce que Vous voulez Vous-même, Vous surtout, ô céleste ami qui remplacez tout, et ce qu'on peut sacrifier pour entrer dans Vos saintes intimités. J'irai puiser dans Votre cœur cet amour solide qui ne connaît ni les défaillances de la chair, ni les douceurs fausses, troublées et fragiles des affections humaines ; cet amour viril qui résiste à tout, qui traverse tout, qui survit à tout ; cet amour sacerdotal qui ennoblit tout ce qu'il approche.

J'agrandirai mon cœur, et il deviendra capable de Vous ; je me souviendrai que la maison de Dieu est la maison du prêtre, et j'irai la visiter souvent ; j'aimerai Vos tabernacles et j'y choisirai ma demeure dans le silence et la sainte abjection de Votre maison, plutôt que celle des pécheurs. Enfin, en attendant que j'aille au ciel, s'il Vous plaît, Vous voir non pas de plus près mais sans mystère et sans voile, Vous serez, dans Votre vie eucharistique, ô sainte Victime, Vous serez mon héritage et la part de mon calice, et je veux pouvoir dire jusqu'au dernier de mes jours : *Elegi abjectus esse in domo Dei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum* (V, 275, 279).

XXXIII - L'EUCHARISTIE SOURCE ET ALIMENT DE LA VOCATION SACERDOTALE.

Adoro te, devote, latens Deitas, quæ sub his figuris vere latitas

C'est bien Vous que je retrouve ici, cachée dans ce tabernacle et sous ces humbles espèces, ô divinité cachée, sainte Victime, dont le commerce doit remplir ma vie ; c'est bien Vous, je Vous reconnais, sous cet humble déguisement dont Votre miséricorde Vous couvre, c'est bien Vous qui m'avez parlé dès l'enfance ; l'autel n'était pas le même, mais Vous étiez le même, ô Vous qui Vous cachez sous ces espèces, et je Vous reconnais. C'est Votre voix que j'ai entendue, dans le silence du tabernacle et, bien plus encore, au plus profond de mon cœur ; Vous me parliez du sacerdoce ; oh ! je n'aurais pas osé y penser, si Vous-même ne m'en aviez donné l'idée et le désir ; Vous me parliez du sacrifice de ma vie ; oh !

mon cœur n'était pas capable de germer une pareille idée, si Vous-même n'en aviez déposé la semence dans mon cœur. Vous m'avez attiré à Vous dès l'enfance par un saint vitrail ; Vous m'avez montré Votre autel comme une montagne que je devais gravir, comme une solitude où Vous me conduiriez. Les circonstances extérieures se sont, je ne sais comment, prêtées à Votre dessein ; Vous m'avez pris et conduit par la main ; Vous m'avez choisi, séparé, ségrégé ; Vous avez préservé mon enfance ; Vous m'avez amené jusqu'à Vous, et me voici retiré dans Votre sanctuaire et déjà revêtu du vêtement de Votre famille, portant déjà dans mon âme les prémices du sacerdoce ; et me voici devant Vous, attendant que Vous consommiez en moi Vos saints mystères, et que Vous m'ayez admis auprès de Vous, à Votre autel, non plus comme convive de Vos banquets, mais comme sacrificateur et avec puissance sur Vous.

Parlez-moi encore comme autrefois ; puisque ma vocation est venue de Vous, il faut que de Vous aussi me vienne ma piété sacerdotale.

I. Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, comme victime dans un état d'immolation ; Il y est pour tous les chrétiens, mais surtout et avant tout pour nous. Il nous appartient en quelque sorte en propre dans l'Eucharistie, d'abord parce que s'Il y est comme victime, nous sommes auprès de Lui comme sacrificateurs, et que la victime appartient en propre au sacrificateur, afin qu'il puisse l'offrir à Dieu, parce que c'est une des propriétés de la puissance sacerdotale de Le réduire à cette forme de victime, de L'immoler, d'offrir Son sang et de distribuer Ses mérites ; parce que notre vie entière se passe auprès de Lui, dans Sa compagnie ; parce que l'Eucharistie est l'âme et le centre de notre vie tout entière ; parce que Son oblation doit être la grande occupation de notre vie et la grande fonction de notre sacerdoce.

Je trouve, en effet, l'action de l'Eucharistie partout dans la vie sacerdotale : je la trouve à sa naissance, dans son développement et à son terme. L'Eucharistie est partout et elle est tout ; elle est la source et l'aliment de la piété sacerdotale.

II. Je trouve l'action de l'Eucharistie d'abord à la source de la vie sacerdotale. En effet, le premier fruit que l'Eucharistie ait porté dans notre âme, avant même le sacerdoce, c'est la vocation qui nous consacre comme prêtres au service de l'Eucharistie comme principale fonction sacerdotale. Non seulement notre vocation tend à l'autel, sa fin est l'oblation eucharistique comme principal exercice des fonctions de médiateur ; mais encore, je trouve l'Eucharistie à la source d'où cette vocation est partie ; l'Eucharistie y a joué un grand rôle et occupé la place principale ; il est parti de l'autel une vertu qui retourne à l'autel, après nous avoir touchés en nous y ramenant ; la grâce et le saint attrait qui nous ont amenés devant le tabernacle, si nous avons la vocation, sont partis du tabernacle même, parce que c'est là que Jésus-Christ a concentré Son action et établi le centre de Ses opérations dans les âmes, et particulièrement dans les nôtres.

Si nous remontons dans notre vie, aussi loin que nos souvenirs peuvent nous conduire à la recherche du premier attrait dont Dieu nous a touchés, qu'y trouvons-nous ? L'idée de sacrifice, de retirement, de solitude, d'immolation ; Dieu nous parlant au cœur, nous demandant l'immolation de nous-mêmes, et la consécration de notre vie à un ministère de séparation, de renoncement. Ah ! ce n'est pas en nous-mêmes et de nous-mêmes que tout cela sortait ; c'est dans l'Eucharistie que nous avons puisé, par une inspiration surnaturelle dans laquelle nous ne sommes pour rien ; mais nous n'avons fait que fournir passivement, el quelquefois non sans résistance, à cet attrait les éléments demandés par la grâce. C'est dans l'Eucharistie que nous avons puisé l'idée première d'un sacrifice dont rien, autour de nous, ne pouvait nous donner l'idée, et dont rien, dans notre cœur, ne nous donnait le goût. Tout en nous est résistance à la grâce, instincts pervers et attrait vers le monde. D'où est venu ce goût surnaturel, cette attraction si douce et si forte vers Dieu et la séparation, ce besoin de sacrifice ? Nous retrouverons l'Eucharistie à la naissance de ces premiers et saints désirs, dans la première communion, quand nous avons su ce qu'était la messe, quand nous avons compris le tabernacle. C'est là, c'est dans le tabernacle que la voix de Dieu s'est fait entendre pour la première fois à notre âme, sortant du tabernacle comme un attrait surnaturel, plein de force et de douceur, et c'est vers le tabernacle que cette voix nous invitait et que nous nous sentions attirés. L'Eucharistie, déposée pour la première fois dans notre âme, est le vin qui fait germer la virginité, surtout la virginité sacerdotale ; le cœur de l'homme n'a pas de ces fruits.

Et c'est tout naturel ! C'est là l'ordre nécessaire que doivent suivre les vocations. C'est auprès du tabernacle que nous devons passer notre vie, c'est là que nous exerçons nos fonctions, c'est là que Dieu devait nous attirer, et c'est de là par conséquent que devait partir l'attrait qui nous a touchés.

Sainte victime, je Vous retrouve avec Vos saints attraits ; je Vous reconnais, divinité cachée, avec laquelle je me suis déjà rencontré, et qui avez présidé à la naissance de ma vocation. Confirmez Votre œuvre et, après m'avoir attiré près de Vous, donnez-moi la suite de Vos dons.

III. Le second fruit de l'Eucharistie c'est la piété sacerdotale ; ou plutôt la vocation même est la germination d'un sentiment de piété sacerdotale. Une fois ce germe produit, et, pour ainsi dire, éclos dans notre âme, il faut qu'il vive et grandisse. Il a besoin d'un aliment proportionné qui entretienne sa sève, augmente sa vie et le conduise à fruit. Or, il est naturel et nécessaire que l'aliment lui vienne de la même source que la vie. Ici encore l'Eucharistie est toute notre ressource ; ici encore je retrouve l'Eucharistie comme aliment de la piété sacerdotale. Je vois le prêtre à l'autel ou devant l'autel, le séminariste qui se prépare au sacerdoce ; la vocation est là ; je vois germer dans ce cœur la piété sacerdotale...

Oui, l'Eucharistie est l'aliment de la piété sacerdotale, et elle occupe la première place dans notre vie. La meilleure partie, les meilleurs instants de notre vie, se passent à l'autel ; notre vie, nos affaires, nos ressources, nos intérêts, nos affections, sont là. Malheureux celui qui ne le comprend pas, et pour qui les moments qu'il sera obligé d'y passer seront une cérémonie bonne à abréger le plus possible, une perte de temps, une obligation ennuyeuse, une corvée ; pour celui-ci, il marque, par ses dégoûts et par le vide de son cœur, qu'il a déplacé le centre de sa vie ; qu'il a exposé son cœur à la corruption et à l'affadissement en le retirant du tabernacle ; il marque que son âme est sans piété et sa vocation morte.

Heureux qui sait comprendre que **là est le centre de sa vie** auquel il faut toujours revenir, que Jésus-Christ est le **compagnon** de sa vie et de sa solitude, **l'unique source** où il devra puiser et rafraîchir la sève de son âme. Pour celui-ci, l'Eucharistie est son **trésor** et toute sa **ressource** dans toutes les nécessités et les difficultés de son ministère. C'est là qu'il trouvera toujours une source où retremper son zèle, une compensation à ses sacrifices, s'ils viennent à lui peser ou si quelque chose lui en fait sentir l'amertume ; la force, si son courage défaille ; l'onction intérieure qui touche, la miséricorde qui a pitié des pécheurs ; le contrepoids, le remède à tout ; la ressource en tout ; elle lui servira à tous les usages et aura pour lui toutes les vertus, *Omne delectamentum in se habentem*. Il y trouvera le moyen de se soutenir au milieu des dangers du ministère, de se sanctifier en sauvant les autres, et d'utiliser pour lui-même les fonctions de son ministère, fonctions si dangereuses pour celui qui n'est pas trempé dans la vie intérieure, si sanctifiantes pour celui qui y est trempé.

Oui, Vous êtes tout pour nous ô sainte Victime, Vous êtes notre ressource, notre talent, notre force, notre armée ; tout nous abandonne aujourd'hui, et nous ne pouvons rien devant le monde à convertir et, pour nous-mêmes, nous ne pouvons nous soutenir au milieu des dangers auxquels nous expose notre vocation même ; mais avec Vous nous sommes forts. Ouvrez-nous donc Vos trésors ; versez en nous Vos lumières, faites nous comprendre quelle force nous trouverons en Vous et le moyen de nous servir de Vous pour notre salut el pour le salut des autres (V, 287, 296-301).

XXXIV - L'EUCHARISTIE ET LE SACERDOCE

Mon Dieu, je crois non seulement que Vous êtes présent dans l'Eucharistie, et que Votre corps, Votre sang, Votre âme et Votre divinité sont sur l'autel, mais aussi que la puissance du prêtre est la cause productrice de ce prodige. Ses paroles ne sont pas seulement une prière qui obtient, mais une consécration et un commandement qui opère le miracle de la présence réelle. Je crois que Vous avez donné à Vos prêtres, à des créatures, à des pêcheurs, **une puissance terrible sur Vous** ; sur Vous, ô Victime sainte et immaculée, la puissance de renouveler, quoique d'une manière différente, le grand sacrifice du Calvaire, et les humiliations de Votre premier anéantissement.

Puissance terrible, en effet ! Elle m'épouvante autant qu'elle me ravit ; je la redoute autant que je la désire. Quelle fonction, Seigneur ! que celle que Vous donnez là : être, devant Dieu, le porte-voix de Votre prière qui est la prière du peuple, la prière de l'Eglise entière ; Vous immoler, grande victime de la Rédemption, renouveler la grande effusion de Votre sang, et racheter le monde avec Vous et autant que Vous. Je ne puis pas espérer de me rendre digne d'un tel ministère, les anges même n'en sont pas dignes ; mais aidez-moi, Seigneur, à ne pas rendre, par mes péchés, Vos humiliations plus amères, et à ne pas ajouter à Vos abaissements celui d'être offert par des mains impures et par une âme mal préparée ; faites-moi la grâce d'apporter dans les fonctions augustes auxquelles Vous m'appelez, un cœur vraiment sacerdotal, un cœur préparé comme le Vôtre à l'éminente dignité dont Vous voulez me revêtir pour l'éternité.

I. L'oblation du sacrifice eucharistique est la plus sacerdotale et la plus auguste de toutes nos fonctions. De même qu'il n'y a, sous la loi nouvelle, qu'un seul sacrifice auquel se rapporte tout le christianisme et qui consomme toutes les saintetés, comme dit saint Paul ; de même il n'y a qu'un seul prêtre qui «demeure éternellement et dont le sacerdoce doit durer jusqu'à la consommation des siècles» (Heb., VII, 24).

Mais de même aussi que cette oblation unique du Calvaire se continue dans l'Eucharistie, de même ce sacerdoce unique de Jésus-Christ n'est ni aboli ni remplacé, mais continué dans l'Eglise, dans la hiérarchie sacrée, dans le sacerdoce chrétien. Ainsi, la même foi qui nous montre, sur l'autel et dans l'Eucharistie, Jésus-Christ comme victime, nous montre devant l'autel et dans celui par les mains duquel cette victime est offerte, Jésus-Christ comme sacrificateur, comme prêtre.

Nous sommes prêtres, et cependant, il n'y a qu'un seul prêtre sous l'Evangile ; mais nous sommes prêtres du sacerdoce de Jésus-Christ, et quand nous sommes à l'autel, nous représentons, nous sommes Jésus-Christ sacrificateur ; il dépose en nous sa qualité de prêtre, gardant pour lui-même celle de victime ; et ainsi s'accomplissent à la fois deux des plus grandes el des plus ravissantes prophéties de l'Ancien Testament, l'une se rapportant à la victime de la Loi Nouvelle, annonçant qu'elle sera parfaite, qu'il n'y en aura qu'une, et qu'elle sera offerte en tous lieux ; l'autre se rapportant au prêtre chargé de l'offrir, annonçant aussi qu'il n'y en aura qu'un et qu'il sera prêtre pour toujours (Malachie, I, 10).

Le voici ce prêtre de l'Evangile, ce prêtre selon l'ordre de Melchisédech ; son sacerdoce ne lui est pas venu en héritage, et sa vocation est d'un autre ordre que celui de la chair et du sang ; sa dignité est si grande, que celle du Pontife de l'Ancienne Loi n'est rien auprès d'elle, et que les anges mêmes en seraient jaloux, s'ils pouvaient être jaloux ; il passe la meilleure part de sa vie et, s'il le veut, sa vie entière, dans un tabernacle bien plus auguste que celui où le seul Grand-Prêtre de la Loi Ancienne pénétrait une seule fois chaque année.

Oui, nous sommes prêtres, et, en cette qualité, nous n'avons qu'une fonction, celle de Jésus-Christ : l'oblation du sacrifice. Nous sommes prêtres, héritiers de Son sacerdoce, revêtus de Sa dignité, sacrificateurs comme Lui ; c'est bien notre puissance qui dispose du corps et du sang de la victime, et nos paroles font plus que d'obtenir par impétration ; elles opèrent, par la vertu qu'Il leur a donnée et qui est la Sienne, le prodige eucharistique et la réconciliation du monde avec Dieu.

Ce qui rend si auguste le caractère du sacerdoce chrétien, c'est donc la réalité de sa puissance dans l'oblation et l'efficacité du sacrifice auquel il est voué. Sous l'Evangile, l'autel n'a plus de voiles, et le sacrifice ne se consomme plus dans l'ombre d'un tabernacle inaccessible aux regards du peuple.

L'autel chrétien a été placé dans la partie la plus lumineuse du temple, comme sur un nouveau Calvaire, et la croix le domine comme un signe de lumière, de rédemption et d'espérance ; sur cet autel je vois la victime exposée aux regards du monde entier ; et cette victime est si grande, qu'à peine puis-je concevoir comment elle peut être immolée ; je vois auprès d'elle un prêtre transfiguré par la foi et rayonnant d'une douce majesté. L'Evangile est à son côté, le signe de la Ré-

demption sur ses épaules ; ses mains, tantôt élevées vers le ciel en signe de prière, tantôt appuyées sur l'autel en signe de puissance, me montrent qu'il est ici plus qu'un suppliant, et que sa fonction est sans doute la prière, mais la prière au nom de l'Eglise universelle, la prière toute puissante exprimée par l'action du sacrifice.

Le prêtre ouvre la bouche, ses paroles sont toutes puissantes ; il parle du corps et du sang de Jésus-Christ, comme si c'était le sien propre : *Corpus meum, sanguis meus*. Le ciel entier est attentif à ses moindres démarches et obéit à ses ordres ; à sa voix toute l'Eglise s'émeut. Voici que le sang de la victime a coulé, le prodige est accompli, le même que celui de la croix, aussi méritoire, aussi respectable, aussi mystérieux et plus étonnant encore, puisqu'il y a dans le sacrifice eucharistique deux prodiges que je ne trouve pas au Calvaire : l'immolation non sanglante et l'abaissement de la victime jusqu'à la forme d'une créature informe et inanimée encore plus voisine du néant. Et quand l'immolation est finie, l'immense dette de nos péchés est payée, le prix de la Rédemption appliqué aux âmes, et la justice de Dieu satisfaite.

II. Vraiment, quand un prêtre n'aurait offert que ce sacrifice divin, au fond du dernier hameau et une seule fois dans sa vie, et s'il était mort ensuite, il aurait fait **la plus grande action qui se soit faite sur terre** ; il aurait continué ou recommencé le sacrifice de Jésus-Christ, consommé le mystère initial de la Rédemption, offert à Dieu la sainte victime, *oblatio munda*, qui doit être offerte en tous lieux, qui absorbe tous les péchés et apaise Dieu.

La messe ! Oh, le grand sacrifice ! Il est vrai, le ministère direct auprès des âmes, par la parole et les sacrements, est une grande et sainte chose, c'est Jésus-Christ continuant à verser Sa grâce, c'est l'homme transformé en apôtre, c'est l'Eglise se dilatant et le royaume de Dieu se propageant ; mais le prêtre qui aurait dit la messe une fois dans sa vie aurait fait bien plus, mille fois plus encore, il aurait été, ce jour-là, le centre du monde entier, l'intermédiaire par lequel toute la création est mise en relation et réconciliée avec Dieu ; il aurait racheté le monde comme Jésus-Christ, compensé tous les péchés, ouvert le ciel aux âmes qui veulent profiter de la Rédemption, attiré sur la terre des bénédictions sans mesure, enfin accompli un acte d'apostolat dont la vertu, pour sauver les âmes, dépasse infiniment celle de toutes les prédications et de l'éloquence de tous les apôtres qui ont passé et passeront jamais dans l'Eglise.

O grandeur, ô dignité du sacerdoce catholique ! Si nous voulons y penser un peu et si nous tirons la conclusion pratique, à quelle sainteté ne nous obligez-vous pas ! Quelle vertu nous faudrait-il pour être à la hauteur d'un tel ministère ! O Jésus, victime eucharistique immolée pour tous les hommes, mais d'abord distribuée aux apôtres, donnez-nous l'intelligence, le respect et l'amour de nos fonctions, faites-nous bien comprendre le prix du sacrifice eucharistique et la dignité du sacerdoce dont Vous nous revêtez ; accordez-nous aussi de ne pas apporter à des fonctions aussi élevées, je ne dis pas des mains impures, mais des dispositions simplement médiocres, des âmes sans vertus, des cœurs sans vertus, des cœurs sans amour pour Vous.

III. Le commerce très intime et très familier dans lequel notre vocation nous établit, comme prêtres, par l'Eucharistie, avec Jésus-Christ comme victime, doit être la compensation de tous nos sacrifices.

Nous avons tout quitté, et nous Vous avons suivi, disaient les Apôtres à Jésus-Christ, quelle sera donc notre récompense (Matth., XIX, 22) ? Ah ! Seigneur, au moment, où ils faisaient cette question, l'Eucharistie n'était encore qu'en projet dans Votre divin cœur, elle n'était pas inventée, et Vous ne pouviez leur répondre que par la promesse des biens éternels. Nous aussi, Seigneur, nous comptons sur les biens éternels ; quel malheur si, après Vous avoir donné notre vie toute entière, nous allions manquer, par nos péchés, la récompense offerte à tous les chrétiens, même à ceux qui ont sacrifié moins que nous. Oui, nous comptons sur l'éternité, mais déjà, sur la terre, il nous faut quelque chose, il faut à notre âme un confident et à notre cœur un ami. Nous avons, pour Vous suivre, tout quitté sur Votre parole, taillé, tranché dans notre cœur ; nous avons sacrifié toutes les espérances des hommes et les instincts presque irrésistibles de notre nature, notre vie est à Vous, et nous Vous la donnons jusqu'à la mort inclusivement ; mais, dès ici-bas, nous demandons une compensation, nous avons faim et soif de quelque chose qui nous remplisse, d'un objet qui satisfasse les besoins surnaturels de notre âme ; les créatures n'en sont pas capables, et la terre ne nous offre rien de semblable à cela.

C'est Vous-même, ô mon Dieu, c'est Vous-même qui nous tiendrez lieu de tout ; le commerce intime que nous aurons avec Vous à l'autel nous consolera de tout ; c'est Vous, ô Victime eucharistique, ô Jésus, qui êtes le bien des prêtres. *Pars, o Jesu sacerdotum* ; c'est Vous qui serez la portion de notre calice et notre héritage sur la terre ; puissiez-Vous l'être encore dans le ciel, *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei*. Vous serez notre compagnie pour toute la vie, Vous serez notre famille, notre soutien dans les défaillances du ministère, notre force dans les persécutions, notre joie dans l'isolement, notre consolation si notre peuple nous abandonne.

C'est à Vous que nous irons demander le remède de tous nos maux et le baume de toutes nos souffrances ; c'est à Vous que nous irons, si jamais la solitude de notre maison et la tristesse de notre vie vient à nous peser,

Ah ! Vous du moins, nous Vous trouverons toujours, ô Dieu caché, dans le silence du tabernacle, seul Vous aussi, abandonné et trahi bien plus que nous. Retirés avec Vous dans la solitude de Votre maison, nous pourrons bien nous appliquer ces paroles du prophète : *Elegi abjectus esse in domo Dei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum* !

O sainte victime, victime eucharistique, nous savons qui Vous êtes, ici, au milieu de nous ; aucun phénomène extérieur ne nous manifeste Votre présence, mais le plus grand miracle de cette présence même, c'est que rien ne la trahisse, c'est que Vous puissiez si bien Vous cacher, c'est que l'éclat de Votre front et la splendeur naturelle de Votre gloire ne percent pas l'enveloppe et les voiles du tabernacle.

Nous ne Vous voyons pas, nous n'entendons pas Votre voix, mais Vous, Seigneur, Vous entendez la nôtre, parce que Vous êtes ici à deux pas de nous et toujours avec nous. Eh bien, nous aussi, ô Dieu caché, qui êtes avant tout l'ami et le compagnon de vie des prêtres, nous aussi, nous voulons rester toujours auprès de Vous et faire de Votre sacrement l'objet de toutes nos pensées et de tous nos désirs, l'aliment de nos âmes, la raison dernière de toutes nos actions, le centre et le tout de notre vie, en attendant que Vous accomplissiez en nous Vos promesses, et que Vous nous admettiez à la participation de cet autre héritage du ciel qui n'est que le couronnement et la perfection du premier, notre dernière et

éternelle communion, et où Vous voulez Vous donner encore à nous, mais sans voile et sous une forme différente, plus complète et divinement radieuse (V, 287, 289-295).

XXXV - RÔLE ET FONCTION DE L'EUCHARISTIE DANS LE SACERDOCE

I. Le commerce très intime et très familier dans lequel notre vocation nous établit, comme prêtres, par l'Eucharistie, avec Jésus-Christ comme victime, doit être la compensation de tous nos sacrifices. Nous sommes les compagnons les plus fidèles de Notre-Seigneur dans Sa vie eucharistique, Ses anges adorateurs, Ses anges consolateurs ; admis dans Son intimité, et passant avec Lui la portion la plus exquise de notre vie ; occupés de L'adorer et de causer avec Lui dans la solitude du tabernacle.

Lui-même, Il se constitue notre ami et notre frère, et Il n'a pas, pour compenser Ses humiliations, de société plus assidue que la nôtre. Quelle destinée, même en dehors toujours de l'apostolat ! Aux pieds de Notre-Seigneur toute une vie sacerdotale ; et comme une telle amitié remplace bien tout ce que nous avons quitté ! Comme la vie sacerdotale, envisagée à ce point de vue, n'est plus ni une solitude, ni un désert, mais une dignité glorieuse, féconde et sanctifiante !...

Je vois tout près et tout autour de Notre-Seigneur, la foule des prêtres purs s'avancer lentement et rayonnant de pureté et de piété ; ils marchent tout près de Lui comme Son cortège ; il me semble déjà voir un commencement de réalisation de cette parole de l'Apocalypse : *Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coïnquinati : virgines enim sunt... Hi sequuntur Agnum quocumque ierit !*

II. L'âme sacerdotale en visite devant le Saint Sacrement est un ange adorateur qui adore pour le monde entier ; un ange consolateur, qui console Notre-Seigneur, anéanti pour nous dans l'Eucharistie, des injures de l'Univers entier.

L'Eucharistie est pour nous l'école et le trésor des vertus sacerdotales, surtout l'école de la miséricorde : tout ici est miséricorde, le ministère de Jésus-Christ et le nôtre, *apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio*. Nous viendrons ici apprendre à avoir pitié des pauvres, des petits ; Notre-Seigneur nous apprendra à bien les accueillir, à leur pardonner leur ignorance, à ne pas les rebuter.

Le Sauveur n'est pas venu, dans Son Incarnation, pour juger le monde, mais pour le sauver. Il n'est pas non plus dans l'Eucharistie pour juger le monde, mais pour le sauver. Quel mystère ! Quel abîme de miséricorde ! Quelle source insondable d'amour et de pardon !

Nous viendrons puiser l'amour de Dieu, l'amour exclusif de Dieu, à sa source ; nous y viendrons puiser l'esprit de sacrifice, comprendre le prix des âmes, nous retremper dans notre vocation, et puiser, dans la méditation des miséricordes du Sauveur, l'idée vraie, élevée et complète du sacerdoce et d'un ministère de miséricorde ; nous trouverons, aux pieds de notre Dieu, ami, frère, la force de répondre à Ses grâces et de vouer notre vie et tout ce que nous sommes à une œuvre qui est la sienne...

Oui, nous suivons Jésus de plus près dans l'Eucharistie. **La condition pour Le suivre partout est la pureté**. Qui est-ce d'ailleurs qui produit ces vertus dont le catholicisme a le privilège exclusif et qui, toutes, sont fondées sur le sacrifice : Virginité, apostolat, sacerdoce, vie religieuse, obéissance héroïque ? L'Eucharistie qui tombe dans des cœurs purs et les féconde.

Je voudrais, Seigneur, qu'il n'y ait ni un acte dans ma vie, ni une pensée dans mon âme, ni un soupir dans mon sommeil, ni un cheveu sur ma tête, qui ne fût à Vous, qui ne fût employé à Vous aimer, qui ne concourût à Vous glorifier et à sauver des âmes. Il faut que j'étudie, mais je ne suis pas prêtre pour étudier ; je suis sur la terre pour Vous aimer, je suis prêtre pour offrir Votre sacrifice, pour Vous immoler et pour m'immoler avec Vous. Je vais commencer, ô mon Dieu ; il faut enfin que je m'y mette après tant de promesses.

III. En allant à Vous, ô Jésus, en vivant auprès de Vous, nous apprendrons à nous contenter de Votre amour, et à ne pas chercher celui des créatures ; nous apprendront à remplir notre coeur de Votre charité et du zèle des âmes ; nous apprendrons, à Votre école, la science de la miséricorde ; nous Vous aimerons seul exclusivement et pour toujours.

Nous apprendrons à tout quitter pour Vous suivre, et à nous quitter nous-mêmes ; nous apprendrons le sacrifice pour nous-mêmes, et la miséricorde pour les autres ; nous nous remplirons l'esprit de Votre Rédemption qui est un esprit de séparation, d'immolation pour nous-mêmes et de miséricorde, de mansuétude, de pardon, d'amour, de zèle pour les autres ; vous ferez de nous des apôtres, afin qu'en travaillant pour notre salut, nous travaillions aussi pour celui des autres et surtout pour Votre gloire. Nous prendrons pour armes Votre testament d'amour...

Nous vivrons à Vos pieds, devant le tabernacle où Vous Vous immolez pour nous ; à Vos pieds, Seigneur, pendant toute une vie sacerdotale, si longue que Vous la vouliez, peu importe, pourvu que Vous la remplissiez. A Vos pieds toute ma vie, ô sainte victime, pour Vous immoler, pour Vous offrir à Dieu, d'une part pour Vous faire porter le poids de Sa justice, de l'autre pour Vous présenter aux adorations du monde ou, s'il ne veut pas Vous adorer, à ses insultes, puisque Vous voulez ses insultes. Pour nous, nous vivrons près de Vous, en attendant cette dernière et éternelle communion, cette dernière messe que Vous nous avez promise et qui durera toute l'éternité (V, 304, 369).

XXXVI - LE SOUS-DIACONAT

I. Vous êtes à la veille de l'ordination au Sous-Diaconat.

C'est ici, pour Vous, le couronnement de la vie de sacrifice, non pas en ce sens qu'ayant, comme disent d'aucuns, le divin crampon, vous pourrez vous relâcher et ne pas tant vous gêner ; mais, au contraire, en ce sens que ceci met le comble à votre vie de sacrifice, d'obéissance, d'humilité, de piété, de renoncement à la chair et à ses exigences. Il y a longtemps que Dieu avait parlé à votre cœur et lui avait demandé une consécration entière, exclusive et profonde à Son

service. Le moment est venu, réjouissez-vous, parce qu'il consomme vos efforts et met le comble à vos vœux. Mais songez à la force, qu'il vous faudra et aux conséquences de ce grand engagement que vous allez prendre...

Le sacrifice que vous faites, par le sous-diaconat, à vingt-trois ans, et que vous croyez avoir si mûrement apprécié, vous ne l'appréciez pas du tout, vous ne pouvez pas l'apprécier. Quand vous aurez dix ans de plus, quand vous aurez subi un peu le contact et les influences du monde, ce sacrifice, sur lequel vous n'aurez plus le droit de revenir, vous coûtera dix fois, vingt fois davantage ; alors, malheur à ceux d'entre vous qui ne seront pas armés pour soutenir cette lutte ! C'est le secret des chutes qu'on voit dans le sacerdoce, comme de celles qu'on ne voit pas.

Si je prêchais la retraite d'ordination, je vous poserais cette seule question : «Vous vous dites prêts à tous les sacrifices les plus délicats et les plus pénibles ; vous ne pouvez désigner par là que les sacrifices dont vous connaissez la portée. Mais êtes-vous prêts aussi à des sacrifices dont vous n'avez pas encore l'idée, et dont vous ne connaissez pas encore la portée ? Et quand vous vous apercevrez de ce que vous avez accepté, ne vous dédirez-vous pas ?...»

Par le sous-diaconat vous allez être fixé *in æternum*. Les devoirs de votre état, vous les connaissez ; les dangers, vous les connaîtrez ; les tentations, vous les connaissez en partie. Mais vous éprouverez, à mesure que vous avancerez dans la vie, la vérité saisissante de ce mot de saint Pierre : *Novit Dominus pios de tentatione eripere* ! Mot bien vrai en France, vu l'effroyable recrudescence de corruption qui règne et envahit même les âmes chrétiennes, qui ébranle même les âmes sacerdotales quand elle ne les envahit pas...

Soyez humble, priez beaucoup ; demandez à Dieu toujours la même chose - *Unum necessarium* – **la fidélité à Son service et le développement de votre vie intérieure**. Il faut surtout, retenez bien ceci et mettez-le en pratique, si vous voulez que Dieu bénisse votre avenir sacerdotal, il faut que votre sous-diaconat, loin d'être pour vous, comme pour d'autres, le signal du relâchement dans le travail, la piété, l'obéissance et en tout, soit, au contraire, celui d'un redoublement d'efforts. Prenez-en la résolution mettez-là dès après l'ordination, en pratique, visez à ne vous en dédire jamais, et assurez ainsi votre avenir contre les dangers du ministère, par votre fidélité entière à vos devoirs d'aujourd'hui qui ont précisément pour but de vous préparer et de vous prémunir.

Plus je vais, plus je vois qu'il faut, au séminaire, être non pas découragé à l'avance, mais familiarisé avec la pensée des luttes qu'il faudra soutenir et des périls qu'on devra courir... Oui, entrez dans ces sentiments par tous les moyens possibles : prière, humilité, charité, obéissance, assiduité aux devoirs actuels ; vous assurerez votre avenir et vous acquerrez de nouveaux droits à ne pas faire comme tant d'autres (XI, 22 ; XII, 220 ; XIII, 325)...

II. Pendant cette retraite, ne vous demandez plus si vous êtes digne ou non, si vous avez bien ou mal employé votre séminaire jusqu'ici ; mais purifiez d'abord très bien votre conscience, et puis regardez en face et dans le vif cette longue perspective sacerdotale, cette chaîne de sacrifices que vous avez devant vous et que vous allez embrasser. Il est facile et même poétique de renoncer au monde pour une journée ou pour quelque temps ; mais il viendra, pour vous comme pour tous, des jours où le sacrifice pèsera bien lourd sur vos épaules et ne vous semblera plus du tout poétique, mais rebutant et décourageant.

Il faut, aujourd'hui, envisager tout cela, et faire provision d'énergie et de piété pour ce temps-là. Nous n'avons qu'une vie à dépenser ; ce n'est pas une petite affaire de se renoncer, non pas pour un temps, mais pour toujours, sans espérance d'y revenir, à toutes les jouissances et à tous les plaisirs qui remplissent la vie des autres, et de se jeter tout entier dans le sacrifice inexorable et éternel de ses convoitises. Il y aura, dans votre vie, des moments terribles de tentation et de mouvement involontaire de regrets du monde. Vous serez heureux alors d'avoir prévu cela et d'y avoir préparé votre cœur. Profitez précieusement de ces jours qui précèdent le Sous-diaconat. Cent fois, mille fois par jour, demandez à Notre-Seigneur de vous donner l'intelligence de votre vocation, de vous remplir de Son amour qui adoucit tout, qui allège le fardeau et compense avec surabondance tous les sacrifices.

Ne vous effrayez pas du reste ; je parle toujours des dangers qui vous attendent ; mais je ne serai pas inquiet pour vous, si vous êtes remplis d'intentions droites et de bonne volonté : c'est énorme, c'est même tout ce que l'homme doit fournir ; Dieu fournit le reste, si on Le laisse faire. Dans le recueillement de la retraite mettez votre âme en état de repartir avec une nouvelle énergie.

Les années du séminaire sont courtes, mais précieuses et suffisantes, si vous savez en profiter et perdre le moins possible de ces instants qui tous sont nécessaires à la formation sacerdotale. Combien ai-je vu de séminaristes qui entraient au séminaire bons, ayant peu de générosité sans doute, mais de la bonne volonté. Puis, au lieu de développer leurs dispositions, ils allaient décroissant, s'affadissant jusqu'au bout, pour arriver finalement au sacerdoce aplatis, dénués d'une préparation solide. Au contraire, jamais je n'en ai vu un seul, ayant la bonne volonté, et qui n'ait abouti à un résultat tout à fait heureux et complètement rassurant pour l'avenir...

Habituez-vous à envisager très gravement cette vie sacerdotale dont vous approchez tous les jours. Tous les prêtres que j'ai vus tomber soit dans la tiédeur soit plus bas encore, avaient préparé leur chute en ne prenant pas leur vocation au sérieux. C'est déjà une grande chose, et la moitié de la préparation au sacerdoce, que de devenir un homme de bonne volonté et de bons désirs ; c'est aussi, plus tard, une très grande partie de la persévérance que de garder ses bons désirs.

Il ne faut compter, dans la vie spirituelle, sur aucun homme, et Notre-Seigneur s'est fait homme pour suppléer, en ceci et en bien d'autres choses, à l'insuffisance des hommes. La meilleure direction que vous recevrez jamais, c'est celle que vous irez chercher vous-mêmes devant le Saint Sacrement, dans l'Evangile, dans saint Paul, dans *l'Imitation*. Vous chercherez un homme qui sache parler à votre âme, et lui donner cette nourriture spirituelle qu'elle cherche partout ; puis un ami avec qui vous puissiez causer pitié et choses sacerdotales. Si vous rencontrez cela une fois dans votre vie, soyez heureux. En attendant, ne comptez pas le trouver, et habituez-vous à vivre sans cela. C'est une sorte de second célibat spirituel auquel les âmes sacerdotales sont condamnées, qui est dans les desseins de Dieu, et dont elles peuvent tirer un fruit précieux et délicat, si elles savent s'en servir (XI, 400 ; XIII, 147)...

XXXVII - L'APPROCHE DU SACERDOCE

I. Vous approchez du Sacerdoce ; il est pressant pour vous de soigner le peu de temps qui vous en sépare. Ne faites pas comme certains qui, une fois arrivés au point où vous en êtes, se disent qu'ils n'ont plus rien à faire, que ce n'est plus la peine de s'y remettre, qu'ils n'auront plus le temps de rien acquérir, intellectuellement et moralement, et qu'ils demeureront ce qu'ils sont aujourd'hui.

Croyez-moi, c'est le temps précieux, le temps de la moisson, le temps du salut pour vous, le temps de donner à votre avenir sa direction et sa tournure. Ce que vous allez être avant votre ordination, vous le serez dans votre vie sacerdotale. Vous avez bien raison de trembler ; mais songez aussi que l'avenir dépend tout entier de vous, de la manière dont vous occuperez le présent.

Vous savez quel ennemi vous avez surtout à combattre et d'où vient pour vous tout le danger ; ce danger que vous sentez plus vivement aujourd'hui, vous le sentirez encore davantage plus tard. Profitez bien de tout pour vous prémunir et pour augmenter en vous ce trésor intérieur de doctrine, de piété, d'esprit de foi, de délicatesse de conscience, de force spirituelle, sans lequel il faut qu'on succombe.

Un trop grand nombre déjà succombe, même après avoir possédé ce trésor pendant leurs jeunes années sacerdotales. Que vos résolutions ne portent pas du tout sur l'avenir, je veux dire sur ce que vous ferez ou serez après votre sacerdoce, sur les dangers auxquels vous serez exposés alors, ni sur les vertus qu'il vous faudra ou sur les travaux de zèle que vous ferez. Qu'elles portent uniquement, exclusivement sur la manière dont vous allez passer ces derniers mois, pour en faire le temps le plus précieux. Redoublez de vigilance et d'efforts, dans l'innocence sévère et angélique du cœur, dans la piété, dans l'union à Dieu et l'habitude des choses célestes...

C'est une chose effrayante et bouleversante que la légèreté avec laquelle d'aucuns se préparent au sacerdoce, et surtout le sans façon, le sans souci, le manque de réflexion et de sérieux intérieur avec lequel ils passent les dernières semaines du séminaire qui sont les semaines décisives, la crise importante. C'est une chose effrayante pour eux, car après une telle faute, ce serait miracle qu'ils soient vraiment prêtres ; effrayante pour leurs futurs paroissiens à qui ils ne sauraient apporter tous leurs efforts.

Si vous voulez faire totalement l'œuvre de Dieu, apportez bientôt à votre troupeau une âme radicalement sacerdotale et apostolique, profondément unie à Dieu, grandement préparée au point de vue surnaturel ; apportez-lui un saint, non pas encore un saint achevé, mais un vrai saint en voie de s'achever. Car, vous le savez, parmi les prêtres qui entrent dans le ministère, les uns, en y entrant, abandonnent tout travail de sanctification sur eux-mêmes, et commencent à maigrir spirituellement ; les autres, en petit nombre, commencent, ce jour-là une vie sainte et unie à Dieu, qui progresse jusqu'à la fin...

Chacun des sacrifices que vous faites aujourd'hui, chacun des mérites que vous amassez, chacun des entretiens vraiment intimes que vous avez avec Notre-Seigneur, ajoute à ce petit trésor que vous emporterez avec vous, est un degré d'union de plus que vous acquérez avec Dieu, et une raison de plus d'espérer que votre avenir sera béni de Dieu, fécond en mérites, et utile pour la conquête des âmes à laquelle vous voulez tout consacrer par le don de vous-mêmes et le sacrifice de votre vie, peu importe sous quelle forme et dans quel lieu. Car il y a partout grandement à faire, et celui qui veut être à la hauteur de sa mission et qui sait se remplir de l'esprit surnaturel, trouve peut-être encore plus à faire en France que dans les pays étrangers si arides, si antipathiques à l'Evangile (XI, 502, sqq)...

II. Employez ces derniers temps non pas à faire des résolutions nouvelles et à amasser des projets, mais à consolider ce qui est fait, à vous fixer pour toujours et sans retour dans votre vocation. Il s'agit de prendre sa vie au sérieux ! Voilà le mot que je voudrais vous répéter mille fois, afin que vous le méditiez mille fois, et que chaque fois votre méditation soit elle-même plus sérieuse.

Une chose serait désolante pour le prêtre, ce serait de chercher à s'abstenir seulement du gros péché ; cela fait, sur ce que Dieu lui a donné de forces, d'activité, de capacité, de ne consacrer à l'œuvre apostolique qu'un minimum, le strict nécessaire ou un peu plus, cela dépend ; le reste pour lui, pour son bien-être, ses petites ou grandes ambitions, pour la satisfaction de ses désirs naturels ou de ses fantaisies ; - désirs et fantaisies que je suppose exempts de péché. Cela n'est pas dans l'ordre, et nous avons reçu de Dieu une vocation plus radicale ; **notre vocation, c'est de donner tout à l'œuvre de Dieu et de ne garder rien pour nous**. Mettez bien cette idée dans votre esprit, méditez-la et prenez-en votre parti ; inscrivez cela en tête de tout ce que vous observerez dans l'avenir, comme le titre de votre vie, et je ne craindrai pas pour vous. Regardez-vous comme missionnaires dans votre paroisse ; c'est justement cela ! Tout ce qui, dans votre vie, n'ira pas droit à ce but sera inutile, et, par conséquent, deviendra nuisible ; car il n'y a rien, dans la vie du prêtre qui soit simplement inutile, et quand je supposais tout à l'heure un prêtre qui donne à Dieu le minimum exigé et garde le reste pour lui, se proposant seulement d'éviter le péché, ma proposition était absurde *a priori*, vue à la lumière des principes, absurde *a posteriori*, jugée à la lumière de l'expérience (XII, 258) .

III. Je comprends, pour l'avoir éprouvé aussi jadis, votre effroi à l'approche du sacerdoce. Mais, cet effroi doit être mêlé de désir et de joie, en être même dominé ! **Nous sommes des soldats** ; nous allons aux combats de Dieu ; nous y mourrons à la peine. Mais dans ces combats, il n'est ni défaite, ni insuccès possible pour la bonne volonté. Le tout est pour vous, dans le présent, de vous préparer fortement à l'avenir, de bien prémunir votre cœur contre les défaillances dont vous voyez trop d'exemples, au grand scandale du peuple de Dieu. Ne sont-ce pas les étoiles qui tombent du ciel ? Apprenez bien à méditer, à vous tenir unis à Dieu, à aimer Notre-Seigneur et Son Eglise ; devenez des hommes de vie intérieure : tout est là pour préserver la pauvre nature humaine, le pauvre cœur humain des faiblesses et des chutes, ou simplement des refroidissements auxquels il n'est que trop sujet.

Il ne s'agit pas d'être la moitié d'un prêtre sérieux, et de passer sa vie dans des pensées vulgaires ; il s'agit d'être tout entier au Bon Dieu, et de dépenser ses forces jusqu'au dernier sang pour le service et le salut des âmes. Soyez des apôtres, médiocres en tout, excepté en dévouement, en zèle, en charité pour les âmes, en amour de Dieu...

Quant à l'idée qui vous passe quelquefois par la tête, que peut-être le sacerdoce n'est pas votre vocation, ceci est une sottise purement méprisable, une tentation qui vient à tout le monde et à laquelle il ne faut pas faire attention. Vous avez envie de faire un bon prêtre ; vous désirez faire du bien, sauver des âmes, vous rendre utile à l'Eglise, et donner un bon coup d'épaule, selon vos forces, à l'œuvre de Dieu. Tout cela, n'est-ce pas la vocation ? Les prêtres qui, plus tard, tombent si bas, n'ont jamais pris leur vocation au sérieux et grandement, comme doit faire un séminariste et un prêtre. Ils se sont trouvés, au petit et au grand séminaire, sur la route qui conduit au sacerdoce ; ils ont suivi le courant mollement, sans générosité, sans bons désirs, sans réflexion, trop nonchalants pour chercher une autre carrière. Les prêtres qui deviennent tièdes, l'ont toujours été un peu ; ils ont rêvé une vie bourgeoise, un petit confortable, un petit luxe bête et mesquin.

Soyons des radicaux, et que votre vocation soit un peu emporte-pièce. Un prêtre radical est celui qui est prêt à tout donner pour Notre-Seigneur et pour l'Église ; celui qui a juré dans son cœur de ne jamais sacrifier à la vie bourgeoise ; celui qui est résolu de ne se donner aucun repos, tant qu'il verra dans son troupeau des âmes qui ne se sont pas remises à la vie chrétienne ; celui que le respect humain n'empêchera pas d'aller tourmenter les gens jusqu'à ce qu'ils se soient convertis.

Mais pour devenir un prêtre radical, il faut être **un séminariste radical**. Un séminariste radical est celui qui prend au sérieux sa rupture avec le monde, celui qui travaille mordicus à purifier sa conscience. Il faut qu'à partir du jour où il a pris la soutane, le péché n'ait plus jamais, même une fois, par surprise, entrée dans son âme ; il faut qu'il se dise que jamais son vœu de sous-diaconat ne sera entamé par une seule faute, car c'est fini ; et une fois qu'on s'est jeté dans la voie qui aboutit au sacerdoce, il faut bien se dire qu'on s'est jeté, la tête en avant, dans un abîme de sacrifice dont on ne remonte pas les bords.

Vous êtes tentés, puisque tout le monde est tenté. Songez que toute tentation surmontée vous fortifie d'autant, et assure d'autant votre avenir. Cette pensée, qui saute aux yeux, doit vous fortifier. Chaque sacrifice qui se présente, vous l'offrez à Dieu et vous l'embrassez courageusement, en disant : «Mon Dieu ! pour assurer mon avenir et ma fidélité jusqu'à la mort».

Dans vos études, tâchez de comprendre un peu la beauté des sciences sacrées et d'apprendre à les goûter vraiment. Celui qui n'a pas ce goût a beau être vertueux, et avoir la résolution de travailler uniquement par vertu - comme on se donne la discipline - ; je le défie d'y tenir un an. Une fois qu'il n'aura plus l'esprit de ce milieu saint et sanctifiant, il sera bien faible contre les pensées et les goûts mondains qui tentent de rentrer dans notre cœur et qui n'y trouvent que trop de sympathie naturelle. Une fois ces goûts mondains - *sæcularia desideria* - rentrés dans une âme sacerdotale, sa vie devient un tourment ; elle est privée de toutes les joies auxquelles, par état, elle a droit et que Dieu a mises à sa portée ; rester entièrement fidèle est alors un tour de force qu'elle ne fera pas et que Dieu ne l'aidera pas à faire (XI, 510 ; XIII 40)...

IV. Vous savez que pendant toute sa vie un prêtre subsisté de ce qu'il a pris au séminaire ; malheur à ceux qui n'y ont rien fait dans le sens de l'étude ou de la correction des défauts ! A mesure que vous vous sentez approcher du but, redoublez d'énergie, d'attention, d'esprit surnaturel, pour ne laisser sans fruit aucune des grâces que Dieu vous donne, car ce serait une brèche faite à votre sacerdoce. Telle négligence, tel oubli, telle paresse, telle infidélité au séminaire même, a pour fruit quelques années de froideur ou de misère spirituelle plus tard dans le sacerdoce ; toute votre vie sacerdotale est en germe dans votre vie de séminariste.

Surtout, que votre objectif soit de garder intacte jusqu'à la mort, de porter dans l'éternité absolument immaculée la grâce du sacerdoce, et ce vêtement de dignité surnaturelle dont vous allez être revêtus. Que de prêtres l'ont perdu pour toujours ! Que de prêtres surtout, sans l'avoir perdu pour toujours, se sont laissé aller à le salir passagèrement. Prémunissez-vous contre ce double malheur. Les prêtres qui, plus tard, tombent dans le péché et arrivent à de graves faiblesses, n'en viennent là que pour avoir laissé l'ennemi entrer peu à peu dans leur vie, affadir leur piété, désarmer leur âme, amener leur volonté de la négligence à la tentation, de la tentation à la tiédeur, et de la tiédeur à des fautes dont une seule devrait suffire à remplir une vie de larmes et de pénitence.

Il faut avoir un peu vécu et fréquenté les consciences, pour comprendre à quel point est vrai ce mot : *Principiis obsta*. Du jour où vous aurez commencé à négliger un peu votre vie intérieure d'une façon ou de l'autre, en laissant venir le désœuvrement, la dissipation, les relations futiles, ou en oubliant de retremper votre âme aux bonnes sources des études sacrées et de la piété, vous pourrez dire, sans crainte d'erreur : «Je payerai cela un peu plus tard, et voilà toujours une brèche faite à la sécurité de mon avenir, si je ne me hâte de compenser cette petite lacune».

Avant tout, nourrissez votre intérieur ; songez que le prêtre ne donnant aux autres que de son abondance - *Profert de thesauro suo* - une grande quantité de prêtres ne finissent par devenir tièdes dans leur ministère que parce qu'ils sont devenus tièdes dans leur vie intérieure (XI, 414 ; XII, 435).

V. Laissez faire le Bon Dieu en vous et autour de vous ; ne gênez pas Son action par des fautes ou des faiblesses ; restez humbles et simples. Vous avez les ressources nécessaires pour faire le bien ; s'il ne dépend pas de vous d'avoir une grande intelligence, il dépend de vous d'avoir une grande vertu, un grand cœur ; c'est à force de sacrifices intérieurs et de piété qu'on arrive à cela ; vous pouvez donc y arriver. Ne cherchez pas l'estime des hommes, *ama nesciri* ! Contentez-vous d'être humbles et cachés, inappréciés, méconnus. C'est par là et à force de patience, de sacrifices, d'humilité, de larmes, que vous parviendrez à faire du bien dans les âmes.

Ne soyez jamais des prêtres médiocres en vertu, en piété, en dévouement ; mieux vaudrait retourner vers le monde. Ne cherchez ni l'argent, ni une position ; ne soyez jamais des hommes qui cherchent leurs aises ; laissez aux autres l'ambition de s'enrichir, de monter en grade, de briller. Vous pouvez être médiocres en tout, excepté en vertu. **Soyez des cœurs nobles, grands, pieux, toujours prêts aux plus amers et aux plus douloureux sacrifices.**

Votre modèle, comme prêtre, ce ne sont pas les prêtres parmi lesquels vous vivrez, même les meilleurs ; le type que vous devez copier, pendant votre séminaire, pour vous former à la vie sacerdotale, ce ne sont pas vos confrères, même les excellents ; mais **c'est Jésus-Christ qui est votre modèle, votre type sacerdotal, Jésus-Christ cherché continuellement et trouvé dans l'Evangile.**

Quand vous serez dans le ministère, gardez bien votre piété et votre zèle. Votre première tentation sera de laisser tomber votre ardeur et vos désirs d'apostolat, quand, après quelques années d'essais infructueux, vous verrez qu'on n'obtient rien des gens qu'on évangélise et qu'on ne les atteint même pas pour les évangéliser. Vous serez alors tentés de rentrer dans la vie bourgeoise, et de porter votre zèle sur quelque industrie de vingtième ordre. Prenez-y garde et résistez bien à cette tentation qui est universelle. Restez fidèles dans l'insuccès, et vous arriverez au succès. Si vous n'avez que deux âmes qui vous écoutent, sanctifiez-vous pour elles ; sanctifiez-les beaucoup, et liguez-vous avec elles peur vous aider à convertir les autres. Soignez bien les enfants, ne vous épargnez pas, soyez dévoués et charitables jusqu'au ridicule ; ne visez pas à orner votre salon, ni à donner de belles conférences ; ne placez jamais d'argent, mais dépensez tout, et surtout dépensez-vous vous-mêmes.

Voilà bien des choses à faire ! Que Dieu vous bénisse et vous soutienne, car c'est Lui qui nous sanctifie, non pas nous qui ne pouvons que prier et nous laisser aller à Son action en écartant les obstacles ; encore ne le faisons-nous pas sans qu'Il nous aide (XI, 354, 359)...

VI. Vous êtes à quelques mois de la prêtrise ; consolidez et prémunissez votre âme, votre volonté, contre les défaillances, les inconséquences et l'affaiblissement dont on trouve tant d'occasions sur sa route ; vous le verrez vous-même à vos dépens et à votre profit ; car tout ce qui ne nous est pas profitable nous est préjudiciable et réciproquement.

Je crois que dans le sacerdoce, en France, plus peut-être aujourd'hui que partout ailleurs et qu'en tout autre temps, il faut **une grande énergie, une grande et persévérante attention,** pour rester digne de sa vocation et utile, autant qu'on doit l'être, à l'œuvre de Dieu. Mais enfin cette entreprise n'est pas au-dessus de la volonté humaine aidée qu'elle est par la grâce. Affaire à vous, je ne dis pas de tirer la conclusion ; vous l'avez tirée ; mais de faire entrer cela dans votre vie, d'une manière irrévocable et désormais sans faiblesse en aucun sens ; puisque chaque faiblesse ou chaque journée perdue est une brèche au présent et une diminution des raisons d'espérer en l'avenir.

Vous avez raison d'être effrayés par la proximité du sacerdoce et par la comparaison que vous faites de vous-mêmes avec la dignité et la mission sacerdotale. Cet effroi est salutaire, conservez-le ; il fait partie de la préparation et des devoirs du séminariste.

On vieillit, on garde les défauts de l'enfance ; on y ajoute ceux de l'âge mûr, sans garder les qualités de l'enfance ni acquérir celles de l'âge mûr. Il faut faire le contraire, se tremper solidement l'âme dans la piété et l'esprit apostolique, pour travailler ensuite fortement à l'œuvre de l'Eglise, mais d'abord pour se conserver prêtre dans ce triste milieu si peu chrétien de nos pays de France.

Puissiez-vous faire de saints prêtres, et non pas de ces bourgeois ensoutanés, payés pour habiter un presbytère, scandaliser ou négliger un peuple. Il est facile d'être un séminariste passable, correct, à peu près irréprochable au dehors, muni d'un tas de bons désirs, travaillant tout doucettement, sans se fouler la vie ; assez pieux, pas trop ; assez mortifié, pas trop ; et d'aboutir, avec tout cela, à être un mauvais prêtre. Il faut avoir appris, à l'école de l'âge, les révolutions du cœur humain, pour comprendre avec d'excellentes intentions à l'origine, mais une préparation insuffisante, on puisse aboutir à d'invraisemblables excès.

Tremblons pour ceux qui entrent dans la grande armée sacerdotale sans y être solidement préparés. Préparez-vous-y mieux qu'eux, et tremblez encore pour vous-mêmes. Que tout vous serve de leçon, même et surtout le mal. Certes il faut au prêtre dans quelque situation qu'il soit, de la piété, une grande piété. Si on me demande : la piété est-elle plus nécessaire au prêtre que la science ? Je refuse de répondre à la question ainsi posée. La science sacerdotale est un des éléments essentiels de la piété sacerdotale qui ne se nourrit pas de poésie, de rêverie, ni de sentiments, mais de foi. Autrement, cette piété n'est qu'une sensiblerie sans force ni vertu, c'est une fleur caduque et stérile.

Si vous aviez vu quelques consciences de prêtres vous comprendriez mieux ce que je veux dire. Mais vous le verrez plus tard, et vous sentirez alors la différence, au vrai point de vue de la solidité intérieure, de la fidélité du cœur, entre deux prêtres dont l'un a cette piété forte et nourrie de doctrine, et l'autre a vécu de fleurs, de poésie, de rêveries sentimentales (XII, 219, 407, 484, 543).

VII. Pour utiliser vos derniers mois de séminaire, sans pourtant négliger les études pratiques des moments suprêmes, consacrez les instants dont vous pouvez disposer à des études qui se rattachent à la piété et à la vie intérieure. Prenez l'ouvrage d'un saint, voyez à fond et dans tous les détails le traité pratique de la grâce considérée dans ses opérations, dans sa méthode d'action, dans la marche qu'elle aime à suivre, dans les conditions et les sacrifices qu'elle exige, dans les effets qu'elle produit, dans les signes par lesquels elle se manifeste. Voyez comment les saints ont, dans leur vie, tiré parti de tout, même du mal, pour la conservation de leurs bonnes dispositions et de leurs vertus, pour leur sanctification.

Ne vous arrêtez pas, comme tant d'autres quand ils lisent la vie des saints, à l'extérieur, à l'écorce, aux actions matérielles qui apparaissent, et quelquefois aux drôleries. Mais, sous ces détails matériel, saisissez l'esprit intérieur et l'essence de la sainteté qui est proprement l'ouvrage de la grâce ; le reste n'en est que le reflet éloigné, plus ou moins altéré par le mélange de l'esprit humain, qui existe même dans les saints, et qui donne le change aux gens superficiels.

Un exemple qui m'a toujours frappé. Voici deux livres admirables : la vieille *Vie des Pères du Désert* et les *Fioretti* de saint François. Admirables ! Moyennant que, sous les faits matériels et quelquefois risibles, sous les drôleries légendaires, on sache atteindre l'esprit, le sens profond. Ces deux livres sont très répandus, et on les lit beaucoup ; mais cinquante lecteurs sur cent y cherchent les drôleries, les aventures curieuses - par exemple, les naïvetés du bon frère Juniper - enfin le divertissement, l'écorce, et même ce qu'il y a de plus drôle sous l'écorce. Les lecteurs qui dans ces livres ne voient que ce côté, vont en avoir une singulière idée. S'ils ont le malheur de croire que ce qu'ils ont vu représente vraiment la vie des saints et leur en exprime l'idéal, alors c'est de la vie intérieure et de la piété elle-même qu'ils se feront une idée singulière, une idée non seulement superficielle, mais une idée fausse et dangereuse.

Le travail que je vous conseille sur ce sujet, aura pour effet de conclure très bien vos études, en leur faisant produire leur véritable fruit qui est le goût des choses de notre état. Si vous arrivez à acquérir ce goût, mais profond, constant, éclairé, tel qu'il résiste à tout, persiste en tout et domine tout, vous êtes sauvé, et je ne crains rien pour vous. Mais encore, peut-on l'avoir au séminaire et le perdre plus tard, car au séminaire on l'a en jeune homme qui n'a pas encore subi l'épreuve de la vie et le choc du monde. Il faut, après le séminaire, le cultiver et le nourrir. Peu font cela ; aussi, peu persévèrent dans leurs généreux efforts. Beaucoup commencent à entrer dans la vie spirituelle, peu continuent, parce que peu assurent leur persévérance en s'y prenant de la bonne manière (XII, 378).

XXXVIII - La dernière Retraite

I. Voici venir la dernière retraite ! Inutile de vous rappeler combien ces derniers jours sont, en quelque sorte, **solennels**. Vous avez compris l'importance de la préparation et les dangers de l'avenir. Il ne serait plus temps aujourd'hui de vous préparer, si vous ne l'aviez pas fait depuis quatre ans ; c'est là le malheur de quelques-uns dont la préparation sacerdotale au séminaire se réduit à quelques semaines de réflexions et d'une sorte de terreur avant l'ordination. Il ne faut pas que votre préparation à la grande ordination consiste en des impressions et des sentiments, pas même principalement en des résolutions.

Les impressions sont fugitives souvent même dangereuses, parce qu'on prend, sous leur influence, des déterminations auxquelles on a grand goût pour le moment, mais qui semblent fastidieuses dès que l'impression est passée. Le sentiment passe aussi et ne revient que de temps en temps ; il n'est pas cause mais effet, et c'est précisément cet effet qui est en question quand on se prépare au sacerdoce ; car il s'agit de savoir si on aura et si on gardera plus tard les sentiments de son état.

Ce que vous avez à faire, ces derniers jours, c'est quelque chose de plus, solide : c'est d'envisager, de sang froid, sérieusement et profondément, les grands devoirs du sacerdoce et la position qui vous sera faite, le milieu froid et vulgaire où vous allez être jeté, seul et sans soutien, le dénuement absolu de toute espèce d'encouragement et de ressources au point de vue du bien des âmes, l'impression de dégoût, d'ennui et d'apathie qui vous saisira, la tendance que vous aurez à prendre votre parti de l'indifférence religieuse du peuple, et à vous renfermer dans un petit cercle d'occupations personnelles ou même de plaisirs, sans plus vous tourmenter de l'état des âmes ; et puis les tentations et sollicitations à sacrifier complètement, pour une fois en passant d'abord, puis pour toujours, le grand devoir du prêtre.

Mettez-vous carrément, sans sourciller, sans chercher à en éprouver de la frayeur, en face de cette perspective et de ces pensées. Dites-vous sérieusement et tranquillement, c'est-à-dire en dehors de toute exaltation :

> «Me voilà dans une petite paroisse, froide et indifférente comme toutes les autres. Les premiers jours j'aurai plaisir à préparer ma maison, mon église. Les premiers mois j'aurai encore grande ardeur à réunir mes chrétiens, mes enfants, à organiser de petits moyens de convertir les indifférents. Mais, à force d'être rebuté, mon courage naturel s'affaissera, et je deviendrai ce que sont beaucoup d'autres, froid, découragé, plein de cette idée qu'il n'y a rien à faire, seul ou presque seul dans mon église, le dimanche. Je soignerai bien mes enfants, je les persuaderai ; et puis l'un après l'autre, comme partout, ils s'en iront. Et je me trouverai après dix ans, n'avoir pas du tout fait merveille, entouré de vide et découragé, persuadé qu'il n'y a rien à faire. Au moins que serai-je devenu ou resté pour moi-même, et que ferai-je ?»

Voilà la question principale qu'il faut toujours vous poser, mais, je le répète, tranquillement et, pour ainsi dire froidement. Car les beaux rêves d'apostolat même les beaux élans de sanctification et de piété, qu'on excite d'ordinaire en soi pour se préparer au sacerdoce, n'ont guère d'utilité pour l'avenir, et tombent bien vite en paroisse, quand on se trouve en face de la triste réalité que vous réserve la vie pratique...

Certainement vous tirerez de là une résolution ; certainement vous ferez votre plan de vie, vous fonderez beaucoup d'espérances sur votre goût de l'étude. Mais, pour le moment, que votre préparation consiste surtout à vous placer, par la pensée, dans ce milieu où il vous faudra vivre bientôt, et à vous essayer, pour ainsi dire, à le supporter, à l'utiliser pour votre avancement spirituel, à y trouver une occasion, mille occasions de sanctification. Soit en vous préparant au sacerdoce, ces jours-ci, soit en le recevant, ne vous arrêtez pas à y chercher des émotions à produire en vous, quand même, des impressions, des tendresses, je ne sais quoi ! Tout cela est du temps perdu ; et l'erreur de la plupart des jeunes prêtres consiste en ce qu'ils n'ont fait que cela...

Il faut fortifier votre âme par des considérations fortes, par des convictions, des principes, des habitudes vraiment sacerdotales ; il faut mettre toutes vos facultés en jeu, même la sensibilité, mais non pas commencer par celle-ci ; au contraire, la soumettre aux autres et la prémunir pour plus tard contre les excitations extérieures. Vous devez vous attendre, en entrant dans le ministère, à de singulières embûches, à la tentation de l'ennui et du dégoût, à celle de l'apathie et de l'isolement.

Vous saurez **vous faire une solitude studieuse** ; mais encore, même l'étude, surtout si peu encouragée qu'elle est, vous rebutera-t-elle bien souvent. D'ailleurs, quoiqu'elle contienne l'un des principaux remèdes à tous les dangers du prêtre et un des grands aliments de sa vie, l'étude ne dispense pas d'**être fort et préparé à tous les assauts**...

J'ai vu tant de jeunes prêtres, bien disposés à l'origine, perdre leur sève, leur piété, leur zèle, leur vie intérieure, ou du moins, en arriver à des faiblesses ou à des sottises énormes qui diminuaient pour toujours en eux ce petit trésor spirituel qui est toute notre richesse ! Prenez bien vos mesures pour ne jamais laisser entamer ce trésor, et mettez-vous toujours devant les yeux cette idée **qu'un seul péché mortel, dans la vie d'un prêtre, est une brèche irréparable à sa perfection, un malheur énorme à pleurer toute sa vie,** une garantie qu'il se donne à lui-même de retomber ou d'avoir plus de mal à se soutenir, enfin une supériorité qu'il donne lui-même à son ennemi, en le déchaînant contre lui. Que votre idéal et votre visée, en même temps que l'objet principal de vos prières et de vos mérites, soit **d'éviter jusqu'à la mort un pareil malheur.**

Je n'ai pas peur que vous ne preniez pas, en principe, votre sacerdoce au sérieux, comme plusieurs le font au détriment des âmes. Ceci est bien grave et prouve bien peu de foi et de piété. Mais on peut prendre son sacerdoce et son ministère au sérieux, en principe, et arriver, par une suite de négligences et de faiblesses, à de tristes extrémités qui énervent la vie sacerdotale et enlèvent au cœur du prêtre cette fleur de sacrifice, cette élévation de piété et cette intégrité de vertu qui font toute la beauté de sa vie et toute la consolation de sa mort. Nourrissez-vous bien des choses saintes, prenez garde au genre bourgeois qui est la perte du sacerdoce ; **élevez très haut votre âme et vos pensées**, au-dessus de ces petites frivolités ; **rien de frivole autour de vous, ni dans votre manière de vivre**. Prenez une idée **grave et austère** de vos devoirs et du genre même de joies qui vous convient ; cela, sans faire le pédant ni le censeur vis-à-vis de ceux qui donnent dans l'esprit du temps, sans vous singulariser ni affecter quoi que ce soit ; précautionnez-vous contre cet esprit (XII, 431).

II. Le grand jour est presque arrivé ! Je sais de quels désirs vous l'avez appelé et ce que vous cherchez dans le sacerdoce. Que Dieu vous bénisse en ce jour et le rende si heureux et si doux pour vous, **qu'il reste toujours le meilleur, le plus profond, le plus suave souvenir de votre vie.** Ne perdez plus votre temps à vous demander si vous êtes digne ou indigne, si vous êtes fidèle ou non ; mais achevez vos provisions.

Le jour n'est plus loin où vous trouvant enrôlé dans la glorieuse et généreuse phalange de l'apostolat, vous allez commencer à dépenser, ces provisions, à nourrir les autres de la graisse spirituelle que vous avez puisée au séminaire, de dégorger devant vos enfants ce que vous avez amassé pour eux.

Grande opus que celui de l'apostolat, non seulement parce qu'il est incroyablement difficile de convertir des pécheurs - je parle d'une conversion vraie et radicale - et qu'il faut pour cela, dans le prêtre, une action profonde et, au-dessus de lui, l'intervention divine ; mais encore parce, qu'il est difficile à celui qui exerce l'apostolat, de se conserver en se dépensant, de donner sa sève tout en la gardant, de se mêler aux pécheurs comme il le faut, tout en restant bien plus, comme il le faut encore, *segregatus a peccatoribus*. Voilà le *grande opus* et la difficulté qui fait périr trop d'âmes sacerdotales.

Que Dieu vous préserve ! **Que votre devise soit : *In patientia et doctrina*** - *Patientia*, c'est non la vertu particulière que nous appelons patience, mais la fidélité à l'ensemble des vertus qui conviennent à chaque état. - *Doctrina*, vous comprenez, maintenant le sens et l'importance capitale de la Doctrine...

Le soir, à la veille du grand jouir, lisez doucement le dernier chapitre de l'Apocalypse. Oh ! qu'il est beau dans cette-circonstance, à partir du mot sublime : *Beati qui lavent stolas suas in sanguine Agni... Veni, Domine Jesu - Etiam venio ; venio cito - Veni, veni, Domine Jesu - Ecce venio vélociter !* Ah, mon Dieu ! avez-vous pensé à cela : **Le ciel des prêtres** ! (II, 380, 401)

III. Dieu vous appelle à travailler au salut des âmes. Ce soir même, plusieurs d'entre vous recevront la mission des Apôtres : *Euntes docete omnes gentes*. Il faudra prêcher l'Evangile. Ah ! **L'Evangile, c'est la résurrection** ! C'est bien dans notre temps et notre pays qu'il faut parler de résurrection. Il semble que tout soit mort sans espérance de retour, et que le peuple chrétien soit enseveli pour toujours dans le sépulcre de son indifférence religieuse. Le mal du monde, vous le connaissez et il cherchera à vous envahir, comme la mousse, à votre insu. Dieu vous envoie *sicut agnos inter lupos*. **Vous serez apôtres, l'espérance de l'Eglise, le sel de la terre.** Oh ! que le sel ne s'affadisse jamais ! Ne vous déshabituez jamais de vous regarder comme chargés de ramener la vie qui s'éloigne, de sauver, de ressusciter. Vous êtes le levain qui doit soulever la pâte ; la masse est bien lourde à soulever, c'est un mort à ressusciter ; mais voilà pourtant où l'Evangile prétend et où votre ministère doit prétendre. Et puis, vous avez en mains de tels moyens d'action ; vous avez l'Evangile, le sang de Jésus-Christ versé sur la Croix, vous avez votre zèle. Oh ! que de zèle il faut aujourd'hui dans les prêtres ! Il faut du zèle, l'amour de l'Eglise et de la religion, la conviction du christianisme. Oh ! si plus tard, si un jour, vous sentiez faiblir en vous ce zèle, vite revenez. Tout le reste est peu de chose, il ne s'agit pas pour vous de briller ni de faire votre carrière, ni de gagner votre vie ; **il s'agit de ressusciter les âmes, de ressusciter Jésus-Christ dans les âmes ; si vous échouez, tout est perdu** : *Si Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra* (V, 518).

TABLE DES MATIÈRES

Il manque un chapitre sur la très Sainte Vierge Marie !